



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



HN JJVQ 6

Phil 281.5

Harvard College Library



FROM THE BEQUEST OF

FRANCIS BROWN HAYES

(Class of 1839)

This fund is \$10,000 and its income is to be used
"For the purchase of books for the Library"

Don SAVIÉ
DE FOURVIERO

LA

CRECHON POUR MONDE

TOME PROUMÉ

AVIGNOUN
LI FRAIRE AUBANEL
EMPREMÈIRE

LA CREACIOUN

DOU

MOUNDE

R. R. Xavier de Faurvières.

Imprimi licet

P. PAULINUS, *abbas S^{ti} Michaëlis de Frigolet.*

Die 11 Martii 1891.

~~~~~  
Imprimatur

Avenione die 28 Septembris 1891.

E. CHARRASSE, *vic.-gén.*

DON SAVIÉ DE FOURVIERO



LA

# Creacioun & dou & Mounda

COUNFERÈNCI BIBLICO

DOUNADO

A Marsiho, dins la Glèiso de Sant-Laurèns

E

HOUNOURADO D'UNO LETRO DE MOUNSEGNE L'EVESQUE

(TRADUCIOUN FRANCESO EN REGARD)

TOME PROUMIÉ

Per amor d'ome fetz lo mon  
E las creaturas que y son.

(ERMENGAUD, *Breviari d'amor.*)



AVIGNOUN

LI FRAIRE AUBANEL, EMPREMÈIRE

DE N. S. P. LOU PAPO E DE MOUNSEGNE L'ARCHEVESQUE

1891

Phil 281.5



Hayes fund  
(2 vols)

A  
SOUN ILUSTRISSIMO E REVERENDISSIMO  
SEGNOURIÉ  
MOUNSEGNE LOUIS ROUBERT  
*EVESQUE DE MARSIVO*  
ASSISTÈNT AU TRONE POUNTIFICAU, ADOURNA DOU  
PALLIUM SUBRE-SANT  
SOUSTAIRE DE NOSTO LENGU PROUVENÇALO  
*DEDIQUE EN GRAND RESPÈT*  
AQUÉSTI COUNFERÈNCI BIBLICO  
SUS LA  
*CREACIOUN DOU MOUNDE*  
D. Javié de Fourviero





# LETRO D'APROUBACIOUN

## LETRO

**De Sa Grandour Mounseigne l'Evêque**

**DE MARSİHO**

**CARİSSİME PAIRE,**

*Me fai gau de saché que baias au publi vòsti predicança  
facho en lengo prouvençalo, aquest an, à Marsiho, dins la  
glèiso parrouquialo de Sant-Laurèns.*

*De prene pèr tèmo de vosto estacioun caremalo  
lou raconte de la Genèsi sus la Creacioun d'ou mounde,  
acò's esta mai-que bèn pensa e tout ensèn douna'n bon  
eisèmple. Au tèms que sian, oublidan trop bessai que noun se  
saubriè trouva'n meiour founs de predicacioun que dins  
l'espousicioun de nòsti Libre Sant, meme d'aquèli que soun  
istouri. Es que Sant Pau noun a di: Touto escrituro divina-  
men ispirado es utilo pèr ensigna, pèr reprene, pèr courregi,  
pèr fourma tambèn à la pïeta emai à la justïço.*

# LETTRE

De Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque

DE MARSEILLE

BIEN CHER PÈRE,

*Je suis heureux d'apprendre que vous livrez au public vos sermons prêchés en langue provençale, cette année, à Marseille dans l'église paroissiale de Saint-Laurent.*

*En prenant pour sujet de votre station quadragésimale le récit de la Genèse sur la Création du monde, vous vous êtes inspiré d'une excellente pensée, en même temps que vous avez donné un bon exemple. On oublie trop, peut-être, de notre temps, qu'on ne saurait trouver un meilleur fond de prédication que dans l'exposé de nos Saints Livres, même de ceux qui sont historiques. Saint Paul n'a-t-il pas dit : Toute écriture divinement inspirée est utile pour instruire, pour reprendre, pour corriger et pour former à la piété et à la justice.*

*La recoumandacioun de l'Apoustòli es devengudo pèr la Glèiso uuo règlo que se n'en es jamai levado. Tòuti li Paire se iè soun counfourma dins l'eisatitudo; lis amiràbli coumentàri qu'an leissa sus l'Escrituro Santo iston d'ourdinàri en d'oumelio predicado dins l'assemblado di fidèu. Ansin, pèr cita soulamen dous eisèmples qu'emé lou cas present s'en devènon, Sant Basile esplikè à soun pople de Cesarèio l'obro di sièis jour, coume lou faguè peréu Sant Ambròsi au pople de Milan. Si predico soun estado acampado soute lou meme titre d'Eisameroun; se saup de que respèt e de queto estimo soun ounourado dins la Glèiso.*

*La paraulo de Dièu, d'oumaci, a souleto la vertu de faire lume is amo e de li counverti. L'ome trepassarié si pretencioun en iè boutant à la plaço, dins aquèu menistèri, sa proprio parladuro. Vole-ti dire que li beloio de l'elouquènci dèvon èstre enebido en plen dins la cadiero crestiano? Nani, respond Sant Agustin, l'egrègi predicadou, Eximius prædicator, coume lou noumo noste grand Sant Cesàri d'Arle. Mai, èu dis, l'elouquènci en venènt se mescla ' mè la paraulo divino dèu jouga lou role « d'uno umblo seguènto atirado pèr la grandesso di causo, se countentant de servi d'interpretarello à la Sagesso que parlo. »*

*Aquèu poun capitau, vous sias bèn douna siuen de l'ouserva. Pescas tout dins lou libre ispira de Mouïse, mai soun raconte grandaras coumunico souvènt à voste paraulis un vanc de pouèsiò, que nais espountanièu, e que, dins vosto bouco, tant iè servon à souvènt lou gaudi delicat e la richo aboundanci de la lengo prouvençalo.*

*Emai noun aguès pres pèr toco especialo de refuta li sistèmo impie que lou raciounalisme envènto, chasque jour, contro li sourgènt de l'ome e d'ou mounde, se vèi que li counaissès forço bèn, e quouro acò se capito, n'en fasès vèire la feblesso emai l'absurdeta.*

*La recommandation de l'Apôtre est devenue pour l'Eglise une règle dont elle ne s'est point départie. Tous les Pères s'y sont exactement conformés; les admirables commentaires qu'ils ont laissés sur la Sainte Ecriture sont ordinairement des homélies prêchées dans l'assemblée des fidèles. Ainsi, pour ne citer que deux exemples qui reviennent bien au cas présent, Saint Basile expliqua à son peuple de Césarée l'œuvre des six jours, comme le fit, à son tour Saint, Ambroise au peuple de Milan. Leurs discours ont été recueillis sous le même titre d'Hexaéméron; on sait de quel respect et de quelle estime ils jouissent dans l'Eglise.*

*La parole de Dieu a seule, en effet, la vertu d'éclairer et de convertir les âmes. L'homme ne saurait prétendre lui substituer, dans ce ministère, son propre langage. Est-ce à dire que les ornements de l'éloquence doivent être absolument exclus de la chaire chrétienne? Non, répond Saint Augustin, le prédicateur par excellence, Eximius prædicator, ainsi que le qualifie notre grand Saint Césaire d'Arles. Mais, dit-il, l'éloquence en tenant se mêler à la parole divine doit remplir le rôle « d'une humble suivante attirée par la grandeur des choses, se contentant de servir d'interprète à la Sagesse qui parle. »*

*Vous avez bien pris garde d'observer ce point capital. Vous puisez tout dans le livre inspiré de Moïse, mais son récit plein de magnificence communique souvent à votre discours un souffle poétique, qui naît spontanément, et qui est si bien servi dans votre bouche par la grâce délicate et la riche abondance de la langue provençale.*

*Quoique vous ne vous soyez pas proposé comme but spécial de réfuter les systèmes impies que le rationalisme invente, chaque jour, contre les origines de l'homme et du monde, on voit que vous les connaissez très bien, et quand l'occasion se présente, vous en montrez la faiblesse et l'absurdité.*

*La simpatico atencioun di fidèu e soun assidueta de-  
countunio à veni vous ausi, me dounon de crèire que vòsti  
legèire trouvaran lou meme goust e lou meme proufié dins  
voste libre.*

*Dins aquelo fisança, lou benesisse de tout cor, coume  
avièu déjà benesi l'autour en cadiero.*

*Vous agrade, carissime Paire, emé mi felicitacioun  
sincèro, l'asseguranço de mi sentimen li mai devot en N.-S.*

† LOUIS, Evesque de Marsiho.

Marsiho, lou 10 de Setembre de 1891.



*L'attention sympathique et l'assiduité soutenue des fidèles à venir vous entendre m' donnent l'assurance que vos lecteurs trouveront le même charme et le même profit dans votre livre.*

*Dans cette confiance, je le bénis de tout cœur, comme j'avais déjà béni l'auteur en chaire.*

*Agréez, bien cher Père, avec mes sincères félicitations, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués en N.-S.*

† LOUIS, Evêque de Marseille.

Marseille, le 10 septembre 1891.







# PROUMIERO COUNFERÈNCI

PROUMIERO COUNFERÈNCI



## L'ESPELIDO DOU MOUNDE

*Leituro de la Genèsi*

*Qu coumençamen, Dièu creè lou cèu e la terro.  
Mai la terro èro vano e vuejo, e li tenèbro  
èron sus la fàci de l'abime, e l'Esperit de Dièu vanegavo  
sus lis aigo.*

## PREMIÈRE CONFÉRENCE



# LA NAISSANCE DU MONDE

### *Lecture de la Genèse*

*À* commencement, Dieu créa le ciel et la terre.  
Mais la terre était vaine et vide, et les ténèbres  
couvraient la face de l'abîme, et l'Esprit de Dieu se  
mouvait sur les eaux.



## MI FRAIRE E MI SORRE,

**A**CO's lou coumençamen de la Genèsi. Venès de n'ausi la leituro ; aro vous n'en vau douna l'esplicacioun. Sabès tóuti que la Genèsi es un libre sacra, que se capito en tèsto de la Biblo, escri pèr Mouïse sout la ditado dóu Bon Diéu. Or, es lou proumié chapitre d'aquéu libre qu'estudiaren, dins aquest sant tèms de Caremo, chapitre meravihous ounte se parlo de la Creacioun dóu mounde. Ensèmble veiren Diéu que tiro dóu noun-rèn noste vaste univers ; lou veiren que coungreio la lumiero e' s'valis la sournuro, que desseparo la terro e li mar, que clavello d'astre emai d'estello lou fiermamen dóu cèu, que clafis l'èr, la terro, lis aigo d'animau de touto meno ; enfin lou veiren que formo l'ome de la limo e lou fai à soun image em 'à sa ressemblanço.



MES FRÈRES ET MES SŒURS,

**C'**EST là le commencement de la Genèse. Vous venez d'en entendre la lecture ; je vais maintenant vous en donner l'explication. Vous savez tous que la Genèse est un livre sacré qui ouvre la Bible et que Moïse écrivit sous la dictée de Dieu. Or, c'est le premier chapitre de ce livre que nous étudierons, durant ce saint temps de Carême, chapitre merveilleux dans lequel il est parlé de la Création du monde. Ensemble nous verrons Dieu tirer du néant notre vaste univers ; nous le verrons produire spontanément la lumière et dissiper les ténèbres, séparer la terre et les mers, fixer au firmament du ciel les astres et les étoiles, remplir l'air, la terre, les eaux d'animaux de tout genre ; enfin nous le verrons former l'homme du limon et le faire à son image et ressemblance.

Ah! lou bèu tèmo de predicanço, Fraire e Sorre!... Anesias pas vous crèire pamens qu'es un sujèt nouvèu dins la cadiero crestiano. S. Basile e soun fraire S. Gregòri de Nisso, S. Jan Bouco-d'Or, S. Ambròsi, S. Agustin e mant dóutour de la Glèiso l'an trata lounghamen dins sis oumello au pople.

Anessias pas vous crèire nimai qu'es un sujèt inutile pèr li crestian de vuei. A l'ouro que sian, la pèsto de l'ateïsme e la vanello de l'indiferènci an quasimen tout envahi. Or, en estudiant la Creacioun, qu'es lou proumier article de nosto cresènço, que nous mostro dins l'univers entié lou poudé soubeiran e l'infinido bounta de Diéu, sentirés vosto fe s'afourti, e prene d'alo, sentirés tambèn crèisse voste amour. E n'es-ti pas lou meïour remèdi, acò, lou remèdi lou mai simple contro l'indiferènci e l'ateïsme ? Vès, dóu mai estudiarés lou dòumo de la Creacioun, dóu mai coumprendrés que Diéu es la font, lou cèntrè, la fin de tout, e dóu mai vous estacarés à lou servi coume se dèu.

Es aquelo pensado dóu Diéu Creatour qu'atuvè, à passa tèms, lou fiò de l'erouïsme dins lou cor d'uno simplo femo, de la maire di Macabiéu. Citado davans lou tribunau dóu

Ah! quel beau thème de prédication, Frères et Sœurs! Ne croyez point cependant que ce soit là un sujet nouveau dans la chaire chrétienne. S. Basile et son frère S. Grégoire de Nysse, S. Jean Chrysostome, S. Ambroise, S. Augustin et maint docteur de l'Eglise l'ont traité longuement dans les homélies adressées à leur peuple.

Ne croyez pas non plus que ce soit un sujet inutile pour les chrétiens de nos jours. A l'heure présente, la peste de l'athéisme et la torpeur de l'indifférence ont, pour ainsi dire, tout envahi. Or, en étudiant la Création, qui est le premier article de notre *Credo*, qui nous montre dans l'univers entier la puissance suprême et l'infinie bonté de Dieu, vous sentirez se fortifier l'essor de votre foi, vous sentirez aussi s'accroître votre amour. Et n'est-ce pas là le meilleur des remèdes, le remède le plus simple contre l'indifférence et l'athéisme? Voyez-vous, plus vous étudierez le dogme de la Création, plus vous comprendrez que Dieu est la source, le centre, la fin de toutes choses, et plus vous vous efforcerez de le servir de votre mieux.

C'est cette pensée du Dieu Créateur qui alluma, jadis, le feu de l'héroïsme dans le cœur d'une simple femme, de la mère des Macchabées. Citée à comparaître devant le

barbare Antiòcus, pauro d'elo ! venié de veïre sagata souto sis uei sièis de sis enfant. Ni 'en restavo plus qu'un, lou mai jouine de tóuti. Em'acò, veici que lou tiran fai vejaire de n'avé pieta ; quau lou creirié ? auso meme counseia la maire de ié faire apoustata sa fe. Mai aquesto tout-d'un-cop restanco si senglout, seco si plour, s'avanço de soun bèu pichoun, e, vers éu tendramen se clinant, ié dis ansin dins la lengo de soun endré, dins aquelo lengo dóu brès tant douço sus li bouco d'uno maire : « Te n'en prègue, moun sang, ve, regardo lou cèu e la terro e l'univers entié emai lou gènre uman ; e saches bèn que tout acò-d'aquí, lou Bon Diéu l'a fa de rèn. Se lou creses, vai, auras pas pòu d'aquéu bourrèu, saras digne de ti fraire, saubras mouri tu peréu ! » — El l'enfant, sènso pali, caminè vers la mort, dounant la provo manifèsto que noun es inutile lou dòumo de la Creacioun pèr aprene à bèn viéure e subre-tout à bèn mouri (1).

Farai coume la maire di Macabiéu. Tout lou tèms dóu Caremo, vous eisourtarai dounc dins la lengo de moun endré, dins la lengo de ma Prouvènço, e vous dirai coume aquelo femo courajouso : Counsideras lis obro de

(1) II Mac. ch. viii.



barbare Antiochus, l'infortunée venait de voir immoler sous ses yeux six de ses enfants. Il ne lui en restait plus qu'un seul, le plus jeune de tous. Et voici que le tyran simule la pitié; il ose même, qui le croirait? conseiller à la mère de le faire apostasier. Mais celle-ci comprime à l'instant ses sanglots, elle essuie ses larmes, elle s'approche de son cher enfant, et, tendrement inclinée vers lui, elle lui parle dans la langue de son pays, dans cette langue du berceau si douce sur les lèvres d'une mère : « Je t'en conjure, ô mon fils, vois, regarde le ciel et la terre et l'univers entier et le genre humain; et sois bien persuadé que toutes ces choses Dieu les a tirées du néant. Avec cette croyance, va, tu n'auras point peur de ce bourreau, et, digne de tes frères, toi aussi, tu sauras mourir! » — Et l'enfant, sans pâlir, alla au devant de la mort, donnant la preuve manifeste que le dogme de la Création n'est pas inutile pour apprendre à bien vivre et surtout à bien mourir (1).

J'imiterai la mère des Macchabées. Durant tout ce Carême, je vous exhorterai dans la langue de mon pays, dans la langue de ma Provence, et je vous dirai comme cette femme courageuse : Considérez les œuvres de Dieu,

(1) II Mac. ch. viii.

Diéu, aprenès-ié à lou counèisse e sus touto causo à l'ama de mai en mai. Vaqui touto moun ambicioun.

Aro qu'acò's di, entamenen pïousamen noste pres-fa. Dos pensado partejaran aquesto counferènci: dins la proumiero, refutaren quàuquis erreur sus la Creacioun; dins la segoundo, n'en dounaren uno noucioun eisato.

Que Nosto-Damo de la Gàrdi e lou grand S. Laurèns me fagon lume d'amoundaut.

## I

**A**u coumençamen, nous dis Mouïse, Diéu creè lou cèu e la terro. » — Dins aquéu simple verset de la Biblo, avès la responso is erreur d'aquéli sabènt libre-pensaire que ié dison li Materialisto e li Panteïsto. Acòs'de noum que sènton lou ferun; mai lis erreur bijarro que ié soun amagado lou sènton encaro mai. Pàuri sabènt! espouscon contro nautre, disènt que sian trop adarreïra; éli, pecaire! se capiton en retard de dous o tres milo an, e nous dounon coume flame-nòu de sistèmo

apprenez par elles à le connaître et surtout à l'aimer de plus en plus. C'est là toute mon ambition.

Cela dit, commençons pieusement notre tâche. Deux pensées partageront cette conférence : dans la première nous réfuterons certaines erreurs sur la Création ; dans la seconde, nous en donnerons une notion exacte.

Que Notre-Dame de la Garde et le grand S. Laurent daignent m'éclairer du haut des cieux.

## I

**A**u commencement, nous dit Moïse, Dieu créa le ciel et la terre. » — Dans ce simple verset de la Bible, vous avez la réponse aux erreurs de ces savants libre-penseurs que l'on appelle les Matérialistes et les Panthéistes. Voilà des noms qui sentent la barbarie ; mais les erreurs bizarres qu'ils recèlent le sentent bien davantage. Pauvres savants ! ils invectivent contre nous, disant que nous sommes par trop arriérés ; eux-mêmes, hélas ! ils se trouvent en retard de deux ou trois mille

vièi coume patèrno. En dous mot, li Materialisto rejiton la Creacioun, li Panteïsto se n'en fan uno idèio fausso.

Veguen d'abord messiés li Materialisto. Aquèsti, pèr esplica l'ourigino dóu mounde, an amoulouna touto uno tarabastado de sistèmo, qu'à li desembouia susarias sang e aigo ; e segur vous vendriéu en òdi, se pan pèr pan vous li countave, se vous n'en fasiéu soulamen l'enumeracioun. Dins lou founs, tóuti revènon à dire eiçò : que d'esperéu lou mounde es eternau, o bèn que, s'a coumença d'èstre, éu s'es fa tout soulet.

Noun es necite, Fraire e Sorre, d'avé de leituro pèr touca'mé lou det l'absurdeta d'aquéli sistèmo. Acorde pamens i Materialisto que l'eternita dóu mounde es causo poussiblo, emai noun posque se prouva pèr de resoun souldo, coume l'óusservo S. Toumas d'Aquin (1). Mai d'acò que lou mounde pòu èstre eternau, noun s'enseguis que lou siegue d'éu-meme. Aquelo eternita , dins nosto supousicioun, noun ié levarié sa qualita de creaturo : Diéu n'en sarié toujours lou principe, l'autour. E sus acò, S. Agustin fai la justo

(1) SUM. THEOL. pars 1, q. 46, art. 2.

ans, et ils nous donnent comme tout nouveaux des systèmes surannés. En deux mots, les Matérialistes rejettent la Création, les Panthéistes s'en forment une idée fausse.

Écoutez d'abord les Matérialistes. Pour expliquer l'origine du monde, ceux-ci ont entassé une infinité de systèmes qui, pour être débrouillés, vous coûteraient bien des sueurs ; et certainement je deviendrais fastidieux, si je vous les racontais dans tous leurs détails, si je vous en faisais même la simple énumération. Dans le fond tous se réduisent à ceci : que le monde est de lui-même éternel, ou, s'il a eu un commencement, lui-même s'est fait tout seul.

Pas n'est besoin, Frères et Sœurs, d'être lettré pour toucher du doigt l'absurdité de ces systèmes. Toutefois j'accorde aux Matérialistes que l'éternité du monde, suivant la remarque de S. Thomas, est chose possible, bien qu'on ne puisse la prouver par des raisons solides (1). Mais de ce que le monde puisse être éternel, il ne s'en suit nullement qu'il le soit par lui-même. Cette éternité, dans notre supposition, ne lui ôterait point sa qualité de créature : Dieu en serait toujours le principe, l'auteur. Et à ce propos, S. Au-

(1) SUM. THEOL. pars 1, q. 46, art. 2.

remarco que « l'eisistènci dóu mounde noun es countempourano d'aquelo de Diéu, autramen di, ço que nouman de-fes l'eternita dóu mounde noun es la memo que l'eternita divino, estènt que Diéu a fa lou mounde (1). » Se li Materialisto l'entendien d'aquéu biais, li leissarian ista siau. Mai nàni ! li vesès, jiton de-caire l'idèio d'un Diéu Creatour ; lis entendès, van disènt : Lou mounde es eternau, e degun l'a crea.

Sènso vous cava la tèsto, coumprenès emé iéu qu'èstre ansin eternau counvèn au mounde de ges de biais. Acò's la mai grando di perfecioun que i'ague, es la perfecioun memo. En efèt, dequ'es l'eternita ? es uno eisistènci sènso coumençanço, sènso finicioun, sènso chanjamen. Un èstre eternau es aquéu qu'a l'eisistènci e l'encauso de soun eisistènci en éu-meme, de talo façoun qu'eisisto d'esperéu, pèr la souleto vertu de sa naturo, sènso rèn dèure en degun. De-mai, un èstre eternau rèsto sèmpre lou meme, sènso ges de moudificacioun ; senoun, cessarié d'èstre eternau. Dóumaci « tout ço que chanjo, dis S. Agustin, descountùnio d'èstre coume èro e coumenço d'èstre ço qu'èro pas (2). » — Eh ! bèn, mandas

(1) DE GENESI CONTR. MANICH., lib. 1, cap. 11.

(2) SERM. VII, 7.

gustin remarque avec justesse que « l'existence du monde n'est pas contemporaine de celle de Dieu, autrement dit que ce que nous appelons parfois l'éternité du monde n'est pas la même que l'éternité divine, puisque Dieu a fait le monde (1). » Si les Matérialistes l'entendaient de cette façon, nous les laisserions en paix. Mais non, vous les voyez, ils rejettent l'idée d'un Dieu Créateur ; vous les entendez, ils vont répétant : Le monde est éternel et incréé.

Sans vous creuser la tête, vous comprenez avec moi qu'une telle éternité ne convient point au monde. C'est là la plus grande des perfections, c'est la perfection même. Qu'est-ce, en effet, que l'éternité ? C'est une existence sans commencement, sans fin, sans changement. Un être éternel est celui qui possède en lui-même l'existence et la cause de son existence, de telle façon qu'il existe de lui-même, par la seule vertu de sa nature, sans rien devoir à personne. De plus, un être éternel demeure toujours le même sans modification aucune ; sinon il cesserait d'être éternel. Car « tout ce qui change, dit S. Augustin, cesse d'être ce qu'il était et commence d'être ce qu'il n'était pas (2). » —

(1) DE GENESI CONTR. MANICH., lib. I, cap. II.

(2) SERM. VII, 7.

lis uei sus lou mounde e digas-me coume pòu se faire que siegue eternau, limita coume es, coumpausa d'elemen divisible e de-longo mouvedis e chanjadis. Estènt qu'a de limito, estènt que chanjo, acò 's tout vist, sa realita noun vèn d'éu-meme; l'encauso de soun eisistènci se trovo noun en éu, mai foro d'éu. Dounc lou mounde noun es eternau, dounc es esta principia pèr quaucun; e Mouïse a resoun d'escrèure en tèsto de soun libre : Au coumençamen Diéu creè lou mounde, *in principio creavit Deus cælum et terram.*

Mai veici baneja uno outro tiero de Materialisto. — Nous es bèn egau, éli fan, que lou mounde ague un coumençamen; mai pèr acò, es-ti besoun d'avé recous à Diéu? Ato mai, lou mounde s'es fa tout soulet, e veici coume. — Escouten-lèi bèn, Fraire e Sorre, e assajen de destria quaucarèn de clar dins aquest bourboui de paraulo.

Lou mounde, dison aquéli messiés, se trovo d'èstre un assemblage espoutaniéu dis-elemen. D'en-proumié, aquélis elemen n'èron que de courpuscule, valènt-à-dire de cors tout pichoutet, de grun de fino pòusso, de brigouletto d'èstre, de mouleculo — coume parlon li sabènt — d'atome countenènt lou germe de touto causo e varaïant d'eici-d'eila dins lis espàci sèns finido. Em'acò, à la longo



Eh bien ! considérez le monde et dites-moi s'il peut se faire qu'il soit éternel, limité qu'il est, composé d'éléments divisibles et sans cesse mobiles et changeants. Puisqu'il est limité, variable, évidemment sa réalité ne vient pas de lui-même ; la cause de son existence se trouve non en lui, mais hors de lui. Donc le monde n'est pas éternel, donc il a reçu de quelqu'un son principe ; et Moïse a raison d'écrire en tête de son livre : Au commencement Dieu créa le monde, *in principio creavit Deus cælum et terram*.

Mais voici arriver une autre troupeau de Matérialistes. — Peu nous importe, disent-ils, que le monde ait un commencement ; mais pour cela est-il nécessaire de recourir à Dieu ? Allons donc ! le monde s'est fait tout seul et voici comment. — Écoutons-les, Frères et Sœurs, et tâchons de démêler quelque chose de clair dans ce fouillis de paroles.

Le monde, disent ces messieurs, est un assemblage spontané des éléments. Dans le principe, ces éléments n'étaient que des corpuscules, c'est-à-dire des corps tout petits, grains de fine poussière, êtres infimes, — appelés par les savants, molécules, atomes — contenant le germe de toutes choses et errant à l'aventure dans les espaces incommensurables. Et voici que, dans la suite des

d'ou tèm, en vertu de sa forço entimo, se soun groupa, se soun agensa lis un emé lis autre, an à-de-rèng fourma lou soulèu, lis estello, la terro, touto l'estampaduro d'aquest univers, an coungreia d'evoulucioun en evoulucioun li planto, lis aubre, lis animau, e pau à cha pau, après milo remudo-remudo, an fini pèr faire espeli l'ome! E es ansin que lou mounde s'es crea, tout acò-d'aquí gràci au germe countengu dins lis elemen, gràci à la forço entimo que li butavo (1).

Eh! bèn, Fraire e Sorre, recasse aquelo grelo de courpuscule e me countènte de respondre i Materialisto: De que biais lou mounde s'es fourma, sias libre de l'esplica coume vous fara gau. Vous acorde tóuti li mouleculo, tóuti lis atome, tóuti li brigouletto d'èstre que voudrés. Mai, digas-me, quau lis a mes en mouvemen? aquéu germe de touto causo, aquelo forço entimo amagado dins lis elemen, digas-me, d'ounte vènon? Touto la questioun es aquí. — Pecaire! li Materialisto rèston encala. En bretounejant, pamens

(1) Vèire H. TAINÉ, *Revue des Deux Mondes*, Mars 1861. — E. RENAN, *id.*, Octobre 1863. — LITTRÉ, *Dictionnaire*, vegues li mot: *conservation, révolution, positivisme*. — DARWIN, *Origine des espèces*. — BUCHNER, *Force et matière*.

siècles, en vertu de leur force intime, ces éléments se sont groupés, unis les uns aux autres, ils ont progressivement formé le soleil, les étoiles, la terre, toute la structure de cet univers, ils ont engendré d'évolutions en évolutions les plantes, les arbres, les animaux, et peu à peu, après mille transformations, ils ont abouti à faire éclore l'homme ! Et c'est ainsi que s'est créé le monde, tout cela grâce au germe contenu dans les éléments, grâce à la force intime qui leur donnait l'impulsion (1).

Eh bien ! Frères et Sœurs, je reçois au vol cette grêle de corpuscules et je me contente de répondre aux Matérialistes : Vous êtes libres d'expliquer à votre gré le mode de formation de l'univers ; je vous accorde toutes les molécules, tous les atomes, tous les êtres infiniments petits que vous voudrez. Mais, dites, qui les a mis en mouvement ? ce germe de toutes choses, cette force intime que les éléments recèlent, dites, d'où viennent-ils ? Toute la question est là. — Nos pauvres Matérialistes restent muets ; ils essaient néan-

(1) Voir H. TAINÉ, *Revue des Deux Mondes*, Mars 1861. — E. RENAN, *id.*, Octobre 1863. — LITTRÉ, *Dictionnaire*, voyez les mots : *conservation, révolution, positivisme*. — DARWIN, *Origine des espèces*. — BUCHNER, *Force et matière*.

respondon: Vènon de l'asard... — Mai voste asard, emé touto sa farandoulado d'atome boulegadis, sarié pas capable de basti soulamen uno cabaneto de pastre! E voudrias que lou fuguèsse esta pèr enredouni la terro, l'enverdura e la flouri, pèr façouna lou cors dóu soulèu e lou vesti de sa raubo de fiò, pèr bouta en ordre dins la bluio immensita l'armado dis estello? « Coume s'imagina, s'esclamo Ciceroun, que de courpuscule, vanegant dins l'espaci e buta pèr soun pes, agon pouscu fourma pèr un cop d'asard un mounde tant bèu (1). »

L'asard, acò 's un mot qu'esplico rèn. Tenès, vaqui pèr eisèmples uno mostro. Vendran-ti me dire que s'es facho touto souleto? Vendran-ti, pèr m'esplica soun óurigino, me parla de moulecule qu'un bèu matin se soun rescountrado, e qu'en vertu de sa forço entimo se soun agensado en pichòti rodo, en balancié, en ressort, en aguio, em'acò an fourma d'esperéli aquéu poulit mecanisme que fai que la mostro marchò e marco lis ouro? Hèi! ié dirai, anas-vous-en i fòu! Aquelo mostro es tout simplamen l'obro d'un relougié; e, en alucant soun agensament tant delicat, ié

(1) DE NATURA DEORUM, lib. II. n° 27.

moins de répondre en bégayant : Tout cela vient du hasard... — Mais ce que vous nommez le hasard ne serait pas capable, avec toutes ces danses d'atomes mobiles, de bâtir seulement une hutte de berger ! Et vous voudriez qu'il le fût pour donner à la terre sa sphéricité, sa parure verdoyante et fleurie, pour façonner le corps du soleil et le vêtir de sa robe de feu, pour ranger en ordre l'armée des étoiles dans l'immensité de l'azur ? « Comment s'imaginer, s'écrie Cicéron, que des corpuscules, allant et venant dans l'espace, poussés par leur pesanteur, aient pu former fortuitement un monde si beau (1). »

Le hasard est un mot qui n'explique rien. Voici par exemple une montre. Nos adversaires viendront-ils me dire qu'elle s'est faite toute seule ? Viendront-ils m'expliquer son origine, me parler de molécules qui par hasard se sont rencontrées et qui, en vertu de leur force intime, se sont façonnées en petits rouages, en balancier, en ressorts, en aiguilles, ont formé en un mot d'elles-mêmes ce gracieux mécanisme qui fait que la montre marche et marque les heures ? Hé ! leur dirai-je, allez-vous-en aux petites maisons. Cette montre est tout simplement l'œuvre

(1) DE NATURA DEORUM, lib. II, n° 27.

recounèisse iéu la man d'un artisto inteliènt.  
— Ansin, tre vèire aquéu mounde emé sa vasteta, emé sa magnificènci espetaclouso, noun pòde me teni de dire coume lou grand capitani de noste tèms: « Acò's pas poussible que siegue l'obro de l'asard, mai es l'obro d'un èstre tout pouderous, superiour à l'ome autant que l'univers es superiour à nòsti pu bèlli machino. » Non pòde me teni d'aplaudi à la paraulo senado de S. Agustin: « Pèr l'ourdounanço tant reguliero de si mouvemen e de si revoulucioun, pèr sa bèuta de formo que vous fai gau de vèire, lou mounde es coume uno voues que vous crido e prouclamo qu'es esta crea e noun apouscu l'èstre que pèr un Diéu d'uno inefablo e invésiblo grandour, d'uno inefablo e invésiblo bèuta (1). »

Adounc es Diéu que se capito l'autour de touto causo, Diéu l'Èstre inteliènt pèr essènci, Diéu l'Artisto maje qu'a'spandi per-tout l'ordre, la bèuta, l'armounio. Aurés bello à metre en countribucioun tóuti li sciènci umano, à vous abena dins de pensamen de touto meno, jamai de la vido e di jour trovarés quaucarèn de mai resounable que de dire emé Mouïse: Lou mounde es esta

(1) CIVIT. DEI, lib. XI, cap. IV.

d'un horloger; et en voyant sa facture si délicate, j'y reconnais la main d'un artiste intelligent. — Ainsi, à la vue de ce monde prodigieusement vaste et magnifique, je ne puis m'empêcher de dire avec le grand capitaine de notre siècle: « Impossible qu'il soit l'œuvre du hasard, mais il est l'œuvre d'un être tout-puissant, supérieur à l'homme autant que l'univers est supérieur à nos plus belles machines. » Je ne puis m'empêcher d'applaudir à la parole sensée de S. Augustin: « Par l'ordonnance si régulière de ses mouvements et de ses révolutions, par la beauté de ses formes qui charment nos yeux, le monde est comme une voix proclamant avec force qu'il a été créé et qu'il n'a pu l'être que par un Dieu d'une ineffable et invisible grandeur, d'une ineffable et invisible beauté (1). »

Donc, c'est Dieu qui est l'auteur de toutes choses, Dieu l'Etre intelligent par essence, Dieu l'Artiste souverain qui a répandu partout l'ordre, la beauté, l'harmonie. En vain mettez-vous à contribution toutes les sciences humaines et vous épuiserez-vous en imaginations de tout genre, jamais vous ne trouverez rien de plus raisonnable que de dire avec Moïse: Le monde a été créé — et, comme

(1) CIVIT. DEI, lib. XI, cap. IV.

crea — e, coume éu, d'escrîeure en tèsto lou noum venerable de Diéu : *In principio creavit Deus cælum et terram*,

Voudriéu, Fraire e Sorre, intra tout-d'un-tèms emé vous dins li resplendour de la Creacioun. Mai es forço fourçado que nous arresten quàuqui minuto encaro, pèr respondre à d'àutris aversàri qu'arribon : es li Panteïsto. Refuten-lèi, em'acò pièi, sourti tout-de-bon d'aquelo sournuro, largaren velo en pleno lumiero.

Li Panteïsto rejiton pas la Creacioun, coume li Materialisto ; mai se n'en fan uno idèio fausso, que dins si counsequènci es absurdo, abouminablo. Dison que « Diéu a tira lou mounde d'éu-meme, de sa sustànci ; » se me permetès uno coumparesoun, l'a tira coume lou magnan tiro d'éu-meme la sedo que ié sièr à fiela soun coucoun. Lou mounde, d'après li Panteïsto, es « uno emanacioun de la sustànci de Diéu ; bèn mai, formo emé Diéu uno souleto e memo sustànci, » talamen que Diéu es tout, que tout es Diéu (1). O, Diéu es lou grand Tout que foro d'éu i'a rèn ; tóuti lis èstre, acò 's de formo, es d'aparènci,

(1) VÈIRE COUSIN, *Introd. à l'hist. de la philos.*, leçon v. — EMILE SAISSET, *Essais sur la philos. et la relig.* — SPINOSA, *Ethic.*, pars I.



lui, d'écrire en tête le nom vénérable de Dieu : *In principio creavit Deus cælum et terram.*

Je voudrais , Frères et Sœurs , pénétrer immédiatement avec vous dans les splendeurs de la Création. Mais il est de toute nécessité que nous nous arrêtions encore quelques minutes, pour répondre à d'autres adversaires qui arrivent : ce sont les Panthéistes. Réfutons-les, et, sortis enfin tout à fait de cette région ténébreuse, nous déploierons nos voiles en pleine lumière.

Les Panthéistes ne rejettent pas la Création, comme les Matérialistes ; mais ils s'en forment une idée fausse, qui dans ses conséquences est absurde, abominable. Ils disent que « Dieu a tiré le monde de lui-même, de sa substance ; » si vous me permettez une comparaison, il l'a tiré comme le ver-à-soie tire de lui-même le fil qui lui sert à fabriquer son cocon. Le monde, d'après les Panthéistes, est « une émanation de la substance de Dieu ; » bien plus, il forme avec Dieu « une seule et même substance, » à tel point que Dieu est tout et que tout est Dieu (1). Oui, Dieu est le grand Tout en dehors de qui rien n'existe ;

(1) Voir COUSIN, *Introd. à l'hist. de la philos.*, leçon v. — EMILE SAISSET, *Essais sur la phil. et la relig.* — SPINOSA, *Ethic.*, pars I.

es d'oumbro qu'emé Diéu se counfoundon en plen. Tout ço que vesèn, tout ço que toucan, tout ço que sentèn, tout ço que se passo e dins noste esperit e dins noste cors, n'an en éli-meme ges de realita: es uno puro ilusioun, uno fantaumarié; n'es ni mai ni mens qu'uno estensioun de la sustànci divino.

La coumprenès, l'absurdeta d'aquéu sistèmo? S'acò's ansin, iéu que vous parle siéu Diéu, vous que m'escoutas, Fraire e Sorre, sias Diéu; aquéu passeroun, aquel oursin, aquéu clot d'erbo, aquelo pèiro tambèn soun Diéu; miés qu'acò, sian tóuti ensèmble qu'un soulet èstre. En verita, fau avé perdu e lou sèn e la visto pèr avala de messorgo pariero. Anen dounc, quau es proun simplas pèr crèire que lou soulèu, lou souleias, fai qu'un soulet èstre emé la luseto di prat, que lou prègo-Diéu d'estoublo e lou bièu acò's tout un, e que soun uno memo causo l'ùstri, la lagramuso e lou parpaïoun? Coume! aquéli creaturo, que iéu li vese pamens bèn diferenciado e dins sa maniero d'èstre e dins sis acioun, sarien que li formo d'uno memo sustànci e de formo sènso individualita! Vous emai iéu sarian qu'uno oumbro, qu'uno aparènci, qu'uno ilusioun puro!...

tous les êtres ne sont que des formes, des apparences, des ombres qui se confondent avec Dieu complètement. Tout ce que nous voyons, tout ce que nous touchons, tout ce que nous sentons, tous les phénomènes de notre esprit et de notre corps, n'ont en eux-mêmes aucune réalité : ce n'est qu'une pure illusion, une rêverie ; ce n'est ni plus ni moins qu'une extension de la substance divine.

Comprenez-vous l'absurdité de ce système ? S'il en est ainsi, moi qui vous parle je suis Dieu, vous qui m'écoutez, Frères et Sœurs, vous êtes Dieu ; ce passereau, cet oursin, cette touffe d'herbe et cette pierre aussi sont Dieu ; mieux encore, nous ne sommes tous qu'un seul être. En vérité faut-il avoir perdu et le sens et la vue pour accepter de tels mensonges ! Allons donc, qui est assez naïf pour croire que le soleil, l'astre géant, ne fait qu'un seul être avec le ver-luisant des prairies, que la mante religieuse et le bœuf ne font qu'un, et que l'huitre est une même chose avec le lézard gris et le papillon ? Comment ! ces créatures, que je vois pourtant se différencier et dans leur mode d'être et dans leurs actions, ne seraient que les formes d'une même substance et des formes sans individualité ! Vous et moi nous ne serions qu'une ombre, qu'une apparence, qu'une illusion pure !...

O brave pescadou, trimo que trimaras sus lis oundado de la mar, pèr abari ta famiho : siés uno oumbro, tu ! ti siuen, toun travai, ta peno , acò's uno ilusioun ! — O pauro maire, tu que t'entre-seques e te descounsoles, tout lou sanclame de la niue, davans lou brès de toun pichoun agounisant, siés uno aparènci de maire ! toun devouamen, acò's mai uno ilusioun ! — Siés uno ilusioun , o jouine martir, tu que te fas chapla pèr lou noum dóu Crist ! Siés uno ilusioun, tu, o bello vierge, que gardes pèr lou bèn-ama lou tresouroun de toun cor e la primo flour de toun amo ! Tu peréu siés uno ilusioun, o sódard valènt, que souto uno raisso de balo courres sauva lou drapèu, e toumbes en cridant : *Vivo Prouvènço ! Vivo França !...* — O noum tant dous d'uno maire, d'un espous, d'un enfant, pèr nautre sias plus rènn ! La bèuta, l'amour, l'engèni, la vertu, l'erouïsme, tout acò's de formo sènso realita. L'esperit e la matèri, l'ome inteligènt e lou roucas inerte se counfoundon en un soulet èstre ; lis acioun de l'ange coume de la bèsti soun fatalamen lis acioun de Diéu, car es lou Diéu-matèri qu'agis pertout, que penètro tout, qu'englobo tout. Dounc plus ges de persounalita umano, plus ges de liberta ; en counsequènci plus ges de respounsableta que tèngue. Vice, crime,

O brave pêcheur, peine et fatigue sans relâche sur les flots de la mer, afin d'élever ta famille: tu n'es qu'une ombre, toi! tes soins, ton labeur, ta souffrance, ce sont là des illusions. — O pauvre mère, toi qui te dessèches et qui te désolés, durant les longues heures de la nuit, devant le berceau de ton nourrisson agonisant, tu es une apparence de mère! ton dévouement, c'est là encore une illusion! — Tu es une illusion, o jeune martyr, toi qui te fais hacher pour le nom du Christ! Tu es une illusion, toi, o belle vierge, qui gardes pour le Bien-Aimé le doux trésor de ton cœur et le premier parfum de ton âme! Toi aussi, tu es une illusion, intrépide soldat, qui cours sous une grêle de balles pour sauver le drapeau et qui tombes en criant : *Vive la Provence! Vive la France!*... — O noms si doux d'une mère, d'un époux, d'un enfant, vous n'êtes plus rien pour nous! La beauté, l'amour, le génie, la vertu, l'héroïsme ne sont que des formes sans réalité. L'esprit et la matière, l'homme intelligent et le rocher inerte se confondent en un seul être; les actions de l'ange comme de la brute sont fatalement les actions de Dieu, car c'est le Dieu-matière qui agit partout, qui pénètre tout, qui englobe tout. Donc, plus de personnalité humaine, plus de liberté; en conséquence, plus de responsabilité qui

abouminacioun, estènt que soun de formo divino, devènon causo legitimo ; e la panturlo que fanguejo dins l'inmouralita, l'assassin qu'a' scoutela paire e maire, podon marcha fieramen, la tèsto drecho, e respondre à si juge : Messiés, avès rèn à me dire !

Ah ! Fraire e Sorre, davans aquéu gargamelié d'absurdeta, es tèms de leissa de-caire li Panteïsto, li Materialisto e touto la chourmo dis artisan de sournuro. Que voulès ? an amoussa la làmpi de la fe, cresènt de ié vèire mai clar emé lou soulet lume de la resoun. Em'acò, coume dis S. Pau, « se soun esvana dins si pensamen, soun cor s'es entenebra dins lou nescige, e se disènt sage soun vengu fòu (1). » Oh ! à coustat d'aquelo neblasso d'errour e de messorgo, quinto puro lumiero dins nosto santo Religioun ! Coume es claro sa dóutrino, coume es simplo, naturalo, resounablo ! Elo souleto nous douno la clau dóu mistèri de la Creacioun : Au coumençamen, Diéu creè lou cèu e la terro, *in principio creavit Deus cælum et terram*.

Escouten-la.

(1) ROM. 1, 22.

tienne. Vices, crimes, abominations, étant des formes divines, deviennent choses légittimes, et la prostituée qui se roule dans la fange de l'immoralité, l'assassin qui a égorgé père et mère, peuvent marcher fièrement, le front haut, et répondre à leurs juges : Messieurs, vous n'avez rien à me dire !

Ah ! Frères et Sœurs, devant ce fouillis d'absurdités, il est temps de laisser là les Panthéistes et les Matérialistes et toute la cohue des artisans de ténèbres. Que voulez-vous ? ils ont éteint le flambeau de la foi, croyant y voir plus clair à la seule lumière de la raison. Et voilà qu'« ils se sont évanouis dans leur pensées, dit S. Paul, leur cœur s'est plongé dans les ténèbres de la stupidité, et tout en se disant sages ils sont devenus fous (1). » Oh ! à côté de cette brume épaisse d'erreurs et de mensonges, quelle pure lumière dans notre sainte Religion ! Comme sa doctrine est claire ! comme elle est simple, naturelle, raisonnable ! Elle seule nous donne la clef du mystère de la Création : Au commencement Dieu créa le ciel et la terre, *in principio creavit Deus cælum et terram*.  
Écoutons-la.

(1) ROM. I, 22.

## II

**N**osto santo Religioun nous ensigno que lou mounde — emai pousquèsse l'èstre, se Diéu l'avié vougu — noun es eternau, coume dison li Materialisto, e noun eisisto d'esperéu ; qu'en counsequènci es esta crea. Mai em'aquelo espressioun « crea, » elo vai-ti nous faire lou conte di Panteïsto : que Diéu a tira lou mounde de sa sustànci, que lou mounde e Diéu se counfoundon ensèn ? Oh ! nàni, elo a siuen de diferencia li creaturo d'emé lou Creatour, coume se diferèncion l'oubrié d'emé soun obro, l'encauso d'emé soun efèt. Dins la dóutrino catoulico, creacioun vòu dire prouducioun d'uno causo sènso matèri anteriouro. *Creare*, dis S. Toumas, *est ex nihilo aliquid facere* (1). Ço que lou mounge Ermengaud de Beziés tradusié :

Es propriamen crear  
Qualque causa de nien far

(Breviari d'amor, p. 102.)

Vous-àutri, mi Sorre, quand voulès faire pèr eisèmple un oraubo, anas i magasin, chausissès

(1) SUMMA THEOL, 1 Pars, q. 45, art. 1.



## II

**N**OTRE sainte Religion nous enseigne que le monde n'est pas éternel, comme le disent les Matérialistes — bien qu'il pût l'être, si Dieu l'avait voulu — qu'il n'existe point non plus par lui-même et qu'en conséquence il a été créé. Mais avec cette expression « créer, » va-t-elle nous exhiber la fable des Panthéistes : que Dieu a tiré le monde de sa substance, que le monde et Dieu se confondent en un seul être ? Oh ! non, elle a soin de distinguer les créatures du Créateur, comme l'ouvrier se distingue de son œuvre, et la cause de son effet. Dans la doctrine catholique, création signifie production d'une chose sans matière antérieure. *Creare*, dit S. Thomas, *est ex nihilo aliquid facere* (1). » Ce que le moine Ermengaud de Béziers traduisait :

On appelle proprement créer  
Faire quelque chose de rien.

(Breviari d'amor, p. 102.)

Vous, mes Sœurs, lorsque vous voulez confectionner par exemple une robe, vous

(1) SUMMA THEOL. I Pars, q. 45, art. 1.

l'estofo que vous agrado, prenès pièi lou dedau, de fiéu, d'aguïo, ùni cisèu, tout ço que vous es necite, em'acò metès en trin vosto raubo em'uno matèri qu'eisisto deja. Lou massoun, lou fustié, lou sarraié fan si travai emé la pèiro, emé lou bos, emé lou ferre, tout autant de causo deja eisistènto. Mai pèr Diéu noun vai ansin : éu noun a besoun d'uno matèri alestido d'avanço pèr acoumpli soun obro. Estènt l'Èstre dis èstre, l'Èstre qu'eisisto d'esperéu, qu'eisisto necessarimen, qu'a en éu essencialamen touto la plenour de l'eisistènci, Diéu es l'encauso assouludo dóu mounde, es l'encauso toutalo de soun estampaduro, noun soulamen dins si formo esteriouro, mai encaro dins soun essènci la mai entimo ; en un mot, es lou proudusèire de tout èstre en tant qu'èstre. Ansin « cresèn à bon dre, coume dis S. Agustin, que de rèn Diéu a tout fa, que la matèri elo-memo, la matèri proumiero, es estado facho de rèn (1). » E dins acò, noun vole dire que lou rèn siegue lou founs, la maire d'ounte a' speli la Creacioun : sarié'no resoun traucado. Li Panteïsto, boutas, nous aprenon rèn de nòu en disènt : De rèn se tiro rèn, dóu noun-rèn, pòu rèn sourti. Sabèn tóuti qu'aurés bello à

(1) DE FIDE ET SYMBOLO, cap. II.

allez aux magasins, vous choisissez l'étoffe qui vous plaît, vous prenez ensuite le dé, du fil, des aiguilles, une paire de ciseaux, tout ce dont vous avez besoin, et voilà que vous mettez en œuvre votre robe avec une matière déjà existante. Le maçon, le charpentier, le serrurier font leurs travaux avec la pierre, le bois, le fer, autant de choses qui existent déjà. Mais il n'en est pas de même de Dieu : il ne lui faut point à lui une matière préparée à l'avance pour accomplir son œuvre. Etant l'Etre des êtres, l'Etre qui existe par lui-même, qui existe nécessairement, qui possède en lui essentiellement la plénitude de l'existence, Dieu est la cause absolue du monde, il est la cause totale de sa structure non seulement dans ses formes extérieures, mais encore dans son essence la plus intime ; en un mot, il est l'auteur de tout être en tant qu'être. Ainsi donc, « nous croyons à bon droit, comme s'exprime S. Augustin, que Dieu a fait de rien toutes choses, que la matière elle-même, la matière première, a été faite de rien (1). » Et par là nous ne voulons pas dire que le rien soit le fonds, le germe d'où la Création est éclos : ce serait un propos insensé. Certes les Panthéistes ne nous

(1) DE FIDE ET SYMBOLO, cap. II.

multiplica vitam-eterno zèro pèr zèro, aurés toujours zèro. Tout simplamen disèn eiçò : Diéu a fa que lou mounde fuguèsse ; a fa que coumencèsse de i'avé l'èstre, la vido, lou movemen, aqui monte d'en-proumié i'avié rèn.

Coume un architèite, à la vèio de planta li foundationto d'un mounumen poumpous, l'a deja tout basti dins sa tèsto, ansin Diéu lou Paire, bèn avans que fuguèsse facho, avié dins sa pensado soun inmènso e meravihouso Creacioun. Aquelo obro grandasso, talo que l'anavo faire, èro la coumunicacioun de soun èstre e de si perfecioun dins ço qu'an de coumunicable. Em'acò la countemplavo en éu-meme, valènt-à-dire en soun Fiéu : dóumaci lou Fiéu es soun Image vivènt, es lou Mirau que lou retrais, es l'eterne Recatadou monte s'amagèstron li decrèt de soun auto sagesso ; lou Fiéu es l'Ideau dóu Paire emai l'Ideau de touto causo, es l'Inteligènci que tout n'en sourgènto, es lou Verbe, dison li Dóutour, pèr quau lou Paire éu-meme se parloe pèr quau tambèn parlo touto creaturo (1). Mai, en la countemplant, l'amavo à

(1) S. AGUSTIN, *Conf.*, lib. xi, cap. vii. — S. ANSÈUME, *Monolog.*, cap xi. — S. TOUMAS, *Quodlibet*, 4, art. 6.

apprennent pas une nouvelle en disant : De rien on ne tire rien, du néant rien ne peut sortir. Nous savons tous qu'éternellement, si vous multipliez zéro par zéro, vous obtiendrez zéro. Tout simplement nous disons: Dieu a fait que le monde existât, et qu'il commençât d'y avoir l'être, la vie, le mouvement, là où primitivement rien n'était.

Comme un architecte, à la veille d'asseoir les fondations d'un fastueux monument, l'a déjà construit en entier dans sa tête, ainsi Dieu le Père, bien avant qu'elle ne fut accomplie, avait dans sa pensée son immense et merveilleuse Création. Cette œuvre grandiose, telle qu'il l'allait exécuter, était la communication de son être et de ses perfections en ce qu'elles ont de communicable. Il la contemplait donc en lui-même, c'est-à-dire en son Fils : car le Fils est son Image vivante, il est le Miroir qui le reproduit, il est l'éternel Sanctuaire dans lequel s'élaborent les décrets de sa haute sagesse ; le Fils est l'Idéal du Père et l'Idéal de toutes choses, il est l'Intelligence de laquelle tout découle ; il est le Verbe, disent les Docteurs, par qui le Père se parle lui-même et par lequel parle aussi toute créature (1). Mais, en la contem-

(1) S. AUGUSTIN, *Conf.*, lib. XI, cap. VII. — S. ANSELME, *Monolog.*, cap. XI. — S. THOMAS, *Quodlibet*, 4, art. 6.

noun plus. Obro de soun inteligènci, la Creacioun anavo èstre peréu l'obro de soun amour; raïounamen de soun Fiéu qu'es la Lumiero, la Paraulo, lou Verbe, — la Creacioun anavo èstre, se pode dire ansin, l'escampamen de soun Esperit qu'es l'Amour, l'Ourdounaire, lou Vivificateur de tout. Ero dounc aqui, lou Bon Diéu, dins uno countemplacioun amourouso coume aquelo de l'artista que se chalo en remenant soun ideau e lou caresso emé passioun. Tóuti sis obro, éu li vesié, bèn avans que li realisèsse, éu li miravo, li belavo, se ié miraiavo. Lis essènci angelico dins soun trelus inmateriau, lis amo umano astrado pèr l'immortalita e vouiajant dins uno car mortalo, lou minerau, l'erbouran, l'animalun, tóuti lis èstre enfin, desempièi lis astre gigantas enjusqu'i creaturo microuscopico, en éu-meme Diéu li remenavo eternamen; éu, la Bèuta courounello, poutavo dins soun èime, coume canto un pouèto, tout aquéu mounde subre-bèu.

Mundum mente gerens pulchrum, pulcherrimus ipse.

(Bouèci, *De Consolat*, lib. III.)

Or, au coumençamen — noun de l'eternita,

plant, il l'aimait d'un amour immense. Œuvre de son intelligence, la Création allait être aussi l'œuvre de son amour ; rayonnement de son Fils, qui est la Lumière, la Parole, le Verbe, — la Création allait être, si je puis ainsi l'exprimer, l'épanchement de son Esprit, qui est l'Amour, l'Ordonnateur, l'Energie vivifiante de toutes choses. Dieu était donc là comme plongé dans une amoureuse contemplation, semblable à celle de l'artiste qui se délecte, roulant dans l'esprit son idéal, et qui le caresse avec passion. Toutes ses œuvres, lui les voyait, bien avant qu'il ne les réalisât, lui les considérait, il les admirait avec complaisance et il s'y mirait. Les essences angéliques dans leur immatérielle splendeur, les âmes humaines destinées à l'immortalité et voyageant dans une chair mortelle, le minéral, le végétal, les espèces animales, tous les êtres enfin, depuis les astres gigantesques jusqu'aux faibles créatures microscopiques, Dieu les roulait en sa pensée éternellement ; lui, la Beauté suprême, portait dans son esprit, comme le chante un poète, ce monde admirablement beau.

Mundum mente gerens pulchrum, pulcherrimus ipse,

(BOËCE, *De Consolat*, lib. III.)

Or, au commencement — non de l'éternité,

car l'eternita n'a ni coumençanço ni fin ; — au coumençamen noun d'ou proumié jour, d'oumaci de jour n'i'avie ges encaro ; mai au coumençamen di tèms, *in principio*, alor que n'eisistavo rèn de tout ço qu'es e de tout ço que vieu, Diéu realisè foro d'éu aquel ideau esbrihaudant que dins soun eterno coumplasènço belavo e caressavo. Éu, l'Ounnipoutènt, n'aguè que de dire uno paraulo, e pèr soun Verbe tout fuguè fa, *ipse dixit et facta sunt* ; n'aguè que de lou voulé, e pèr soun Amour tout fuguè crea, *ipse mandavit et creata sunt* (1). Lou cèu e sis ange, lis astre, l'èr, lou fiò, la terro, la mar, li planto, lis animau, t'outi li creaturo subran aguèron d'èstre ; d'un meme vanc, e lou mounde dis esperit e lou mounde di cors, coume dous fraire bessoun, dins aquéu proumié moumenet, fuguèron enfanta. Em'acò touto la Creacioun ansin sourtiguè de l'idèio divino, pèr parla lou lengage de S. Toumas, coume lou cap-d'obro sort de la pensado de l'artista (2) ; prenguè neissènço emé lou tèms, e lou tèms emé la Creacioun : l'un e l'autre soun de Diéu, dis S. Agustin (3).

Mai dequé volon bèn dire aquélis espres-

(1) SAUME CXLVIII, 5.

(2) II DIST. 18, quest. 1, art. 2.

(3) SENTENT. CCLXXX.



car l'éternité n'a ni commencement ni fin ; — au commencement non du premier jour, car il n'y avait pas de jour encore ; mais au commencement des temps, *in principio*, alors que rien n'existait de tout ce qui a l'être et la vie, Dieu réalisa hors de lui ce resplendissant idéal que son éternelle complaisance admirait et caressait. Lui, le Tout-Puissant, n'eut qu'à dire une parole, et par son Verbe tout fut fait, *ipse dixit et facta sunt* ; il n'eut qu'à le vouloir, et par son Amour tout fut créé, *ipse mandavit et creata sunt* (1). Le ciel et ses anges, les astres, l'air, le feu, la terre, la mer, les plantes, les animaux, toutes les créatures existèrent soudain ; sous la même impulsion, et le monde des esprits et le monde des corps furent enfantés en ce premier instant, tels que deux frères jumeaux. Et toute la Création sortit ainsi de l'idée divine, pour employer le langage de S. Thomas, comme le chef-d'œuvre sort de la pensée de l'artiste (2) ; elle prit naissance avec le temps, et le temps avec la Création : l'un et l'autre sont de Dieu, nous dit S. Augustin (3).

Mais quel est bien le sens de ces expressions

(1) PSAUME, CXLVIII, 5.

(2) II DIST. 18, quæst. 1, art. 2.

(3) SENTENT. CCLXXX.

sioun « lou cèu e la terro, *cælum et terram* ! »  
 Tóuti lis interpretaire de la Biblo entèndon  
 lou mounde dis esperit emai lou mounde di  
 cors ; de talo façoun que li causo vesiblo  
 emai lis invésiblo, coume vène de n'en  
 touca 'n mot, an espeli en meme tèms. Es, dóu  
 rèsto, la dóutrino catoulico, claramen definido  
 dins lou councile de Latran, que nous dis :  
 « Diéu pèr sa touto poudèrouso vertu, à  
 l'acoumençanço dóu tèms, tirè dóu noun-rèn  
 e tóuti dos ensèmble la creaturo esperitalo  
 emai la courpoualo (1). » Eici, Fraire e Sorre,  
 me vendrié à biais de vous parla dóu mounde  
 misterious d'aquéli creaturo esperitalo, inma-  
 terialo, invésiblo, qu'apellon lis Ange ; mai  
 reserve aquéu sujèt pèr nosto segundo  
 counferènci.

Lis espressioun « lou cèu e la terro » volon  
 dire encaro touto la naturo materialo presso  
 dins soun ensèmble : lou cèu emé si miliasso  
 de soulèu, de planeto e d'estello ; la terro  
 emé si mountagno, si plano, si mar, si planto,  
 sis animau ; en un mot tout ço que vesèn de  
 nòstis uei, tóuti li meraviho subre-bello que  
 la sciènci nous descuerb emé lou telescòpi  
 dins lou mounde dis infinidamen grand, o emé  
 lou microuscòpi dins lou mounde dis infini-

(1) CAP. *Firmiter. De Sum. Trinit. et Fid. cath.*

« le ciel et la terre, *cælum et terram*? » Tous les interprètes de la Bible entendent par là le monde des esprits et le monde des corps; de telle façon que les choses visibles et les invisibles, comme je viens de l'insinuer, sont écloses en même temps. Telle est, du reste, la doctrine catholique, clairement définie dans le concile de Latran qui nous dit : « Au commencement du temps, Dieu tira du néant, par sa toute puissante vertu, et simultanément, la créature spirituelle et la créature corporelle (1). Ce serait ici le moment propice, Frères et Sœurs, de vous parler du monde mystérieux de ces créatures spirituelles, immatérielles, invisibles, que l'on appelle les Anges; mais je réserve ce sujet pour notre prochaine conférence.

Les expressions « le ciel et la terre » signifient encore toute la nature matérielle prise dans son ensemble : le ciel avec ses myriades de soleils, de planètes et d'étoiles; la terre avec ses montagnes, ses plaines, ses mers, ses plantes, ses animaux; au résumé, tout ce que nous voyons de nos yeux, toutes les splendides merveilles que la science nous découvre à l'aide du télescope dans le monde des infiniment grands, ou à l'aide du micros-

(1) CAP. *Firmiter. De sum. Trinit. et Fid. cath.*

damen pichot. Es ansin que bon noumbre de Paire de la Glèiso esplicon lou proumié verset de la Genèsi. Mai vole-ti dire pèr ma resoun que lou cèu e la terro fuguèsson, au coumençamen, tau que li vesèn à l'ouro d'uei ? Oh ! nàni. Vès-eici coume aquéli Paire esclargisson sa pensado :

Dins lou proumié verset de la Biblo, se ié parlo soulamen de la Creacioun elementàri, valènt-à-dire d'aquelo de la matèri proumièro. La matèri, acò's la maire — coume l'endico soun noum — que pourtavo tóuti li causo vesiblo, valènt-à-dire li cors celèste emai li terrèstre ; n'en èro aprens e ié devié douna neissènço, à la longo dóu tèms, souto lou regard e l'acioun de Diéu. De talo façoun que lou cèu e la terro, à-n-aquelo ouro, eisistavon dins sa sustànci souto uno formo touto diferènto de vuei ; eisistavon dins uno espèci d'embroi, nous dis Bossuet. E S. Agustin ajusto que la matèri fuguè creado d'en-proumié counfuso emai informo, dóumaci tóuti lis èstre devien sourti d'elo ; es ço que li Grè noumon lou caos (1).

(1) Vegues S. AGUSTIN, *De Gen. ad litt.* cap. III et IV. *De Gen. contr. Manichæos*, lib. I. cap. V. — S. EFRÈN, *Opera syr.* t. I,

cope dans le monde des infiniment petits. Bon nombre de Pères de l'Eglise nous expliquent ainsi le premier verset de la Genèse. Mais ai-je l'intention de dire par là que le ciel et la terre fussent, au commencement, tels que nous les voyons à l'heure présente ? Certes non ! Voici comment ces Pères élucident leur pensée :

Le premier verset de la Bible ne parle que de la Création élémentaire, c'est-à-dire de celle de la matière première. La matière, c'est là la mère — comme l'indique son nom — qui portait toutes les choses visibles, c'est-à-dire les corps célestes et les terrestres ; elle en était enceinte, et elle leur devait donner naissance, dans la suite des siècles, sous le regard et l'action de Dieu. De telle façon que le ciel et la terre, à ce moment, existaient dans leur substance, sous une forme différente de celle d'aujourd'hui ; ils existaient dans une sorte de confusion, nous dit Bossuet. Et S. Augustin ajoute que la matière fut créée tout d'abord confuse et informe, car tous les êtres devaient sortir de son sein ; c'est ce que les Grecs appellent le chaos (1).

(1) Voyez S. AUGUSTIN, *De Gen. ad litt.* cap. III et IV. *De Gen. contr. Manichæos*, lib. I, cap. V. — S. EPHREM, *Opera syr.* t. I,

Mai s'acò 's ansin, m'anas faire, coume vai que Mouïse nous dis : « Au coumençamen Diéu creè lou cèu e la terro ? » Sarié 'sta mai simple que diguèsse : Creè la matèri. — Toumbariéu d'acord emé vous, se Diéu, en la creant, l'avié facho indiferènto, coume se dis, à deveni noste cèu e nosto terro, o bèn touto outro causo, dóu meme biais que l'argelo, entre li man dóu terraié, se capito d'esperelo indeterminado à deveni estatuo, candelié o gresau. Mai nàni ! ço que Diéu creè au coumençamen noun èro uno matèri vago ; èro en verita noste cèu e nosto terro. Escoutas l'esplicacioun claro, pouëtico que nous douno S. Agustin : « Aquelo matèri informo que Diéu faguè de rèn, l'an apelado cèu e terro, noun que lou fuguèsse deja, mai pèr-ço-qu'èro à biais de lou deveni. Acò, countùnio lou sant dóutour, es just coume quand regardas la semenço d'un aubre : disès que countèn li racino, lou pège, li branco, la ramo e li fru, noun que deja ié siegon en realita, mai pèr-ço-que n'en sourtiran. Es

p. 6, A. 2, C. 2, B. 3, B. 5 ; vegues tambèn *Hymn.* xiv, xlii-xlix, t. II, p. 467, 534-46. — S. IPOULITE. *In Genes.* Patrolog. gr. t. x, col. 585. — SEVERIAN DE GABALO, *De mundi creatione*, orat. I, n° 3-4. — S. GREGÒRI DE NISSO, *In Hexaemeron*, Patr. gr. t. xlv, col. 69 et 72. — COURNÈLI DE LA PÈIRO, *Comment. in Gen.* p. 44, col. 2. — BOSSUET, *Élévations sur les mystères*.

Mais s'il en est ainsi, allez-vous me répondre, pourquoi Moïse dit-il : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre ? » Il aurait été plus simple de dire : Il créa la matière. — Je tomberais d'accord avec vous si Dieu, en la créant, l'avait faite indifférente, pour ainsi dire, à devenir notre ciel et notre terre ou bien toute autre chose, de même que l'argile, dans les mains du potier, se trouve d'elle-même indéterminée à devenir statue, candélabre ou terrine. Mais non ! ce que Dieu créa au commencement n'était pas une matière vague ; c'était en vérité notre ciel et notre terre. Ecoutez la claire et poétique explication de S. Augustin : « Cette matière informe que Dieu tira du néant, a été appelée ciel et terre non pas qu'elle le fut déjà, mais parce qu'elle était en puissance de le devenir. C'est exactement, continue le saint docteur, comme lorsque vous considérez la semence d'un arbre : vous dites qu'elle contient les racines, le tronc, les branches, les feuilles et les fruits, non pas que ces parties y soient déjà

p. 6. A. 2, C. 2, B. 3, B. 5 ; voyez aussi *Hymn.* xiv, xlii-xlix, t. II, p. 467, 534-46. — S. HYPPOLITE, *In Genes.* Patrolog. gr. t. x, col. 585. — SÉVÉRIEN DE GABALES, *De mundi creatione*, orat. I, n° 3-4. — S. GRÉGOIRE DE NYSSE, *In Hexaemeron*, Patr. gr. t. XLIV, col. 69 et 72. — CORNEILLE DE LA PIERRE, *Comment. in Gen.* p. 44, col. 2. — BOSSUET, *Elévations sur les mystères*.

d'aquelo maniero que Mouïse a di: Au coumençamen Diéu creè lou cèu e la terro, valènt-à-dire la semenço dóu cèu e de la terro (1). »

Ansïn, lou vesès, la matèri, talo que Diéu la creè, noun èro quaucarèn de vague e d'indetermina; èro uno semenço countenènt tóuti li causo vesiblo; èro uno maire ounte se devinavon amaga e d'ounte devien espeli tóutli sistèmo astrau e terrenau... Countunien, se voulès, li coumparesoun: i'a rèn qu'es-clargigue miés uno idèio e la rènde mai coumprenablo. Regardas l'aglan. Vendrés-ti me dire qu'es uno grano indiferènto à deveni tal o tal aubre? Se saup proun que countèn estrema noun un pesseguié, noun uno platano, mai un roure, e qu'es bèn un roure que sourтира de l'aglan. Regardas encaro un iòu de cardelino. Noun es nimai quicon d'indetermina: sabèn tóuti que countèn en germe ni un roussignòu, ni uno dindouletto, ni un gabian, mai bèn uno cardelino e que n'en pòu espeli rèn autre qu'uno cardelino. De meme qu'en vesènt l'aglan e l'iòu que vous parle, poudès dire: Aqui i'a'n roure, aqui

(1) *De Genesi contr. Manich.* lib. 1, cap. v-vii. — Vegues peréu *De Gen. ad litt.*, cap. iii.



réellement, mais parce qu'elles doivent en sortir. Ainsi Moïse a dit : Au commencement Dieu créa le ciel et la terre, c'est-à-dire la semence du ciel et de la terre (1). »

Vous le voyez donc, la matière telle que Dieu la créa n'était point quelque chose de vague et d'indéterminé ; elle était une semence contenant toutes les choses visibles ; elle était comme un sein fécond dans lequel se trouvaient enfermés et duquel devaient éclore tous les systèmes sidéraux et terrestres... Continuons, si cela vous agréé, les comparaisons : il n'est rien qui rende une idée plus claire et plus compréhensible. Considérez le gland. Viendrez-vous me dire que c'est là une graine indifférente à devenir tel ou tel arbre ? On sait très bien qu'il renferme non un pêcher, non un platane, mais un chêne, et que c'est bien un chêne qui sortira de ce gland. Voyez encore un œuf de chardonneret. Ce n'est pas non plus quelque chose d'indéterminé : nous savons tous qu'il ne contient en germe ni un rossignol, ni une hirondelle, ni un goëland, mais bien un chardonneret. De même qu'en voyant le gland et l'œuf dont je vous

(1) *De Genesi contr. Manich.*, lib. 1, cap. v-vii. — Voyez aussi *De Gen. ad litt.* cap. iii. — Voyez la note 1 à la fin de cette Conférence.

i'a 'no cardelino — ansin, en parlant de la matèri proumiero que countenié lou cèu e la terro, d'ounte lou cèu e la terro devien sourti, devien evouluciouna — pèr emplega lou terme di sabènt — Mouïse a pouscu dire : Diéu creè lou cèu e la terro.

E remarcas, Fraire e Sorre, qu'es bèn acò : tout ço que veiren dins li sièis jour de l'obro divino, la lumiero, lou fiermamen, la terro, la mar, li planto, li pèis, lis aucèu, li jumento, li reptile, li bèsti fèro, l'ome enfin, tout acò bèu se trovo d'èstre ço que Mouïse nous mostro dins lou proumié verset de la Genèsi, acò meme qu'es esta crea au coumençamen, qu'es countengu dins lou terme generau, « lou cèu e la terro (1). » Peréu, es uno causo de remarco que l'espressioun de *crea*, dins lou tèste ebriéu, se rescontro soulamen au proumié verset. Li verbe que Mouïse emplegara dins li verset d'après soun *faire*, *façouna*, *fourma*, coume pèr establi uno diferènci majouro entre la Creacioun proupramen dicho e l'ourdounamen de la matèri proumiero. Li causo estènt ansin, touto la Creacioun es facho dins lou proumié verset ; pendènt li sièis jour, Diéu agira noun

(1) Vèire S. AGUSTIN, *loc. cit.* e pièi *De Gen. ad lit.*, lib. vi, cap. x.

parle, vous pouvez dire : Là est un chêne, là est un chardonneret ! — ainsi en parlant de la matière première qui contenait le ciel et la terre, de laquelle le ciel et la terre devaient sortir, devaient évoluer — pour employer le terme de la science — Moïse a pu dire : Dieu créa le ciel et la terre.

Et notez, Frères et Sœurs, que c'est bien cela : tout ce que nous verrons durant les six jours de l'œuvre divine, la lumière, le firmament, la terre, la mer, les plantes, les poissons, les oiseaux, les animaux domestiques, les reptiles, les bêtes fauves, l'homme enfin, tout cela se trouve être ce que Moïse nous montre dans le premier verset de la Genèse, cela même qui a été créé au commencement, qui est inclus dans le terme général « le ciel et la terre (1). » Aussi est-il à remarquer que le mot *créer* ne se rencontre dans le texte hébreu qu'au premier verset. Les verbes dont Moïse se servira dans les versets suivants sont *faire*, *façonner*, *former*, comme pour établir une différence importante entre la Création proprement dite et la mise en ordre de la matière première. Les choses étant ainsi, toute la Création est faite dans le premier verset ; durant les six jours, Dieu n'agira plus comme

(1) Voyez S. AUGUSTIN, *loc. cit.* et puis *De Gen. ad lit.* lib VI, cap. x.

plus coume Creaire, mai còume Ourdounaire, coume Moutour d'aquelo matèri proumie-rencò : tout l'univers n'en sourтира pèr lou biais d'uno evouluciou nàturalo, coume de la grano greio la planto, coume de l'òu espelis l'auceloun.

Aro, coume èro dins lou principe, m'anas dire, aquelo matèri creado de Diéu, aquelo « semenço dóu cèu e de la terro? » La Genèsi ausso soulamen à mita lou ridèu que recuerb aquèu mistèri, e, nous parlant rèn que de la terro, elo nous dis : « La terro èro vano e vuejo, e li tenèbro èron sus la fàci de l'abime. » Mai fau crèire que ço que Mouïse nous dis aqui de la terro en particulié, s'aplico à touto la matèri d'ounte devié l'univers entié faire soun espelido. Or, vuet es recouneigu pèr la sciènci que d'en-proumié la matèri de tout l'univers e particulieramen de nosto terro se capitavo, coume l'ensigno la Genèsi, « vano e vuejo, » valènt-à-dire, escampihado dins lis espaci, lóugiero e téuno à noun plus, arrarido à l'infini. Èro, aquelo matèri, uno mescladisso d'elemen desparié tóuti en dè-s-e-vue, un amoulounamen counfus, un garagai espeta-clous, un caos, coume dirien li Grè. Se trovavo d'èstre ni un cors soulide nimai uno

Créateur, mais comme Ordonnateur, comme Moteur de cette semence mondiale, de cette matière primitive : tout l'univers en sortira par le moyen d'une évolution naturelle, comme de la graine germe la plante, comme de l'œuf éclot l'oisillon (1).

Maintenant, dans quel état, me direz-vous, se trouvait primitivement cette matière créée par Dieu, cette « semence du ciel et de la terre ? » La Genèse ne soulève qu'à moitié le voile qui nous dérobe ce mystère, et, nous parlant seulement de la terre, elle nous dit : « La terre était vaine et vide et les ténèbres étaient sur la face de l'abîme. » Mais il faut croire que ce que Moïse nous dit de la terre en particulier, s'applique à toute la matière du sein de laquelle devait éclore l'univers entier. Or, il est reconnu aujourd'hui par la science que primitivement la matière de tout l'univers, et spécialement de notre terre, se trouvait « vaine et vide » comme l'enseigne la Genèse, c'est-à-dire disséminée dans l'espace, extrêmement légère et ténue, excessivement raréfiée. Cette matière n'était qu'un mélange d'éléments dissemblables, dissociés, un amoncellement confus, un abîme stupéfiant, un chaos, comme diraient les Grecs. Elle

(1) Voyez la note 2 à la fin de cette Conférence.

aigo; semblavo un neblun inmènse, uno masso de vapour e de fluide, quaucarèn d'encaro mai lóugié qu'uno vapour, de mai sutiéu qu'un fluide, qu'aurias pouscu ni lou vèire, ni lou chaspa. E sus tout aquel embroi s'esperloun-gavo la sournuro encro, negrasso: e li tenèbro, dis la Biblo, èron sus la fàci de l'abime, *et tenebræ erant super faciem abyssi* (1). Mai, counfuso que counfuso, touto aquelo masso de matèri escampihado ansin èro, coume l'ai di, uno veritablo semenço, un groün mounte se recatavon, d'après la pensado de S. Gregòri de Nisso, tóuti lis encauso, tóuti li principe, tóuti li forço, en un mot tóuti li lèi que devien faire espandi lou cèu e la terro, tau coume li vesèn (2).

M'anas dire: Mai i'a quasimen ges de diferènci entre lou sistèmo di Materialisto e lou vostre. — Vous demande escuso. Li Materialisto afourtisson que la matèri es increado; e iéu dise: Diéu soulet n'en es l'autour. Afourtisson que countèn d'esperelo lou germe de touto causo: e iéu dise: Diéu

(1) Vèire MOIGNO, *Les splendeurs de la Foi*, t. II, p. 297-98. — t. IV, p. 41.

(2) PATROLOG. *Op. cit.*, t. XLIV, col. 69 e 72.

ne se présentait ni à l'état solide, ni à l'état liquide ; elle ressemblait à une immense nébuleuse, à une masse de vapeurs et de fluides, à quelque chose de plus léger encore qu'une vapeur, de plus subtil qu'un fluide, invisible, impalpable. Et sur tout ce chaos s'étendait l'obscurité sombre, profonde. Et les ténèbres, dit la Bible, étaient sur la face de l'abîme, *et tenebræ erant super faciem abyssi* (1). Mais, malgré sa confusion, toute cette masse de matière ainsi disséminée était une véritable semence, comme je l'ai dit, une sorte de germe dans lequel se trouvaient à l'état latent, d'après la pensée de S. Grégoire de Nysse, toutes les causes, tous les principes, toutes les forces, en un mot toutes les lois qui devaient amener le ciel et la terre à cet épanouissement que nous voyons aujourd'hui (2).

Mais, allez-vous m'objecter, il n'y a presque pas de différence entre le système des Matérialistes et le vôtre. — Je vous demande pardon. Les Matérialistes affirment que la matière est incréée et moi je dis que Dieu seul en est l'auteur ; ils affirment qu'elle contient d'elle-même le germe de toutes

(1) Voir Moigno, *Les splendeurs de la Foi*, t. II, p. 297-98. — t. IV, p. 41.

(2) PATROLOG. *Op. cit.*, t. XLIV, col. 69 et 72.

en la creant, l'a facho aprens de tóuti lis èstre que n'en devien sourti. Afourtiisson enfin que la matèri s'es desvouloupado d'elo-memo pèr si souléti forço; e iéu dise: Diéu, coungreiaire d'aquéli forço, lis a messo éu-meme en mouvemen. Dóu rèsto, se touto semenço, pèr eisista, demando un èstre que la proudugue, — pèr pousqué greia, demando un èstre qu'agigue sus elo: acò's uno verita d'esperienci que li Materialisto ié podon rènn contro emé tóuti si resounamen. Uno semenço, pèr tant vivo e sanido que siegue, sèmpre restara inèrto, endourmido, s'uno forço estrangiero noun la mòu; jamai de la vido e di jour la veirés greia d'esperelo e pèr sa souleto vertu faire espeli l'èstre qu'es en elo amaga. Regardas pèr eisèmple un iòu de galino, uno grano de magnan: vitam-eterno istaran dins l'inmoubileta se la michour de la maire, o li raiado dóu soulèu, o bèn encaro uno calour artificiao noun vènon reviha lou germe que ié dor. Ansin n'es esta de la matèri proumièrenco, d'aquelo semenço moundano d'ounte devien sourti lis èstre: Diéu noun soulamen l'a prouducho, coume Creatour, emé lis enèrgio que la movon, emé li lèi que la regisson; mai es éu tambèn que i'a douna lou brande, coume proumié Moutour. Acò bèu, l'a fa en agissènn sus elo pèr lou biais



choses, et moi je dis que Dieu, en la créant, l'a rendue grosse des êtres qui devaient naître d'elle ; ils affirment enfin que la matière s'est développée spontanément, par ses seules forces, et moi je dis que Dieu, créateur de ces mêmes forces, les a mises lui seul en mouvement. Au reste, si toute semence, pour exister, demande un être qui la produise, elle demande, pour pouvoir germer, un être qui agisse sur elle : c'est là une vérité d'expérience que tous les raisonnements des Matérialistes ne détruiront point. Une semence, toute vivace, toute saine qu'elle soit, demeurera toujours inerte, endormie, si une force étrangère ne vient la mouvoir ; absolument jamais vous ne la verrez germer d'elle-même et faire éclore par sa seule vertu l'être qui est caché en elle. Considérez par exemple un œuf de poule, une graine de ver à soie : éternellement ils resteront immobiles, si la chaleur du corps de la mère, ou les rayons du soleil ou bien encore une chaleur artificielle ne viennent y réveiller le germe endormi. Ainsi en a-t-il été de la matière primitive, de cette semence mondiale de laquelle tous les êtres devaient sortir. Dieu non seulement l'a produite comme Créateur, avec les énergies qui la meuvent, avec les lois qui la régissent ; mais c'est lui également

de soun Esperit, qu'apelave adès lou Vivificateur de tout e que Santo Audegardo envoco coume la Vido vidanto de touto creaturo, *Vita vitæ omnis creaturæ* (1). Efetivamen remarcas li paraulo de la Genèsi : nous aguènt parla d'ou garagai primitiéu, elo ajusto : « E l'Esperit de Diéu vanegavo sus lis aigo. » I'a quàuquis interprétaire que traduson : « se carrejavo sus lis aigo, voulastrejavo sus lis aigo, boulegavo, escaufavo, couvavo lis aigo. » Esplicaren lou mistèri d'aquéli aigo dins nosto counferènci sus la Terro e li Planto.

Basto, à prepaus d'aquelo vanegacioun divino, S. Agustin e S. Efrèm fan veni la coumparesoun de l'iou, que vous n'en parlave tout-escas, e nous depinton lou Sant-Esperit amagestrant pèr lou fiò de soun amour la semenço moundano, coume l'auceliho que se tèn sus soun nis touto afiscado, touto amoureuxido (2). Lou vesès, l'idèio es graciouso e sublimo tout ensèn ; apounde qu'es justo mai-que-mai, e que nous represènto au viéu la doublo acioun de Diéu coume Creatour

(1) Sequènci *O ignis Spiritus*.

(2) *De Gen. ad litt.* lib. 1, cap. xvii. — *Opera syr.*, t. 1, p. 118, A 2 e seg.

qui lui a donné l'impulsion, comme premier Moteur. Ce beau fait, Dieu l'a accompli en agissant sur elle par son Esprit, que j'appelais tantôt l'Energie vivifiante de toutes choses et que Sainte Hildegarde invoque comme la Vie animant toute créature, *Vita vitæ omnis creaturæ* (1). Remarquez en effet les paroles de la Genèse : après nous avoir parlé du chaos primitif, elle ajoute : « Et l'Esprit de Dieu circulait sur les eaux. » Des interprètes traduisent : « il se portait sur les eaux, volait sur les eaux, agitait, échauffait, couvrait les eaux. » Nous expliquerons le mystère de ces eaux dans notre conférence sur la Terre et les Plantes.

Bref, à propos de cette divine circulation, S. Augustin et S. Ephrem font arriver la comparaison de l'œuf, dont je vous parlais il y a un instant, et ils représentent le S. Esprit élaborant par le feu de son amour la semence mondiale, comme l'oiseau qui se tient sur son nid, plein d'attachement et d'amour (2). L'idée, vous le voyez, est gracieuse et sublime tout à la fois ; j'ajoute qu'elle est très juste et qu'elle nous montre au vif la double action de Dieu comme Créateur et Moteur de toutes

(1) Séquence *O ignis Spiritus*.

(2) *De Gen. ad litt.*, lib. 1, cap. xvii. — *Opera syr.*, t. 1, p. 118, A 2 et suivantes.

e Moutour de touto causo. De meme que sènso l'acioun de la calour o de l'amour de la maire, lou pichot auceloun jamai espelirié de l'iòu; ansin, sènso l'acioun de Diéu, l'univers sarié l'eterno fablo di Materialisto, valènt-à-dire uno esterlo bourbouiado d'atome, de mouleculo, de brigouletto d'èstre varaiant à l'asard.

Aguènt dounc pèr soun Verbe crea la matèri, lou bon Diéu la met subran en mouremen pèr soun Esperit. E veici quel'Esperit, aquelo Couloumbo inmateriello, vanego sus elo, sus elo estènd lis alo de soun amour, la boulego, l'escaufo, la couvo : un dansun misterious animo la matèri, la buto armouniousamen, la fai virouieja dins l'espaci. Souto la divino couvesoun, diferènt cèntrè de mouremen, prenènt milo formo diverso, van s'establi au mitan de l'inmènso masso neblouso : soun coume lou germe di mounde futur que, de virado en virado, se n'en destacaran pèr deveni soulèu, coumeto, planeto, estello o terro. Tout vai espeli d'aquelo masso de matèri boulegadisso, e li creaturo ourganico e li creaturo noun ourganico, d'oumaci ié sountouticountengudo, coume soun countengu dins sa semènço la planto, l'aubre, l'animau. Es l'Esperit de Diéu, vanegant sus elo, que n'en fara naisse

choses. De même que sans l'action de la chaleur ou de l'amour de la mère, le faible oisillon n'éclore jamais de l'œuf; ainsi, sans l'action de Dieu, l'univers serait l'éternelle fable des Matérialistes, c'est-à-dire une confusion stérile d'atomes, de molécules, d'êtres minuscules errant au hasard.

Ayant donc créé la matière par son Verbe, Dieu la met aussitôt en mouvement par son Esprit. Et voici que l'Esprit, Colombe immatérielle, agit sur elle, sur elle il étend les ailes de son amour, il la meut, l'échauffe, la couve : un rythme mystérieux anime la matière, la pousse harmonieusement, la fait tourner dans l'espace. Sous la divine incubation, différents centres de mouvement, affectant mille formes diverses, vont s'établir au sein de l'immense nébuleuse : ils sont comme le germe des mondes futurs qui, d'évolution en évolution, finiront par s'en détacher pour devenir soleils, comètes, planètes, étoiles ou terres. Tout va éclore de cette masse de matière en mouvement et les créatures organiques et les créatures inorganiques, car elles y sont toutes contenues, comme sont contenus dans leur semence la plante, l'arbre, l'animal. C'est l'Esprit de Dieu, agissant sur elle, qui en fera naître avec ordre, durant les

à-de-rèng, pendènt li sièis jour, e lou minerau e lou vegetau e lou bestialen emé sa naturo, si formo e si proupieta particuliero ; éu que li despartira en gènre, en espèci, en famiho e li groupara en meme tèms dins l'unita la mai armouniouso. Dóumaci es éu l'Armouniò que douno à tóuti lis èstre sa bèuta courouso ; es éu la Bèuta qu'ourdouno e qu'adorno touto creaturo, *Ordo decorans omnia, Decor ordinans et ornans omnia* (1).

O Sant-Esperit, t'apelle iéu ! à l'acoumençanço d'aquest Caremo, iéu me reclame à tu ! O Couloumbo inmaterialo, tu l'escutarello di secrèt de Diéu, vène dounc tout plan-plan à l'auriho me parla. T'emplanères autre-tèms sus lis aigo e li fegoundères : oh ! penètro mi pensado e fegoundo-lèi ! Estendeguères tis alo luminouso sus lou Crist, en ribo dóu Jourdan : oh ! estènde-lèi sus iéu , soun messiouàri , e ilumino moun inteligènci. Faguères plòure tis escandihado sus lis Aposto, empurères dins éli ti càstis ardour : oh ! fai-la plòure ta raisso dins moun cor, aflamo-lou, enfioco-lou !

A tu se reclamo peréu aquéu bon pople que m'escouto. Eici, i'a d'amo dins la sournuro e lou caos dóu pecat : oh ! vène, divin Paraclet,

(1) AUDIBERT, Sequènci, *Spiritus Sancte*.

six jours, et le minéral et le végétal et l'animal avec leur nature, leurs formes et leurs propriétés particulières; lui qui les divisera en genres, en familles, en espèces, et les groupera en même temps dans l'unité la plus harmonieuse. Car il est, lui, l'Harmonie qui donne à tous les êtres leur brillante beauté; il est, lui, la Beauté qui ordonne et qui décore toute créature, *Ordo decorans omnia*, *Decor ordinans et ornans omnia* (1).

O divin Esprit, je t'appelle! au début de ce Carême, j'ai recours à toi! O Colombe immatérielle, toi qui scrutes les divins secrets, viens donc me parler tout doucement à l'oreille. Jadis tu planas sur les eaux et tu les fécondas: oh! pénètre mes pensées et féconde-les! Tu étendis tes ailes lumineuses sur le Christ, au bord du Jourdain: oh! étends-les sur moi, son missionnaire, et illumine mon intelligence. Tu fis pleuvoir sur les Apôtres tes traits enflammés, tu avivas en eux tes chastes ardeurs: oh! fais-la ruisseler ta pluie dans mon cœur, enflamme-le, embrase-le!

Ce bon peuple qui m'écoute a également recours à toi. Il est des âmes, ici, plongées dans les ténèbres et le chaos du péché: oh! viens,

(1) HILDEBERT, Séquence *Spiritus Sancte*.

e mando-ié d'eilamoundaut un rai de ta lumiero. N'i'a que soun « vano e vuevo, » dins lou manco de tout: oh! vène, Paire di paure, tu l'alargaire di doun celestiau. N'i'a que soun tristo, adoulentido, maucourado, descourajado: oh! vène, grand Counsoulaire, oste amistous de nòstis amo, e sa fresquiero e soun repaus e soun soulas. Sènso tu, noun i'a rèn dins nous-autre, rèn de bon e de sani. Oh! vène lava noste brutice! Vène arrousa nòsti secaresso! Vène gari nòsti blessaduro! Vène plega li vouldountarebello! Vène escaufa li cor afrejouri! Vène adraia li pas que s'estravlon! Escampo, dins aquest tèms de gràci, escampo sus tóuti nautre lou sacra setenàri de ti doun.

E nous avèngue enfin l'eterno joio de te vèire, o Amour que dóu Paire e dóu Fiéu siés proucedènt pèr li siècle di siècle. Ansin siegue!





divin Paraclet, et envoie leur du haut des cieux un rayon de ta lumière. Il en est qui sont « vaines et vides » dans une disette absolue : oh ! viens, Père des pauvres, toi le généreux distributeur des célestes dons. Il en est qui sont en proie à la tristesse, à l'affliction, à l'écœurement, au découragement : oh ! viens, grand Consolateur, hôte débonnaire de nos âmes, toi leur rafraîchissement, leur repos, leur contentement. Sans toi il n'est rien en nous, rien de bon et de sain. Oh ! viens laver nos souillures ! Viens arroser nos sécheresses ! Viens guérir nos blessures ! Viens plier les volontés rebelles ! Viens réchauffer les cœurs qui sont froids ! Viens redresser les pas qui s'égarent. Répands, durant ce temps de grâce, répands sur nous tous le sacré septenaire de tes dons.

Et qu'enfin nous obtenions l'éternelle joie de te voir, o Amour qui procèdes du Père et du Fils dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.



# NOTES

DE LA

## PREMIÈRE CONFÉRENCE



1. Dans le second chapitre de la Genèse, versets 4 et 5, après avoir raconté les différentes créations des êtres, Moïse ajoute en se résumant: « Telles furent les origines du ciel et de la terre, lorsqu'ils furent créés, au jour que le Seigneur Dieu fit le ciel et la terre et tous les arbustes de la campagne avant qu'ils eussent paru sur la terre, et toutes les herbes des champs avant qu'elles eussent poussé. Dans ce texte, Moïse affirme deux choses: premièrement que tout a été créé en un jour: « Dans ce jour où Dieu fit le ciel et la terre. » Et il affirme en second lieu que toutes choses, les arbustes de la campagne, les herbes des champs, ont été créées *avant de germer et avant de paraître sur la terre.* » Si les choses, dit S. Augustin, ont été créées avant de germer et de paraître sur la terre, de quelle manière l'ont-elles été? Si elles existaient déjà avant de sortir de terre, comment existaient-elles? Où étaient-elles, en réalité? Ce serait absurde de supposer qu'elles existaient dans leur forme propre et telles qu'elles ont apparu plus tard. Il reste donc, puisqu'elles n'étaient pas en elles-mêmes et dans leur forme propre, qu'elles ont dû exister dans une certaine semence, une certaine racine d'elles-mêmes. Un être, en effet, ne peut préexister à lui-même que dans sa semence ou dans sa cause. Et ainsi, vous le voyez, c'est bien la

pensée de Moïse que tout ce que contient le monde et que le monde lui-même a été créé primordialement en un jour et à l'état de semence. (LAVY, *Conférences sur la Théologie de S. Thomas*, t. III, p. 319.)

2. Il n'existe aucun antagonisme nécessaire entre les deux idées de *création* et d'*évolution*. Il est patent et notoire que beaucoup de penseurs chrétiens ont accepté et acceptent ces deux idées comme parfaitement conciliables. Dans la pensée de beaucoup de Pères de l'Eglise, la création était, non une dérogation miraculeuse aux lois de la nature, mais l'institution même de ces lois. Loi et régularité, et non pas intervention arbitraire, était l'idée patristique de la création.....

Dans sa signification la plus exacte et la plus élevée, la *création* est la génération absolue de toute chose par Dieu : sans moyens préexistants ou matière préexistante, et elle constitue un acte surnaturel.

Dans un sens secondaire et moins élevé, la création est la formation de toute chose dérivativement par Dieu : ce qui signifie que la matière préexistante a été créée douée de la potentialité de faire évoluer d'elle, sous des conditions appropriées, toutes les diverses formes qu'elle prend subséquemment. Ce pouvoir ayant été conféré par Dieu dès le premier instant, et les lois ayant été constituées par lui, afin que leur action fasse naître les conditions favorables, on peut dire dans un sens moins rigoureux, qu'il a créé ces diverses formes subséquentes. C'est l'action naturelle de Dieu dans le monde physique, en tant que distinguée de son action directe que l'on pourrait appeler ultra-naturelle.....

La création dérivative n'est pas un acte surnaturel, mais simplement l'action divine s'exerçant par l'intermédiaire des lois. Le conflit entre la théologie et l'évolution est né d'un malentendu. Quelques-uns ont supposé que le mot *création* signifiait nécessairement création directe, c'est-à-dire absolue, ou du moins quelque action surnaturelle. Ils

se sont ainsi opposés au dogme de la création, dans l'intérêt imaginaire de la science physique.

D'autres ont supposé que le mot *évolution* signifiait nécessairement la négation de l'action divine ou de la providence divine, et ils ont combattu l'évolution dans l'intérêt imaginaire de la religion.

Il nous semble que les penseurs chrétiens sont pleinement en droit d'accepter la théorie de l'évolution générale. Je le prouve par des autorités théologiques de tous les temps : saint Augustin, dans les premiers siècles de l'Eglise ; saint Thomas d'Aquin au moyen âge ; Suarez dans les temps modernes. (MOIGNO, *Les Splendeurs de la Foi*, t. II. *Appendice* p. 15-18.)

Quant à savoir si le principe de l'évolution peut s'étendre jusqu'à l'homme, voyez la note 1 de notre dixième Conférence.



## SEGOUNDO COUNFERÈNCI

## SEGOUNDO COUNFERÈNCI



# LIS ANGE E LA LUMIERO

### Leituro de la Genèsi

*Qu* coumençamen Diéu creè lou cèu e la terro...  
...E Diéu diguè: Que se fague la lumiero ! E la  
lumiero fuguè facho.

*E la lumiero, Diéu veguè qu'èro bono. E separè la  
lumiero di tenèbro.*

*E apelè la lumiero Jour, e li tenèbro Niue. E'mé  
lou vèspre e lou matin, acò faguè un jour.*

## DEUXIÈME CONFÉRENCE



# LES ANGES ET LA LUMIÈRE

### *Lecture de la Genèse*

*¶ Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre...  
...Et Dieu dit : Que la lumière soit faite ! Et la  
lumière fut faite.*

*Et Dieu vit que la lumière était bonne. Et il sépara  
la lumière des ténèbres.*

*Il appela la lumière Jour, et les ténèbres Nuit. Et  
du soir et du matin, il se fit un jour.*



## MI FRAIRE E MI SORRE,

**A**VÈN vist lou bon Diéu faire espeli  
dóu noun-rèn lou cèu e la terro,  
valènt-à-dire la matèri proumiero  
d'ounte dèvon sourti tóuti li cors terrestre.  
La matèri proumiero, aquelo semenço moun-  
dano, emé si miliasso de belugno mouvedisso,  
varaio dins l'imensita dis espàci, agouloupado  
en plen pèr la sournuro, mai silenciousamen  
amagestrado pèr l'Esperit de Diéu que vanego  
sus elo e que, pendènt sièis jour, l'adurra pau  
à pau à sa perfecion.

Vuei, au mitan d'aquelo masso de matèri  
entenebrado, lou Creatour vai coungreia la  
lumiero. Acò's l'obro dóu proumié jour ;  
ensèmble l'anan estudia. Mai, avans, fau que  
tèngue ma proumesso e que m'enaure emé





MES FRÈRES ET MES SŒURS,

**N**OUS avons vu le Seigneur faire éclore du néant le ciel et la terre, c'est-à-dire la matière première du sein de laquelle tous les corps célestes devaient sortir et pareillement tous les corps terrestres. La matière première, cette semence mondiale, avec ses myriades d'atomes en mouvement, s'agite dans l'immensité de l'espace, complètement enveloppée par les ténèbres, mais silencieusement élaborée par l'Esprit de Dieu qui agit sur elle et qui, durant six jours, l'amènera progressivement à sa perfection.

Aujourd'hui, au sein de cette masse de matière plongée dans les ténèbres, le Créateur va produire la lumière. C'est l'œuvre du premier jour ; nous allons l'étudier ensemble. Mais, auparavant, je dois tenir ma promesse

vous, uno passado, au dessus dóu mounde di cors, pèr countempla lou mounde dis esperit. Lou sabès coume iéu, au dessus di causo materialo e vesiblo, eisisto de creaturo invesiblo, imaterialo, qu'apellon lis ange. Es d'aquélis èstre misterious que vole vous parla dins la proumiero partido de ma counfèrènci ; dins la sègoundo, pièi, vous parlarai de la lumiero.

Coumencen.

## I

**D**ieu — l'avèn di — en vesènt la Creacioun, la countemplavo dins soun Fiéu que n'es l'encauso, lou tipe, l'ideau. Mai aquéu Fiéu, qu'es soun mirau, soun regale, sa coungousto, devié s'uni à la creaturo ; devié, dins lou tèms, faire de gràndi noço emé la naturo umano. Or, es aquelo vesioun d'amour de soun Fiéu encarna, dóu Criste futur, d'Aquéu que dins sa pensado èro lou proumié-na di creaturo, que determinè Diéu, coume un autour nous

et m'élever avec vous, un instant, au dessus du monde des corps, pour contempler le monde des esprits. Vous le savez aussi bien que moi, au dessus des choses matérielles et visibles, il existe des créatures invisibles, immatérielles que l'on appelle les Anges. C'est de ces êtres mystérieux que j'ai à vous parler dans le premier point de ma Conférence; dans le second, ensuite, je vous parlerai de la lumière.

Commençons.

## I

**D**IEU — nous l'avons dit — en voyant la Création, la contemplait en son Fils qui en est la cause, le type, l'idéal. Mais ce Fils, qui est son image, l'objet de ses délices et de ses complaisances, devait s'unir à la créature; il devait, dans le temps, célébrer de grandes noces avec la nature humaine. Or, cette vision amoureuse de son Fils incarné, du Christ futur, de Celui qui, dans ses desseins, était le premier-né des créatures, détermina

lou declaro, à l'obro subre-bello de la Crea-  
cioun. (1). Em'acò Diéu, ansin que lou dis un  
nouvè,

Pèr celebra 'mé fa canta  
Noço tant magnifico,  
Creè lis astre e la clarta  
E l'armado angelico.

(MILLOU de Lus.)

Es pèr lou Fiéu de Dieu, pèr lou Verbe, à  
l'encauso d'eu que lis Ange fuguèron crea ;  
S. Pau nous l'ensigno claramen. « En Jèsu-  
Crist, eu nous dis, tout es esta crea e dins  
lou cèu e sus la terro, li causo vesiblo emai  
lis invesiblo : Trone, Douminacioun, Princi-  
pauta, Puissanço ; tout es esta crea pèr eu  
e en visto d'eu (2).

Lou proumié chapitre de la Genèsi muto  
rèn, es verai, de la questioun angelico. Mai  
pamens se pòu dire qu'es enclauso dins lou  
verset : « Au coumençamen Diéu creè lou cèu  
e la terro, » que vous ai legi, vuei, pèr la  
segoundo fes. Vous lou disiéu dins ma counfe-  
rènci de l'autre jour, d'après S. Agustin e  
que-noun-sai d'interpretaire de la Biblo,

(1) P. FABER, *Bethléem*, t. 1, p. 38.

(2) *Ad Coloss.* cap. 1, 16.

Dieu, suivant la pensée d'un écrivain, à l'œuvre magnifique de la Création (1). Et voici, comme il est dit dans un Noël, que

Pour célébrer et faire exalter  
Ces magnifiques noces,  
Dieu créa les astres et la lumière  
Et l'armée des Anges.

(MILLOU de Lurs.)

C'est par le Fils de Dieu, par le Verbe, à cause de lui que les Anges furent créés ; S. Paul nous l'enseigne en termes précis. « En Jésus-Christ, nous dit-il, tout a été créé et dans le ciel et sur la terre, les choses visibles et les invisibles: Trônes, Dominations, Principautés, Puissances, tout a été créé par lui et en vue de lui (2).

Le premier chapitre de la Genèse ne dit mot, il est vrai, de la question angélique. Mais on peut dire pourtant qu'elle est incluse dans le verset « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre » dont je vous ai donné lecture, aujourd'hui, pour la seconde fois. Je vous disais dans ma dernière conférence que d'après S. Augustin et plusieurs interprètes de

(1) P. FABER, *Bethléem*, t. I, p. 38.

(2) *Ad Coloss.* cap. I, 16

aquéli paraulo « Diéu creè lou cèu, » podon s'entèndre dóu cèu invésible dis Ange e pièi dóu cèu vesible di cors celestiau (1). Lou mounge Ermengaud de Beziés nous dis, en soun vièi prouvençau, que Diéu

Crezet al comensamen  
Lo cel e d'Angels gran coven.

(Brev. d'amor, p. 98.)

Dins lou Councile de Latran, que vous ai déjà cita, la Glèiso definis qu' « à la coumençanço di tèms, Diéu creè ensemblamen e lis Ange e lou mounde. » Dóu rèsto, l'eisistènci d'aquéli creaturo sublimo, coume l'óusservo S. Gregòri, clarejo quasimen à tóuti li pajo de l'Escrituro (2). Un cherubin, emé soun espaso uiaussanto, coursejo Adam e Èvo dóu paradis terrèstre. Tres Ange de Diéu vènon vèire Abraham que ié douno la retirado. A ribambello n'en mounto, n'en davalò sus l'escalo misteriuso de Jacob. Lis Ange, li vesès pertout, e dins lou tibanèu di patriarcho e dins lis escourregudo dóu pople d'Israèl. Soun lis

(1) *Civit. Dei*, lib. XI, cap. IX. — Vèire S. GREGORI DE NAZ., S. GREGORI *Papo*, lou V. BÉDO e RUPERT cita pèr CORNEL. A LAP. *Comment in Gen.* p. 46, col. 1.

(2) *Homil.* XXXIV, in *Evangel.*

la Bible, ces paroles « Dieu créa le Ciel » peuvent s'entendre du ciel invisible des Anges et ensuite du ciel visible des corps célestes (1). Le moine Ermengand de Béziers nous dit, en son vieux langage provençal, que Dieu

Au commencement, créa  
Le ciel et la grande assemblée des Anges.

(Brev. d'amour, p. 98).

Dans le Concile de Latran, déjà cité, l'Eglise définit que « Dieu, à l'origine des temps, créa simultanément les Anges et le monde. » Du reste l'existence de ces sublimes créatures, ainsi que l'observe S. Grégoire, apparaît manifestement presque à toutes les pages de la Bible (2). Un chérubin, de son épée fulgurante, pourchasse Adam et Eve du paradis terrestre. Trois Anges de Dieu viennent visiter Abraham qui leur donne l'hospitalité. On en voit des légions qui montent et descendent le long de l'échelle mystérieuse de Jacob. Les Anges, vous les rencontrez partout, et dans la tente des

(1) *Civit. Dei*, lib. xi, cap. ix. — Voir S. GRÉG. DE NAZ., S. GRÉG. pape, le V. BÈDE et RUPERT, dans CORNEL. A LAP. *Comment. in Gen.* p. 46, col. 1.

(2) *Homil. xxxiv in Evang.*

iluminaire di proufêto. Soun tambèn li menaire di nacioun e di rèi : quouro lis assolon e quouro li castigon ; vuei li souston e lis aparon, deman li menaran perdre, menistre que soun de la bounta, de la misericòrdi o de la coulèro de Diéu. Vèngue lou tèms dóu Redemtour, lis Ange tourna-mai se faran vèire. Vès-n'en un : es S. Grabié que saludo la Vierginello. Vès-n'en de milo e de milo que canton coume d'ourgueno sus li moun-tagneto de Betelèn. Au Criste Jèsu, dins sa vido mourtalo, éli fan l'acoumpagnado ; dins l'oumbrun de sa Passioun, dins l'aubo claro de sa Resurreicioun, dins lou trelus de soun Ascensioun, à l'entour d'éu li vesès blanqueja. Quouro qu'arribe lou grand jour dóu jujamen, es éli que dereviharàn de sa longo som' e juste e pecadou, éli enfin que, sus l'ordre de Diéu, li dessepararan eternamen. Qu'es necite de cerca d'àutri provo de l'eisistènci dis Ange ? Lou testimòni de l'Escrituro es proun clar, e nous sufis pèr establi nosto cresenço.

Mai qu'es acò, lis Ange ? Es d'esperit pur, valènt-à-dire d'èstre inmateriau. Tout au



patriarches et dans les pérégrinations du peuple d'Israël. Ils sont les illuminateurs des prophètes. Ils sont aussi les guides des nations et des rois : tantôt ils les consolent, tantôt ils les châtient ; aujourd'hui ils les protègent et les défendent, demain ils les conduiront à leur ruine, comme étant les ministres de la bonté, de la miséricorde ou de la colère de Dieu. Vienne le temps de la Rédemption, les Anges apparaîtront derechef. Voyez celui-ci : c'est Gabriel qui s'incline devant la Vierge. En voici des milliers qui font entendre leurs harmonieux cantiques sur les collines de Bethléem. Ils accompagnent Jésus-Christ durant sa vie mortelle ; au sein des ombres de sa Passion, dans la radieuse aurore de sa Résurrection, dans les splendeurs de son Ascension, vous apercevez autour de lui leurs blanches phalanges. Advienne le grand jour du jugement, ce sont eux qui réveilleront de leur long sommeil les justes et les pécheurs ; eux enfin qui, sur l'ordre de Dieu, les sépareront pour l'éternité. Qu'est-il nécessaire de chercher d'autres preuves de l'existence des Anges ? Le témoignage de l'Écriture est assez clair, et il nous suffit pour établir notre croyance.

Mais qu'est-ce que les Anges ? Ce sont des esprits purs, c'est-à-dire des êtres immatériels.

contro de nosto amo, qu'es ligado emé lou cors, la naturo angelico es libro en plen de touto courpoualita; se capito puramen esperitalo e sènso mesclo de matèri. Acò 's vous dire que n'a rèn à cregne ni dóu tèms que rousigo, ni de la mort que destruis e qu'escampiho en pouvero lis èstre coumpausa de partido. Simple coume soun, lis Ange se devinon inmourtau, rèston eternamen jouine. De pintre que i'a li retrason acoulouri en verd; e lou bon vièi Sabòli nous canto dins un de si nouvè :

Ai vist en l'èr  
Un ange tout verd,  
Qu'avié de grands alo  
Darrié lis espalo.

(Nouvè XL.)

Saubrés que lou verd, au dire de S. Isidor, simbouliso l'eterno jouinesso. Li tèsto enfantoulido que ié dounon pèr fes, representon tambèn sa jouinesso sènso fin e de-mai soun innoucènto e puro bèuta. Oh ! un ange, acò 's l'ideau de la pureta, de la candour, de la bèuta imaterialo. « Vès, lou bèl ange ! » dison li gènt, tre vèire blanqueja dins sa raubo de coumunianto uno innoucènto chatouneto. « T'ame moun ange ! » crido la maire, quand

Bien différente de notre âme, retenue dans les liens du corps, la nature angélique se trouve entièrement libre de toute corporalité ; son essence est d'être purement spirituelle, sans aucun mélange de matière. C'est vous dire qu'elle n'a rien à craindre ni de la dent du temps, ni des ravages de la mort qui disperse et fait tomber en poussière les êtres composés de parties. Simples qu'ils sont, les anges ont l'immortalité en partage, ils demeurent jeunes éternellement. Certains peintres les représentent coloriés en vert ; et le vieux Saboly nous chante dans un de ses noëls :

J'ai vu dans les airs  
Un ange aux vertes couleurs,  
Ayant de grandes ailes  
A ses épaules.

(Noël XL.)

Vous saurez que le vert, au dire de S. Isidore, symbolise l'éternelle jeunesse. Les têtes enfantines qu'on leur donne parfois, indiquent également leur jeunesse indéfectible et, de plus, leur innocente et pure beauté. Oh ! un ange, c'est là l'idéal de la pureté, de la candeur, de la beauté immatérielle. « Voyez ce bel ange ! » dit-on à la vue d'une innocente fillette qui passe dans sa blanche robe de communiant. « Je t'aime, mon ange ! » s'écrie

bèlo soun poulit enfantoun e que, gounflo d'amour, lou sarro dins si bras. Aquéu terme d'ange revihò tout-d'un-tèms l'idèio d'uno bètaidealo, subre-sensiblo, en foro de nosto materialita.

Libre ansin e franc de touto matèri, l'angelun es inteligènt, esperita coume se pòu pas dire. Parié, d'après S. Danis, à de mirau trelusènt, aquéli creaturo richissimo reçaupon de proumiero man l'escampamen de la lumiero divino; e dins aquelo lumiero cando ounte de-longo vanegon, coume vanegan nous-autre dins noste èr souleious, counèisson Diéu, se counèisson éli-meme, counèisson touto causo em'uno lucideta, em'uno eisanço, em'uno proumtitudo talo que i'es impoussible de s'entrava dins la doutanço o dins l'errour (1). D'aquí vèn que soun representa souto l'emblèmo dóu fiò, pèr de lengo de flamo, o de rodo viradisso tóuti clafido d'uei lusènt. Sa voulounta s'endevèn à ravi emé soun inteligènci: aquéli dos faculta bessouno en éli se movon à la perfecioun, sèmpre virado vers lou verai, lou bèu e lou bèn, e van ensemblamen coume li dos alo de l'aucèu. Peréu,

(1) S. DANIS, *De Cæl. Hierarch.*, cap. III. — S. TOUMAS, *Sum. theol.*, pars I, q. 58, art. 1-5.

la mère en extase devant son gracieux petit enfant et le pressant dans ses bras, le cœur débordant d'amour. Ce terme d'ange réveille aussitôt l'idée d'une beauté idéale, supra-sensible, tout-à-fait en dehors de notre matérialité.

Ainsi libres et exempts de tout lien matériel, les Anges sont intelligents, éclairés au delà de toute expression. Semblables, d'après S. Denis, à des miroirs éblouissants, ces créatures opulentes reçoivent de première main l'irradiation de la lumière divine; et dans cette lumière limpide au sein de laquelle ils se promènent perpétuellement, comme nous au sein de notre atmosphère ensoleillée, ils connaissent Dieu, ils se connaissent eux-mêmes, ils connaissent toute chose avec une lucidité, une facilité, une promptitude si grandes qu'il leur est impossible de subir les entraves du doute ou de l'erreur (1). C'est pourquoi on les trouve représentés sous l'emblème du feu, par des langues de flamme ou par des roues tournantes toutes remplies d'yeux étincelants... Leur volonté s'harmonise admirablement avec leur intelligence : en eux, ces deux facultés jumelles s'exercent d'une

(1) S. DENIS, *De Cæl. Hierarch.* cap. III — S. THOMAS, *Sum. theol.* pars I, q. 58, art. 1-5.

enterin que nous-autre sian aqui emé nosto  
 inteligènci que tastejo, emé nosto voulounta  
 que vai d'anqueto, sian aqui en chancello à  
 faire de tiro-laisso avans de nous decida en  
 quaucarèn, lis Ange, éli, sènso delibera,  
 quatecant, pèr un soulet ate, an pres soun  
 partit e, volo que voularas ! deja soun à la  
 toco (1). Participant que soun en quauco  
 maniero de l'inmensita de Diéu e sènso  
 s'aliuencha de sa presènci, aquélis esperit  
 sutiéu van, vènon dins l'univers entié, agile  
 mai que lou vènt, proumte mai que la belugo  
 eleitrico. Coume dis Ermengaud,

Tant vivacier son veramen,  
 Que d'Orien en Occiden  
 Aicy tan tost serian vengut  
 Que vos auriatz l'uelh mogut.

(Breviari d'amor, p. 104.)

Un vira d'uei, l'uiiau meme de la pensado  
 noun podon retraire lou briéu de soun agillesso  
 estounanto : pèr l'angelun la distànci es un  
 jo (2). Amor d'acò, li depinton emé d'alo,

(1) S. TOUMAS, *Sum. theol.*, pars 1, q. 59, art. 3, 4.

(2) Id., *loc. cit.* q. 52, q. 53.

manière parfaite, constamment dirigées vers le vrai, le beau et le bien, et elles se meuvent avec ensemble comme les deux ailes de l'oiseau. Aussi, tandis que nous sommes là, avec notre intelligence qui va en tâtonnant, avec notre volonté qui péniblement se traîne, que nous sommes là, irrésolus, apportant toujours des délais avant de nous décider à une action quelconque, les Anges, eux, sans délibérer, soudain, par un seul acte, ont pris leur parti et, volant déjà bien loin, ils touchent au but (1). Participant en quelque manière à l'immensité de Dieu et ne s'éloignant jamais de sa présence, ces esprits subtils vont et viennent dans l'univers entier, plus agiles que le vent, plus rapides que l'étincelle électrique. Ainsi que le dit Ermengaud,

Vraiment leur vivacité est telle  
Que de l'Orient à l'Occident  
Ils seraient aussi rapidement arrivés  
Que vous cligneriez l'œil.

(Breviari d'amor, p. 104.)

Un clin d'œil, l'éclair même de la pensée ne peuvent représenter tout ce qu'il y a de prompt dans leur agilité surprenante; pour les Anges la distance est un jeu (2). Aussi les

(1) S. THOMAS, *Sum. theol.* pars 1, q. 59, art. 3, 4.

(2) Id., *loc. cit.* q. 52, q. 53.

coume l'ousservo tourna-mai lou mounge de Beziés (1).

Mai quau dira lou noumbre espetaclous d'aquéli bèllis inteligènci ? Ah ! countarias pulèu lis estello de la capo bluio e li grun de sablo di ribo de la mar ! Lou proufèto Daniè n'en vèi milo fes milo que complisson lis ordre de Diéu, e dès milo fes cent milo que vanegon à soun entour (2). S. Pau, éu, li comto pèr ribambello de milioun (3). S. Jan, dins soun estrambord, parlo de miliard e de miliassado de miliasso (4). Es uno armado inmènso que degun la pòu counta ; car, nous dis à soun tour lou sant ome Jo, se pòu-ti parla de noumbre, quouro s'agis di sòudard d'aquelo armado angelico ? *Numquid est numerus militum ejus* (5). Dins aquéu noumbre quasimen infini, quinto meravihouso varieta ! Noun ié vesès dous ange que se sèmlon ; chascun, coume dis la teoulougio, fai uno espèci à despart (6). Pamens, variado que variado, tóuti lis espèci d'aquéu mounde

(1) *Op. cit.* p. 106.

(2) VII, 10.

(3) AD HÆBR. XII, 22.

(4) APOC. V, 11.

(5) XXV, 3.

(6) S. THOMAS, *loc. cit.* q. 58.



peintres leur donnent-ils des ailes, comme nous le fait observer de nouveau le moine de Béziers (1).

Mais qui dira le nombre prodigieux de ces belles intelligences ? Ah ! vous compteriez plutôt les étoiles de la voûte azurée et les grains de sable des bords de la mer ! Le prophète Daniel en voit mille fois mille qui exécutent les ordres de Dieu, et dix-mille fois cent mille qui se meuvent autour de lui (2) S. Paul, lui, les compte par séries de millions (3) ; S. Jean dans son lyrisme, parle de milliards et de myriades de myriades (4). C'est une armée immense que nul ne peut compter, car, nous dit à son tour le saint homme Job, peut-il être question de nombre lorsqu'il s'agit des soldats de l'armée angélique ? *Numquid est numerus militum ejus* (5). Dans ce nombre presque infini quelle merveilleuse variété ! Vous n'y rencontrez pas deux anges qui se ressemblent ; chacun, d'après la théologie, fait une espèce à part (6). Néanmoins, malgré leurs variétés, toutes

(1) *Op. cit.* p. 106.

(2) VII, 10.

(3) AD HÆBR. XII, 22.

(4) APOC. V, 11.

(5) XXV, 3.

(6) S. THOMAS, *loc. cit.* q. 58.

esperitau soun ourdounado e se foundon armouniousamen dins l'unita. E veici coume :

Tout l'angelun, desparti en nòu Cor, se groupo en tres Ordre o Ierarchiò : i'a l'Ordre di Serviciau o di Messagié countenènt li Cor dis Ange, dis Arcange e di Principauta, que fèbre-countùnio van e vènon pèr coumpli si messioum divino ; i'a l'Ordre di Gouvernaire que comto dins si cadre li Cor di Puissanço, di Vertu e di Douminacioun, tenènt d'à ment e regissènt li Serviciau ; i'a enfin l'Ordre di Counseié, ounte trelusis lou Cor di Trone em'aquéli di Cherubin e di Serafin, que trasmeton i Gouvernaire li divin coumandamen. Coume vesès, la proumiero Ierarchiò es lou bouto-en-trin de tout lou mouvemen angeli. Li Serafin, mai vesin de la Divinita, coumunion mai plenamen à si perfecioune n'en alargon coume un flùvi de lum e de braso sus li Cherubin qu'à soun tour n'en fan desbord sus li Trone. De la proumiero Ierarchiò, lou courrènt de l'iluminacioun e de l'empuramen toumbo dins la segoundo, e davalò ansin à-de-rèng de Cor en Cor, enjusqu'au darrié dis angeloun. E tóuti, freiralamen aduna, fan guilhaume de lumiero, de sciènci, de bounta,

les espèces de ce monde immatériel sont ordonnées et se fondent dans une unité harmonieuse (1). Voici comment :

Toute la nature angélique, divisée en neuf Chœurs, se groupe en trois Ordres ou Hiérarchies : vous avez l'Ordre des Serviteurs ou des Messagers, contenant les Chœurs des Anges, des Archanges et des Principautés, qui sans relâche vont et viennent pour l'accomplissement de leurs missions divines ; vous avez l'Ordre des Gouverneurs dont les cadres sont formés par les Chœurs des Puissances, des Vertus et des Dominations qui surveillent et dirigent les Serviteurs ; vous avez enfin l'Ordre des Conseillers dans lequel resplendissent les Chœurs des Thrônes, des Chérubins et des Séraphins, qui transmettent aux Gouverneurs les divins commandements. Ainsi que vous le voyez, la première Hiérarchie donne le branle à tout le mouvement angélique. Les Séraphins, plus près de Dieu, communient avec plus de plénitude à ses perfections ; ils en font jaillir comme un fleuve lumineux et embrasé sur les Chérubins qui à leur tour le déversent sur les Thrônes. De la première Hiérarchie, le courant de l'illumination et de l'embrasement s'épanche dans

(1) Voir la note 1, à la fin de cette conférence.

de bèuta, d'amour, de benuranço, d'es-trambord; se purificon, s'iluminon, se perfeiounon lis un lis autre, « mirant de-longo en aut, d'après la pensado de Dante, estènt atira e atirant tout vers Diéu (1), » vers Diéu Moutour e cèntre de tóuti lis atiramen.

O joio ! o fèsto ! o embriagadisso ! Dire que nous-autre, Fraire e Sorre, à noste tour sian atira pèr aquéli bèus esperit ! Dire que lou meravihaus courrènt de l'iluminacioun e de l'empuramen que vesès ansin davala d'Ierarchiò en Ierarchiò, de Cor en Cor, d'Ange en Ange, s'esperlongo enjusquo sus nous-àutri, pàuris abitant d'aquesto vau de lagremo ! Dóumaci, anessias pas vous crèire que lou mounde oumenen siegue separa dóu mounde angelen. Dins l'univers tout se tèn. La divino Sagesso, coume l'óusservo S. Danis, a talamen bèn encadena lis èstre que se tocon tóuti e que la fin de l'un se ligo emé lou coumençamen d'aquéu que lou seguis (2). Or,

(1) DEL PARADISO, *Canto* XXVIII.

(2) Veïre S. TOUMAS, *Sum. theol.* pars I, q. 110, art. 3.

la seconde et descend ainsi de suite, de Chœur en Chœur jusqu'au dernier des Anges. Et tous, unis par une fraternelle amitié, ils font échange de lumière, de science, de bonté, de beauté, d'amour, de béatitude d'enthousiasme ; ils se purifient, ils s'illuminent, ils se perfectionnent les uns les autres, « portant sans cesse leurs regards en haut, d'après la pensée de Dante, se sentant attirés et attirant tout vers Dieu (1), vers Dieu Moteur et centre de toutes les attractions.

O joie ! ô fête ! ô douce ivresse ! dire que nous, Frères et Sœurs, nous sommes à notre tour attirés par ces belles intelligences ! Dire que le merveilleux courant de l'illumination et de l'embrasement que vous voyez descendre ainsi de Hiérarchie en Hiérarchie, de Chœur en Chœur, d'Ange en Ange, se prolonge même sur nous, infortunés habitants de cette vallée de larmes ! Ne croyez pas, en effet, que notre monde humain soit séparé du monde angélique. Tout se tient dans l'univers. La divine Sagesse, au dire de S. Denis, a tellement bien enchaîné les êtres qu'ils ont tous entre eux des points de contact et que la fin de l'un se lie avec le commencement de celui qui le suit. (2). Or les hommes viennent

(1) DEL PARADISO, *Canto* XXVIII.

(2) Voir S. THOMAS, *Sum. theol.* pars 1. q. 110, art. 3.

lis ome vènon tout-d'un-tèms après lis Ange; bèn miés, formon ensèble uno souleto e memo soucieta. En efèt, d'après la pensado de S. Pau, a plaigu au Bon Diéu d'uni dins lou Crist li causo vesiblo emai lis invésiblo : aquéli que soun dins lou cèu, valènt-à-dire lis Ange, e aquéli que soun sus la terro, valènt-à-dire lis ome (1). En counsequènci eisisto entre li naturo celestialo e li terrenalo tout un vai-e-vèn de relacioun e d'influènci, coume n'en vesès entre li divers mèmbe d'uno memo soucieta.

Mai dins l'ourdounamen d'aquéli relacioun Diéu agis toujour ierarchicamen, e d'après la règlo establido, es lis èstre superiour que soumeton à soun influènci lis ètre immediatamen plaça en dessout d'éli. D'aqui vèn qu'es lis Ange de la darriero ierarchiò, éli subre-tout, que se capiton en raport emé lis ome (2). Manda que soun pèr lou menistèri de noste salut, « l'on li vèi ana de-countùnio, coume dis Bossuet, dóu paradis à la terro e de la terro au paradis (3). » Acò 's lou mounto-davalo perpetuau de l'escalo de Jacob. Lis un gardon li

(1) Vèire *Epist. ad Coloss.*, cap. 1. — S. AGUSTIN, *Civit Dei*, lib. x, cap. vii; *Ennarrat in psalm.* lxxii.

(2) S. TOUMAS, *op. cit.* pars 1, q. 111, art. 1; q. 113, art. 3.

(3) Préface de l'Apocalypse.

immédiatement après les Anges ; mieux encore, ils forment une seule et même société. En effet, d'après la pensée de S. Paul, il a plu au Seigneur d'unir dans le Christ les choses visibles et les invisibles : celles qui sont dans le ciel, c'est-à-dire les Anges, et celles qui sont sur la terre, c'est-à-dire les hommes (1). En conséquence il existe entre les natures célestes et les terrestres, tout un échange de relations et d'influences, comme cela se voit parmi les divers membres d'une même société.

Mais dans l'ordonnance de ces relations Dieu agit toujours hiérarchiquement, et, d'après la règle établie, ce sont les êtres supérieurs qui soumettent à leur influence les êtres placés immédiatement au dessous d'eux. D'où il s'ensuit que ce sont les Anges de la dernière Hiérarchie, eux surtout, qui se trouvent en rapport avec les hommes (2). Envoyés en mission pour le ministère de notre salut, « on les voit aller sans cesse, comme le dit Bossuet, du ciel à la terre et de la terre au ciel (3). » C'est la perpétuelle procession

(1) Voir *Epist. ad Coloss.* cap. 1. — S. AUGUSTIN, *Civit. Dei*, lib. x, cap. vii; *Enarrat. in psalm. lxxii.*

(2) S. THOMAS, *op. cit.* pars 1, q. 111, art. 1; q. 113, art. 3.

(3) Préface de l'Apocalypse.

nacioun e li reiaume de l'univers, lis autre an la cargo di glèiso o di coumunauta particuliero; de-mai, chascun de nautre a soun ange que lou viho, dóu brès à la toumbo, e lou retèn, tant que pòu, dins lou camin de la vertu (1). Tóuti enfin, « mirant de-longo en aut — poudèn lou redire emé Dante — soun atira e atiron tout vers Diéu, » li pople coume lis individu.

Cresès que l'acioun angelico s'arrèste aqui? cresès que siegue limitado à noste mounde uman e sènso ges d'influènci sus noste mounde materiau ? Oh ! nàni. Se lis Ange se devinon estrangié au creamen de l'univers, — car la puissanço crearello apartèn qu'à Diéu soulet — an pamens uno part à soun ourdounamen, coume estènt lis assoucia de Diéu, sis ajudaire, sis entre-miegié. Adounc rèn nous empacho de crèire que la matèri, uno fes creado, fuguè soumesso à l'empèri dis Ange, pèr que vihèsson à sa fourmacioun, à soun entretenènço, à soun perfecionamen. Escoutas à-n-aquéu prepaus li Paire de la Glèiso : Segur, nous fan, que Diéu nòun a besoun

(1) S. TOUMAS, *loc. cit.* art. 2 e 3. — PÉTAU, *De Angelis*, lib. II, cap. VI, VII e VIII.



ascendante et descendante de l'échelle de Jacob. Les uns gardent les nations et les royaumes de l'univers, les autres ont la charge des églises et des communautés particulières ; de plus chacun de nous a son ange qui, du berceau à la tombe, veille sur lui et s'efforce de le retenir dans le chemin de la vertu (1). Tous enfin, « tenant sans cesse leurs regards en haut — nous pouvons le redire avec Dante, — sont entraînés et entraînent tout vers Dieu » les peuples comme les individus.

Croyez-vous que l'action angélique s'arrête là ? Croyez-vous qu'elle reste bornée à notre monde humain et privée de toute influence sur notre monde matériel ? Certes non ! Si les Anges sont étrangers à l'acte créateur qui a fait l'univers, — car la puissance créatrice appartient à Dieu seul — ils ont une part néanmoins à son coordonnement, comme étant les associés de Dieu, ses aides, ses intermédiaires. Donc, rien ne nous empêche de croire que la matière, une fois créée, fut soumise à l'empire des Anges, pour qu'ils veillassent à sa formation, à son entretien, à son perfectionnement. Ecoutez à ce sujet les Pères de l'Eglise : Il est vrai,

(1) S. THOMAS, *loc. cit.* art. 2 et 3. — PRÉTAU, *De Angelis*, lib. II, cap. VI, VII, VIII.

d'entre-miegié ; mai pamens, bountous coume es, a vougu n'en avé pèr ié baia lou privilège d'èstre l'encauso de quaucarèn. Peréu, dins lou gouvèr d'aqueste mounde, lis Ange amenistron tout de segoundo man. Chascun d'éli óucupo lou posto que i'an fisa. Es pèr éli que Diéu ourdounanço touto causo, e rèn se fai que noun ié fugon en part. Coume, en vertu de sa formo inmaterialo, se capiton superiour à tóuti lis èstre materiau, e coume es dins l'ordre que lou superiour fague la lèi à l'inférieur, lis Ange regisson tóuti li cors celèste emai li terrèstre. An la gàrdi e la presidènci de touto la naturo materialo, an pèr pres-fa de n'en èstre li mantenèire, li counservaire e li moutour (1). Vaqui, Fraire e Sorre, la plaço dis Ange dins aquelo sceno grandasso de la Creacioun. Participant que soun de l'inteligènci e de l'inmaterialita de Diéu, an part tambèn à soun segnourage emai à soun acioun sus touto la matèri.

(1) S. TOUMAS, *op. cit.* pars I, q. 22, art. 3 ; q. 103, art. 6 ; q. 110, art. 1 ; q. 111, art. 1. — S. CERILE, lib. I *in Isaiam*. — TROUDOURET, quæst. LXXXII, *in Gen.* — S. GREGORI papo, *Dialog.* IV, cap. XV. — OUSÈBI DE CESARÈIO, *Prepar.* lib. VII. — S. GREGORI DE NAZ., *Carmen* VI. — S. AGUSTIN, *De Trinitate*, lib. III, cap. IV, VIII, IX *passim*.

disent-ils, que Dieu n'a nul besoin d'intermédiaires; mais, dans sa bonté, il a voulu cependant en avoir, afin de leur conférer la dignité de cause. Aussi dans le gouvernement de ce monde, les Anges administrent tout en second lieu. Chacun d'eux se tient au poste qui lui est confié. C'est par eux que Dieu dispose toutes choses, et rien ne se fait sans leur participation. Comme, en vertu de leur forme immatérielle, ils sont supérieurs à tous les êtres matériels, et comme il est dans l'ordre que le supérieur commande à l'inférieur, les Anges régissent tous les corps célestes et tous les corps terrestres. Ils ont la garde et la présidence de toute la nature matérielle, ils ont pour mission d'en être les soutiens, les conservateurs, les moteurs (1). Voilà, Frères et Sœurs, la place des Anges dans cette grandiose scène de la Création. Participant à l'intelligence et à l'immatérialité de Dieu, ils participent aussi à son domaine et à son action sur toute la matière.

(1) S. THOMAS, *op. cit.* pars 1, q. 22, art. 3; q. 103, art. 6; q. 110, art. 1; q. 111, art. 1. — S. CYRILLE, lib. 1 *in Isaiam*. — THÉODORE, quæst. LXXXII, *in Gen.* — S. GRÉGOIRE pape, *Dialog.* IV, cap. XV — EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Prepar.* lib. VII. — S. GREGOIRE DE NAZ., *Carmen* VI. — S. AUGUSTIN, *De Trinitate*, lib. III, cap. IV, VIII, IX *passim*. — Voir la note 2 à la fin de cette conférence.

A sa neissènço, aquelo matèri se capitavo, coume vous l'ai di, touto en fusioun; èro uno masso neblouso, fluïdo, lóugiero à noun plus, virant en formo de globe dins l'immensita sournarudo e morno. L'Esperit de Diéu, proumié Moutour e Agènt principau, ié creavo diferènt cèntre de mouvemen; lis Ange, agènt segoundàri, vanegant emé l'Esperit dins aquéli cèntre mouvedis, ié boutavon en jo tóuti li forço deja creado e subre-tout aquéli dos gràndi forço, l'uno de repous, l'autro d'atiramen, que pèr soun contro-pes mantènon, vuei encaro, l'equilibre dins touto la naturo. E veici que souto l'acioun de la forço de repous, la vasto masso se fendasclavo, s'estrassavo en milioun, en miliard de lambias revoulunous que gisclavon apereila, veritablo espouscado, dins tóuti li direicioun de l'espàci; em'acò, viro que viraras! prenènt à soun tour la figuro redoûno coume la masso d'ounte èron sourti, coumençavon de fourma tóuti aquélis astre bléuge que fouguejon vuei dins l'azur. Enterin souto l'acioun de la forço d'atiramen, tóuti aquéli cors escampiha s'ourdounançavon en diferènt sistèmo, tóuti mai bèu lis un que lis autre, agùent chascun soun soulèu centrau emé sis ensigne e si planeto e se groupant d'aquéu biais dins l'unita. Es ansin peréu que se

A son origine, cette matière se trouvait toute en fusion, comme je vous l'ai dit ; c'était une masse nébuleuse, fluide, extrêmement légère, tournant en forme de sphère dans la sombre et morne immensité. L'Esprit de Dieu, premier Moteur et Agent principal, y créait différents centres de mouvement ; agents secondaires, les Anges étaient portés avec l'Esprit divin dans ces centres mobiles ; ils y mettaient en œuvre toutes les forces déjà créées, et particulièrement ces deux forces de répulsion et d'attraction qui, par leur contre-poids maintiennent encore aujourd'hui l'équilibre dans toute la nature. Or, sous l'action de la force répulsive, la masse énorme s'entr'ouvre, se déchire en millions, en milliards de lambeaux immenses qui tourbillonnent et sont lancés au loin, comme une sorte de rejaillissement, sur tous les points de l'espace, et, dans ce mouvement de rotation qui leur est imprimé, ils prennent, à leur tour, une forme sphérique, telle que la masse d'où ils sont sortis. Ils commençaient alors à former ces astres lumineux qui scintillent dans l'azur des nuits. Cependant, sous la force d'attraction, voici que tous ces corps disséminés s'harmonisent en divers systèmes, se surpassant tous en beauté, ayant chacun son soleil central avec ses planètes et ses

fourmavo noste sistèmo souleien, lambias destaca de l'inmènso masso moundano. Lis Ange, menant rejouïssènço, vesien la terro que pau à pau n'en sourtié, vano e vuejo alor e touto tenebrouso, mai pleno de proumesso. Èron urous de la vèire, car de sounsen anavon naisse lis ome, que ramplaçarien si celèsti fraire malurousamen toumba : dóumaci i'aguè' uno grand defecioun angelico, coume tout-aro vous lou dirai. Èron urous, trefouli, ravi de la vèire aquelo terro, car sa limo, servènt à façouna lou cors dóu proumier ome, devié de generacioun en generacioun deveni la matèri dóu Cors adourable de Jèsu-Crist, d'aquéu Verbe divin que lis avié crea (1).

O bèus Ange, dau ! couchas la sournuro dóu caos ! D'abord que la terro dèu avé tant d'ounour, es pas facho pèr ista coume acò dins la tenebrouso e despietouso niue. Dau ! bèus Ange, descatas-la de soun negre linçòu e que s'enmantelle de clarta.

(1) Vèire S. AGUSTIN, *In Psalm.* xcviij

constellations; et se groupant ainsi dans l'unité. C'est de cette façon que se formait alors notre système solaire, incommensurable fragment détaché de la masse cosmique. Les Anges, tressaillant d'allégresse, voyaient la terre qui en sortait peu à peu, vaine et stérile, alors, et enveloppée de ténèbres, mais pleine d'espérance. Ils se réjouissaient en la voyant, parce que d'elle devaient naître les hommes qui remplaceraient leurs frères célestes malheureusement déçus: car il y eut une grande défection parmi les Anges, ainsi que je vous le montrerai bientôt. Ils étaient heureux, transportés et ravis de considérer cette terre, parce que son limon, servant à façonner le corps du premier homme devait devenir la matière du corps adorable de Jésus-Christ, de ce Verbe divin qui les avait créés (1).

Anges resplendissants de beauté, dissipez promptement l'obscurité du chaos! Puisque la Terre doit recevoir tant d'honneur, elle n'est pas destinée à rester plongée dans l'impitoyable et ténébreuse nuit. Allez! beaux Anges, rejetez son noir linceul, et qu'elle s'irradie d'une pleine clarté!

(1) Voir S. AUGUSTIN, *In psalm. xcviij.*

## II

**Q**UATECANT Diéu diguè: « Que se fague la lumiero. E, ajusto Mouise, la lumiero fuguè facho. » De crid d'amiracioun parti de tóuti li rèng de l'armado angelico la saludèron sus lou cop. Car, à la voues divino, la sour-nuro s'iluminavo, e dins la vasteta dis espàci lusejavo tout un tremoulun d'oundado luminouso. Noun fuguè tout d'abòrd qu'uno lusour vago, fouscarino ; mai pau enchau, èro quand meme la lumiero que coumençavo de clareja dins l'encroure dóu caos ; e aquelo lumiero anara en creissènt, à mesuro que la matèri s'ourdounara de miés en miés.

Coume vesès, la lumiero es la proumiero causo que sort dóu caos: i'èro recatado, e Diéu l'a prouducho, l'a facho espeli, en boutant touto la matèri en movemen. Acò's proupramen l'obro dóu proumié jour, coume dis lou cantico de Mousen Isnard de Seloun :

La lumiero fuguè, Segnour,  
Voste oubrage dóu proumié jour.

(Pseaumes et Hymnes de l'Eglise, p. 19.)



## II

**A**USSITÔT Dieu dit : « Que la lumière se fasse. Et, ajoute Moïse, la lumière fut faite. » Des cris d'admiration partis de tous les rangs de l'armée angélique, la saluèrent soudain. Car, à la voix divine, les ténèbres s'illuminaient; et dans les espaces sans bornes, des ondes lumineuses étincelaient partout. Ce ne fut d'abord qu'une lueur indécise et blafarde; mais elle n'en était pas moins la lumière qui commençait à luire dans la sombre épaisseur du chaos; et cette lumière deviendra de plus en plus éclatante, à mesure que la matière sera mieux ordonnée.

Comme vous le voyez, la lumière est la première chose qui sort du chaos : elle y était recélée et Dieu l'a produite, l'a fait jaillir, en imprimant le mouvement à la matière. C'est précisément l'œuvre du premier jour, ainsi qu'il est dit dans le cantique d'Isnard de Salon :

La lumière, Seigneur,  
Fut votre ouvrage du premier jour.

(Psaumes et hymnes de l'église, p. 19.)

E counvenié que Diéu, aquelo grandò Lumiero, nous óusservo S. Gregòri lou Nazianzen, coumencèsse soun pres-fa pèr l'engendramen de la lumiero, sus l'estiganço d'esvali la sournuro, la counfusioun e lou desordre qu'èron pertout (1).

Mai belèu m'anas dire : Coume pòu se faire que la lumiero ague eisista de davans que lou soulèu pareiguèsse ? Acò 's la questiou que li mescresènt e li faus sabènt dóu siècle darrié jitavon de-longo au mitan pèr se trufa de la Biblo e de la Religioun. Cresien d'avé fa lou sèn, aquéli pàuri libre-pensaire, en disènt que la lumiero n'eisisto que pèr lou soulèu. Mai li prougrès de la sciènci soun vengu douna resoun à Mouïse e faire vèire uno fes de mai que fau i'ana d'aise, avans que de manda la pèiro contro nòsti Libre sant. Or, la sciènci de vuei coustato uno causo que, dóu rèsto, S. Basile e d'autre l'avien entre-visto, à saupre : que la lumiero es diferènto dóu soulèu e que n'es independènto (2). La lumiero ! mai se devino escampihado pertout, e sènso que lou soulèu fugue pèr rèn dins soun eisistènci : es dins l'aigo, es dins l'èr, es dins

(1) *Orat.* XLIV, 4. — Vèire *Patrol. gr.* XXXVI, col. 609.

(2) *HOM.* VI, n° 2, col. 121. — Vèire S. GREG. DE NAZ., *loc. cit.* — PROUCOPI DE GAZA, *Comment. in Gen.* I, 15. *Patr. gr.*, t. LXXXVII, col. 45.

Et il convenait que Dieu, Lumière infinie, remarque S. Grégoire de Nazianze, commençât son œuvre par la création de la lumière, afin de dissiper les ténèbres, de chasser la confusion et le désordre répandus de toute part (1).

Mais vous me direz peut-être : Comment peut-il se faire que la lumière ait existé avant l'apparition du soleil ? Telle est la question que les mécréants et les faux savants du dernier siècle mettaient sans cesse en avant par moquerie de la Bible et de la religion. Ils croyaient avoir le monopole du bon sens, ces libres-penseurs, affirmant que la lumière ne saurait exister que par le soleil. Mais les progrès de la science sont venus montrer encore une fois qu'il faut y réfléchir avant de lancer la pierre contre nos saints livres. Or, la science moderne constate une vérité que, du reste, S. Basile et d'autres avaient entrevue, à savoir : que la lumière ne doit pas être confondue avec le soleil, et qu'elle en est indépendante (2). La lumière ! mais n'est-elle pas renfermée en tout et partout, sans que le soleil contribue à son

(1) *Orat.* xiv, 4. *Patrol. gr.* t. xxxvi, col. 609. — Voir la note 3, à la fin de cette conférence.

(2) *HOM.* vi, n° 2, col. 121. — Voir S. GRÉG. DE NAZ., *loc. cit.* ; PROCOPE DE GAZA, *Comment. in Gen.* i. 15. *Patr. gr.* t. lxxxvii, col. 45.

la pèiro, es dins tóuti li cors, dins li mai lóugié coume dins li mai soulide ; èro escoundudo dins aquéu bos que vèn de prene fiò en virant dins la man dóu sóuvage, escoundudo dins aquéu peirard que, tre lou batre, n'avès vist giscla la belugo. Tóuti lis elemen n'en soun penetra de-founs, chasco mouleculo de matèri n'en es abéurado, coume l'espoungo, au mitan de la mar, se capito touto embugado d'aigo-sau. La lumiero eisisto dounc, lou vesès, independentamen dóu soulèu o dis àutri cors luminous. En counsequènci rèn d'estouant se Mouïse la fai naisse avans l'aparicioun de l'astre rèi qu'ilumino nosto planeto. E sus acò-d'aqui, Proucòpi de Gaza dis emé bèn de resoun que Diéu faguè d'ènproumié la lumiero e pièi l'astre que devié n'en èstre lou recatadou, dóumaci autre es lou candelié, autre lou lume que lusion sus lou candelié (1).

L'ome, vous dirai, a basti sus la lumiero tant-e-pièi-mai de teouriò, mai pecaire ! cerco que cercaras, la lumiero rèsto sèmpe un mistèri pèr éu. Li fisician i'an douna lou noum d'etèr e nous dison qu'acò 's un fluide

(1) *Loc. cit.*

existence : elle est dans les eaux, elle est dans les airs, elle est dans les pierres, elle est dans tous les corps, dans le plus subtil comme dans le plus compact ; elle était cachée dans ce bois qui vient de s'enflammer en tournant dans la main du sauvage, cachée dans ce silex d'où l'on voit, sous le choc, éclater vivement l'étincelle. Tous les éléments s'en trouvent pénétrés dans leur profondeur ; chaque molécule de matière en est imprégnée, telle que l'éponge au sein de la mer est imbibée d'eau salée. La lumière existe donc, vous le voyez, indépendamment du soleil et des autres corps lumineux. En conséquence, il n'y a rien d'étonnant si Moïse la fait naître avant l'apparition de l'astre-roi qui rayonne sur notre planète. Et à ce sujet, Procope de Gaza dit avec juste raison que Dieu fit premièrement la lumière et ensuite l'astre qui devait en être le principal réceptacle, car autre est le chandelier, autre la lumière qui brille sur le chandelier (1).

L'homme, vous dirai-je, a conçu, au sujet de la lumière, une foule de théories ; mais, ô déception ! il a beau chercher, la lumière demeure toujours pour lui un mystère. Les physiciens lui ont donné le nom d'éther, et

(1) *Loc. cit.*

invesible, téune à l'eicès que se devino inesissable, milanto cop mai sutiéu que l'èr e ligaz li mai lóugié, talamen impounderable, nous óusservo un sabènt, que se n'en poudias amoulouna, sus uno balanço, de piramido auto coume d'eici à la luno, la balanço boulegarié pas. Es en vertu d'aquéli qualita meravihouso qu'emplis tóuti li vuide de l'espàci, que penètro de founs, coume l'ai di i'a'n moumen, tóuti li cors de l'univers e la matèri meme la mai maserado : « travèssò li vitro de vosto fenètro, vòsti muraio, voste cors meme, e vanego encò de vautre autant libramen que se rèn n'entravavo soun passage. » Ço que nous-àutri, lou pople, nouman la lumiero noun esrèn autre qu'uno prouprieta de l'etèr ; n'en fau dire autant de la calour emai de l'eleitricita : soun tóuti tres prouducho pèr l'etèr mes en vibracioun. Gràci à-n-aquéli prouprieta inerènto à sa naturo, gràci subretout à soun elasticità espetaclousò, lou fluide eteren es coume l'amo dóu mounde ; es censa lou mitan ounte tout se proudus e pren cors tant dins lou règne minerau que dins la vido vegetalo o animalo ; es lou principe vivificant, es lou bouto-en-trin , es lou jougnènt de tóuti li forço de la naturo, de l'atracioun o de l'afineta, lèi de simpatìo e d'amour qu'atiron e fan s'uni ensèble lis elemen, tant pereila-

ils nous disent que c'est là un fluide invisible, d'une extrême ténuité, et qui reste insaisissable, mille fois plus subtil que l'air et les gaz les plus légers, tellement impondérable, nous fait observer un savant, que si l'on pouvait en entasser sur une balance des pyramides hautes comme d'ici à la lune, la balance ne perdrait pas son équilibre. C'est en vertu de ces qualités merveilleuses qu'elle emplit les espaces, qu'elle pénètre à fond, ainsi que je viens de le dire, tous les corps de l'univers et la matière même la plus condensée : « elle traverse les vitres de votre fenêtre, vos murs, votre corps même et circule chez vous aussi librement que si rien n'entravait son passage. » Ce qu'on désigne vulgairement sous le nom de lumière, n'est autre qu'une propriété de l'éther ; il en est dit autant de la chaleur et de l'électricité ; trois choses produites par l'éther mis en vibration. Grâce à ces propriétés inhérentes à sa nature, grâce surtout à son étonnante élasticité, le fluide éthéré est comme l'âme du monde ; il est pour ainsi dire le milieu où tout se produit et prend corps, tant pour le règne minéral que pour la vie végétale ou animale ; il est le principe vivifiant, le moteur et le lien de toutes les forces de la nature, de l'attraction et de l'affinité, lois de sympathie et d'amour

mount dins li regioun astralo que dins noste mounde terrèstre apereïçabas (1).

Oh ! dins aquelo creaturo, l'uno di mai bello e di mai misteriouso, counsideras, Fraire e Sorre, la puissanço dóu Bon Diéu. Eu dis : « Que se fague la lumiero ! » e subran l'etèr mes en mouvemen la fai lusi, coumunicant en meme tèms au caos que se desnèblo la calour e l'eleitricita. Tóuti li jour, Diéu lou redis : « Que se fague la lumiero ! » E vaqui la lumiero que parèis ! Es en routo, vès-la que part ! Oh ! coume lampo ! coume fisco ! coume fuso ! es impoussible de la segui ! Ounte es ? Pèr ounte a passa ? — « Digo-me, fasié'nsin lou Segnour au sant ome Jo, digo-me, tu que sabes tout, en que rode la lumiero trèvo ; digo-me pèr que camin elo s'espandis (2). » Ah ! lou camin de la lumiero, quau l'es ana mesura ? La sciènci, sus acò-d'aquí, n'en saup gaire mai que lou paure Jo. Mai ço que n'en a descubert es deja quaucarèn que vous espanto : lou son fai quatre-cènt mètre pèr segoundo ; la lumiero, elo, vai 80,000 fes

(1) CH. RICHARD, *Origine et fin des Mondes*, chap. III, *passim*.  
— MOIGNO, *Les Splendeurs de la Foi*, t. II, p. 307, 317 ; t. III, p. 943.  
— DE BOYLESVE, *Dieu et ses Œuvres*, p. 238, 243, *passim*.

(2) Cap. XXXVIII, 18, 24.



qui attirent et unissent les éléments, aussi bien par là haut, dans la région des astres que dans notre monde terrestre, ici-bas (1) !

Oh ! dans cette créature, l'une des plus belles et des plus mystérieuses, considérez, Frères et Sœurs, la puissance du bon Dieu. Il dit : « Que la lumière se fasse ! » et soudain l'éther mis en vibration la fait resplendir, communiquant en même temps au chaos, qui se dégage des brouillards, la chaleur et l'électricité. Tous les jours Dieu le redit : « Que la lumière se fasse ! Et voilà la lumière qui paraît. Elle obéit, la voilà qui part ! Oh ! comme elle est prompte ! comme elle est rapide ! Impossible de la suivre des yeux. Où est-elle ? Par où sera-t-elle passée ? — « Dis-moi, demandait le Seigneur au saint homme Job, dis-moi, toi qui sais tout, en quel lieu habite la lumière ; dis-moi le chemin qu'elle suit (2). » Ah ! le chemin de la lumière, qui est allé le mesurer ? La science, là-dessus, n'en sait guère plus que le pauvre Job. Mais ce qu'elle en a découvert est déjà quelque chose qui vous stupéfie : le son fait quatre

(1) CH. RICHARD, *Origine et fin des Mondes*, chap. III, *passim*.  
— MOIGNO, *Les Splendeurs de la Foi*, t. II, p. 307, 317 ; t. III, p. 943.  
— DE BOYLESVE, *Dieu et ses Œuvres*, p. 238, 243, *passim*.

(2) Cap. XXXVIII, 18, 24.

autant vite qu'un boulet de canoun e fai 300,000 kiloumètre à la segundo. Quinto vitesso esfraiouso ! e quéntis espàci, bono Maire dis ange, i'a pereilamoundaut !

Regardas peréu coume es simplò dins sa rapideta la proupagacioun dóu fluide lumineux ! Se fai d'uno maniero que retrais à-n-aquelo dóu son dins l'èr. « Coume l'esbrandamen di brigouletò de l'èr coustituïs lou son, ansin l'esbrandamen di brigouletò de l'etèr coustituïs la lumiero o li rai luminous ; de talo façoun que la lumiero noun es autro causo qu'uno boulegadisso o esbrandamen dins li brigouletò de l'etèr (1). » Amiras enfin emé iéu lou jo de la lumiero e l'infinido varieta de si coulour dins touto la naturo, dins la gouto d'eigagno e dins li perlo e li diamant, dins lou clarun de l'aubo, dins lou dardai dóu soulèu, dins la lindeta di calabrun d'estiéu, dins lis uiau, dins l'arc-de-sedo, dins lis auroro bou-realo, e dins la gaio bluiour dóu fiermamen. Oh ! coume la puissanço de Diéu dardaïo manifèsto dins la prouducioun de la lumiero ! E coume acò vous douno envejo de tounba

(1) EULER, *Lettres à une princesse d'Allemagne*, t. 1, lettre 28.

cent mètres par seconde ; la lumière, elle, va quatre vingt mille fois plus vite qu'un boulet de canon et fait trois cent mille kilomètres à la seconde. Quelle vitesse effroyable ! et quels espaces, grand Dieu, y a-t-il au dessus de nos têtes (1) !

Considérez aussi comme elle est simple dans sa rapidité la propagation du fluide lumineux ! Elle se fait d'une manière qui ressemble à celle du son dans l'air. « Comme l'ébranlement produit dans les particules de l'air, constitue le son, ainsi l'ébranlement des particules de l'éther constitue la lumière ou les rayons lumineux, de telle sorte que la lumière n'est autre chose qu'une agitation ou ébranlement dans les particules de l'éther (2). » Admirez enfin, avec avec moi, le jeu de la lumière et l'infinie variété de ses couleurs dans toute la nature, dans la goutte de rosée et dans les perles et les diamants, dans la clarté de l'aube, dans le rayonnement du soleil, dans la limpidité des crépuscules de l'été, dans les éclairs, dans l'arc-en-ciel, dans les aurores boréales et dans le lapis du firmament. Oh ! comme la puissance de Dieu rayonne manifeste dans la production

(1) Voir la note 4, à la fin de cette Conférence.

(2) EULER, *Lettres à une princesse d'Allemagne*, t. 1, lettre 28.

pèr lou sòu, à geinouï, e de canta coume lis Ange, astre matinié de la creacioun, de canta dins l'entousiasme : Es grand lou Segnour e soun poudé n'a ges de fin : *Magnus Dominus et non habet finem.*

Counsideras tambèn, Fraire e Sorre, la bounta de noste Diéu. Sènso la lumiero, dequé sarié noste paure univers ? La vegetacioun s'arrestarié subran, li flour se passirien sus lou clot, lis aubre e li planto, lis animau éli-meme pereclitarien, e nous-autre, supausa que pousquessian viéure, estènt priva pecaire ! d'un di mai dous agramen de la vido, nous entre-secarian de l'enuei e dóu desgoust. Mai Diéu dis : « Que se fague la lumiero ! » E quatecant lou mounde s'endimencho de clarta, l'umanita ravidó canto e meno rejouissènço... Regardas mai aquesto outro meravího ounte se depinto en plen la bounta de Diéu : es l'uei de l'ome dins si raport emé la lumiero e l'univers. Segur que lou Segnour a crea l'univers pèr èstre vesible, dóumaci sarié bèn inutilamen que l'aúrié fa sourti dóu noun-rèn, dis S. Ambròsi, se noun devié èstre vist (1). E dins aquelo estiganço a tira de si tresor, coume l'escríeu Esdras, uno lumiero

(1) *Hexam.* lib. 1, cap. ix.

de la lumière ! Et comme volontiers on se prosternerait pour chanter avec les Anges, astres matutinaux, pour chanter dans l'enthousiasme : Il est grand le Seigneur et son pouvoir n'a point de fin. *Magnus Dominus et non habet finem.*

Considérez aussi, Frères et Sœurs, la bonté de notre Dieu. Sans la lumière, que deviendrait notre pauvre univers ? La végétation s'arrêterait aussitôt, les fleurs se flétriraient sur leurs tiges, les arbres et les plantes s'étioleraient, les animaux eux-mêmes périliteraient, et nous, en admettant que nous puissions vivre, bien que privés, hélas ! de l'un des plus doux agréments de la vie, nous sécherions d'ennui et de dégoût. Mais Dieu dit : « que la lumière se fasse ! » Et soudain le monde est rempli de clarté, l'humanité ravie chante sa réjouissance... Regardez encore cette autre merveille où se dépeint toute la bonté de Dieu : c'est l'œil de l'homme dans ses rapports avec la lumière et l'univers. Assurément le Seigneur a créé l'univers pour qu'il soit visible ; en effet c'est en vain qu'il l'aurait fait sortir du néant, dit S. Ambroise, s'il ne devait pas être vu (1). Et, dans ce but, il a tiré de ses trésors, comme l'écrit Esdras,

(1) *Hexam.* lib. 1, cap. ix.

clarejanto, pèr que soun obro apareiguèsse au jour (1). De-mai, a façouna l'uei de l'ome dins l'amiracioun. Alucas-lou : es uno chambro negro coume l'en-dedins di luneto astrounoumico ; dins lou founs se i'espandis la vediho, la retino, poulido mousaïco fourmado de milanto fibro fineto, delicato, que reçaupon l'empressioun di rai luminous. Aquéli rai, en esbrandant li fibro, prouduson la vesiou ; tóuti li causo esteriouro qu'avès davans la visto, vous li rèndon vesiblo, dóumaci li fan se repinta sus la retino coume dins un tablèu, emé sa formo, si dimensioun, si coulour e si méndri nuanço. E noutas bèn que, d'aquéli rai luminous, podon n'en reçaupre de milo e de milo : ço que fai que, d'un soulet regard, sènso peno embrassas tout un vaste amiradou. Vesès coume tout se tèn dins lis obro de Diéu ? La lumiero demando lis uei, e lis uei demandon la lumiero. Coume tout es bèn previst e bèn renja ! e coume es justo la remarco de Mouïse : « Diéu veguè que la lumiero èro bono. » Ah ! segur, dóumaci elo vèn de Diéu qu'es la Bounta memo e se trovo d'èstre elo-memo un image de sa bounta (2).

(1) Lib. iv, cap. vi, 40.

(2) CORNEL. A LAP. *op. cit.* p. 48.

une lumière brillante, pour que son œuvre apparût au jour (1). De plus, il a merveilleusement façonné l'œil de l'homme. Examinez-le : c'est une chambre noire comme l'intérieur des lunettes astronomiques ; dans le fond s'épanouit le nerf optique, la rétine, jolie mosaïque formée d'une multitude de fibres très fines et délicates qui reçoivent l'impression des rayons lumineux. Ces rayons, en ébranlant les fibres, produisent la vision ; ils vous rendent visibles tous les objets extérieurs qui vous tombent sous la vue, car ils les peignent sur la rétine comme dans un tableau, avec leur forme, leurs dimensions, leurs couleurs et leurs moindres nuances. Et notez bien que, de ces rayons lumineux, elles peuvent en recevoir des milliers : ce qui fait que, d'un seul regard, vous embrassez sans peine un immense panorama. Voyez-vous comme tout se tient dans les œuvres de Dieu ? La lumière demande les yeux et les yeux demandent la lumière. Comme chaque chose est bien prévue, bien ordonnée ! et combien est juste la remarque de Moïse : « Dieu vit que la lumière était bonne. » Ah ! certainement, car elle vient de Dieu, la Bonté même, et il se rencontre qu'elle est elle-même un image de sa bonté (2).

(1) Lib. iv, cap. vi, 40.

(2) CORNEL. A LAP. *op. cit.* p. 48.

Aguènt vist que la lumiero èro bono, « Diéu la separè di tenèbro, nous dis Mouïse, e apelè la lumiero Jour e li tenèbro Niue. » Separè la lumiero, coume l'ousservo S. Agustin, « noun pèr-ço-qu'èro mesclado emé li tenèbro, o bèn qu'elo aguèsse besoun de n'èstre separado; mai d'acò soulet que la lumiero fuguè creado, se capitè d'èstre separado d'emé li tenèbro (1). Dins aquelo separacioun, l'evesque d'Ipouno vèi un mistèri di grand. Escoutas. Tout-escas, à prepaus dis Ange, vous ai parla d'uno defecioun que meteguè la bourroulo dins si rèng. Vous trouvarés qu'à la tèsto de l'armado angelico segnourejavo, tout beluguejant de glòri, un ange sublime, un angelas que ié disien Lucifèr. Soun noum soulet nous revèlo sa bèuta coume soun poudé. Lucifèr, valènt-à-dire lou porto-lumiero, l'astre, lou soulèu di sustànci inmaterialo, acaligni pèr sa proprio bèuta, fièr e gounfle d'ourguei de vèire souto éu tout l'angelun s'amaga dins lou dardai de sa resplendour, Lucifèr veici que tout en un cop se diguè : Me ganderai sus li auturo dóu paradis, i'escalarai iéu à la bello cimo, assestarai moun trone sus lis astre de Diéu, m'enmantelarai de la majesta di nivo d'or e sarai l'egau de l'Adounai !... Em'acò

(1) Vèire S. AGUSTIN, *De Gen. ad lit.* cap. v. — S. TOUMAS, op. cit. q. 57, art. 5.



Ayant vu que la lumière était bonne, « Dieu la sépara des ténèbres, nous dit Moïse, et il appela la lumière Jour et les ténèbres Nuit. » Il sépara la lumière, observe S. Augustin, « non point parce qu'elle était mêlée avec les ténèbres, ou qu'elle eût besoin d'en être séparée ; mais par là même que la lumière fut créée, elle se trouva séparée des ténèbres (1). Dans cette séparation, l'évêque d'Hippone voit un grand mystère. Ecoutez. Tantôt, à propos des Anges, je vous ai parlé d'une défection qui vint troubler leurs rangs. Or, à la tête de l'armée angélique était un prince tout étincelant de gloire, un ange sublime, un archange, dont le nom était Lucifer. Ce nom seul est une révélation de sa beauté et de sa puissance. Lucifer, c'est-à-dire le porte-lumière, l'astre, le soleil des substances immatérielles, amoureux à l'excès de sa propre beauté, fier et bouffi d'orgueil en voyant au dessous de lui toutes les cohortes angéliques enveloppées dans son éblouissante splendeur, Lucifer tout-à-coup se dit : Je m'élancerai au sommet des cieux, je monterai jusqu'à ses plus sublimes hauteurs, je m'envelopperai de la majesté des nuées d'or et je serai l'égal du Très-Haut !...

(1) Voir S. AUGUSTIN, *De Gen. ad lit.* cap. v. — S. THOMAS, op. cit. q. 57, art. 5.

touto uno chourmo d'ange ourgueious intrèron dins lou partit de Lucifèr; refusèron sis adouracioun au Verbe pèr quau touto causo èro estado facho, refusèron de s'umelia davans soun encarnacioun futuro sus aquelo terro vano e vuevo que gafouiavo encaro dins lou garagai de l'immensita. *Non serviam!* diguèron. — Mai à-n-aquéu crid d'ahicioun e d'encreso un crid d'amour respoundegué: *Quis ut Deus?* Quau es coume Diéu? Èro l'arcange S. Michèu que parlavo. Segui de tóuti li legioun fidèlo, éu levè guerro contro Cifèr, lou cabussè de soun pountificat de glòri e lou bandiguè subran, éu e sis assoucia, dins la sournuro sempiterno (1).

E vaqui coume la separacioun de la lumiero d'emé li tenèbro se trovo d'èstre un simbole de la separacioun que Diéu venié de faire dis bons Ange d'emé li marrit. D'aquelo malemparado, paure de nautre! n'en auren li respousc. Vincu e vergougous de l'èstre, lou Diable se n'en venjara sus li ome. Eterne regaugnaire de Diéu, nous mandara, éu tambèn, un ange à chascun pèr nous faire uno guerro à mort. Mai — noun l'óublidèn — coume dis lou Pouèto,

(1) ISAÏO, chap. xiv. — EZEQUIËL, chap. xxviii. — APOUCAL. chap. xii.

Et voici que toute une foule confuse d'anges orgueilleux s'enrôlèrent dans le parti de Lucifer ; ils refusèrent leurs adorations au Verbe par qui tout a été fait, ils refusèrent de s'humilier devant son incarnation future sur cette terre vaine et vide qui s'agitait encore confusément au sein de l'immense abîme. *Non serviam!* s'écrièrent-ils. — Mais à ce cri de haine implacable répondit un cri d'amour : *Quis ut Deus?* Qui est comme Dieu ? C'était l'archange Michel qui élevait la voix. Suivi de toutes les légions fidèles, il déclara la guerre à Lucifer, le renversa de son trône de gloire et le précipita dans les ténèbres éternelles (1).

Et voilà comment la séparation de la lumière d'avec les ténèbres est un symbole de la séparation que Dieu venait de faire entre les bons Anges et les mauvais. Nous, hélas ! nous ressentirons le contre-coup de cette catastrophe. Vaincu et tout honteux de l'être, le Diable s'en vengera sur les hommes. Éternel et vulgaire imitateur de Dieu, il enverra, lui aussi, à chacun de nous un ange chargé de nous faire une guerre à mort. Mais — ne l'oublions pas — suivant le dire du Poète,

(1) ISAÏE, chap. XIV. — EZECH. chap. XXVIII. — APOCAL. ch. XII.

S'es fin lou moustre, es pas lou mèstre,  
E pèr aquéu que vòu lucha,  
I'a toujours biais de lou chaucha.

(MISTRAU, *Nerto*, proulogue.)

Lou proumié jour aqui s'acabè. « Emé lou vèspre e lou matin, nous dis Mouïse, acò faguè un jour. » De quinto naturo soun aquéli sièis jour de la Creacioun? D'acò sabèn rèn de segur. Pamens es proubable que representon sièis pountannado de siècle, sièis epoco de tèms indeterminado e qu'en counsequènci soun semblable au jour seten. Aquest, remar-cas-lou, a'gu soun coumençamen o soun vèspre, mai a pancaro agu sa finissènço o soun matin, estènt que duro encaro. Aquéu matin sara la fin dóu mounde...

Basto, lou proumié jour s'acabo, lou vesès, coume s'acabara tambèn lou darrié jour, pèr uno separacioun : lou proumié vèi la separacioun di bons Ange d'emé li marrit, lou darrié veira la separacioun di juste e di pecadou. L'Evangèli de dilun nous boutavo davans lis uei aquelo terriblo verita (1). Fasen n'en noste proufié. D'abord que sian en tèms de Caremo,

(1) Proumié dilun de Caremo.

Le monstre est fin, mais il n'est pas le maître,  
Et pour celui qui veut lutter  
Il est toujours un moyen de le vaincre.

(MISTRAL, *Nerto*, prologue.)

Le premier jour fut alors achevé « Du soir et du matin, nous dit Moïse, il se fit un jour. » De quelle nature sont-ils, ces six jours de la Création? Nous n'avons à ce sujet aucune donnée certaine. Il est probable néanmoins qu'ils représentent six périodes séculaires, six époques indéterminées et qu'ils sont par conséquent semblables au septième jour. Celui-ci, veuillez l'observer, a eu son commencement ou son soir, mais il n'est pas encore arrivé à sa fin ou à son matin, puisqu'il dure encore. Ce matin sera la fin du monde... (1).

Bref, le premier jour se termine, vous le voyez, comme se terminera le dernier jour, par une séparation : le premier voit celle des bons et des mauvais Anges, le dernier verra celle des justes et des pécheurs. L'Évangile de lundi mettait sous nos yeux cette terrible vérité (2). Profitons-en, et puisque nous sommes en Carême, pensons tous sérieusement à

(1) Voir la note 5 à la fin de cette Conférence.

(2) Premier lundi de Carême.

pensen tóuti seriousamen à metre en ordre nosto counsciènci. N'i'en a que, dempièi d'annado e d'annado, soun tóuti soucitous, tóuti mau-countènt d'èstre dins la nèblo, la counfusioun, la treboulino e la niue dóu pecat. O pàuris amo, ié dirai, sias pas facho pèrvièure ansin dins la sournuro ! Desseparas-vous n'en pèr uno bono esincèro counfessioun. *Fiat lux!* Que se fague la lumiero ! e qu'em'elo vèngon dins li counsciènci l'ordre, la pas e lou countentamen.

O bèu Jèsu, Lumiero de lumiero, iluminas d'un de vòsti rai aquéli bònis amo Sant-Janenco. Oh ! empachas-lèi de tounba dins la sournuro dóu pecat e de la mort, *ne cadant in obscurum*. Que viscon longo-mai, sus la terro, dins la lumiero de la gràci ; e qu'après, voste bèl arcange S. Michèu, lou porto-drapèu de vosto Divinita, vèngue li prene, e lis adugue dins aquelo santo lumiero qu'avès proumessò à-n-Abraham em'à sa raço, dins la lumiero perdurable de la glòri ounte vivès e regnas emé lou Paire, dins l'unita dóu Sant-Esperit, pèr tóuti li siècle di siècle. Ansin siegue.

rétablir l'ordre dans notre conscience. Il en est qui, depuis de nombreuses années, sont bien soucieux, bien mécontents de se trouver dans les ombres, la confusion, le chaos et la nuit du péché. O pauvres âmes, leur dirai-je, vous n'êtes pas créées pour vivre au sein des ténèbres ! Allons debout ! séparez-vous-en par une bonne et sincère confession. *Fiat lux!* Que la lumière se fasse ! et qu'avec elle règnent dans les consciences l'ordre, la paix et le contentement.

O bien-aimé Jésus, Lumière de lumière, illuminez d'un de vos rayons ces chères âmes du quartier Saint-Jean. Oh ! empêchez qu'elles ne tombent dans les ténèbres du péché et de la mort, *ne cadant in obscurum*. Puissent-elles vivre à jamais, sur la terre, dans la lumière de la grâce ; et qu'après cette vie, votre bel archange Michel, le porte-drapeau de votre Divinité, vienne les prendre et les introduire dans cette lumière sainte, dont Abraham et sa race ont reçu la promesse, dans la lumière indéfectible de la gloire au sein de laquelle vous vivez et réglez avec le Père, dans l'unité du Saint-Esprit, durant tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

# NOTES

DE LA

## DEUXIÈME CONFÉRENCE



1. S. Hilaire, S. Ambroise, S. Grégoire de Nysse, S. Cyrille de Jérusalem et un grand nombre d'autres Pères, appliquant aux Anges et aux hommes, la parabole des quatre-vingt-dix-neuf brebis, laissées par le père de famille pendant qu'il court après la centième, disent que celle-ci représente l'humanité, et les autres les Anges. Et cette comparaison, un théologien la trouve inexacte, les Anges, dit-il, étant plus de quatre-vingt-dix-neuf fois plus nombreux que les hommes. Enfin S. Thomas enseigne que « les » Anges étant des esprits, leur multitude est si grande qu'elle » surpasse toute multitude matérielle. (Voir GONET, *Clypeus theologiæ thomisticæ*, t. II, p. 278.) »

2. Les physiciens avouent que *tout corps en mouvement tend sans cesse à son repos, s'il n'est constamment sollicité par une force supérieure*. Ils croient nous donner l'explication de cette force, en nous parlant d'attraction, de gravitation, d'affinité, d'action des fluides, etc., etc. Qui sait si ce ne sont pas, comme le disait de Maistre, *des mots mis à la place d'une chose* (Soirées de St-Petersbourg, t. II) ? En tout cas, voici ce qu'écrivait Newton à son ami Bentley : On ne peut comprendre que la matière brute et inanimée puisse, sans la médiation de quelque autre chose qui n'est pas matière, agir sur une autre matière et l'affecter sans un



mutuel contact ; ce qui pourrait avoir lieu si la faculté de gravitation était, comme Epicure le prétend, essentielle et inhérente à la matière. Voilà pourquoi je vous ai prié de ne pas m'attribuer cette idée que la gravitation est innée. Admettre qu'elle soit innée, inhérente et essentielle à la matière, de sorte qu'un corps puisse agir sur un autre corps à travers le vide et la distance qui les sépare, sans le concours d'un agent par qui l'action et la force soient transmises de l'un à l'autre, est à mes yeux *la plus grande absurdité qu'on puisse concevoir*... Suivant Newton, l'attraction n'a absolument rien de physique, c'est uniquement un mot de convention pour désigner un effet (Raison du Christianisme, t. 1. — Lettre à Bentley.) Or, il faut chercher l'origine de cet effet dans une cause intelligente ; car tout principe de force est dans une volonté et toute volonté suppose une intelligence. « Nous voici donc nécessairement portés à la cause immatérielle, conclut de Maistre ; il ne s'agit plus que de savoir si nous devons adopter une cause seconde ou remonter immédiatement à la première... les astres tournent *parce qu'on les fait tourner*. Cette machine immense peut fort bien être réglée sur le papier par des forces *aveugles*, mais dans la réalité *nullement*. Sans une intelligence opérante ou *coopérante*, l'ordre n'est plus possible. En un mot *le système physique est physiquement impossible*. Il ne reste donc plus qu'un doute entre l'intelligence première et l'intelligence créée..., mais, entre ces deux suppositions, il n'y a pas moyen de délibérer bien longtemps. La raison et les traditions antiques, qu'on néglige infiniment trop dans notre siècle, nous auront bientôt décidés *pour la dernière*. » S. Thomas est de cet avis. Je ne me souviens pas d'avoir vu, dans aucun écrit des Saints Pères et des philosophes, que les corps célestes n'étaient point mûs par une créature spirituelle (Opuscul. x, art. 3.) Et il me semble qu'on peut prouver facilement que les corps célestes sont mûs par quelque intelligence, soit par

Dieu immédiatement, soit par l'intermédiaire des anges. Cette dernière opinion est plus conforme à l'ordre général, que S. Denis appelle infaillible, à savoir : que dans le cours du monde, Dieu gouverne les êtres inférieurs par le moyen de ses intermédiaires. (Opuscul. XI, art. 2.)

3. La lumière qui fut créée le premier jour, nous dit S. Ephrem cité par Vigouroux, et toutes les autres choses qui furent produites ensuite furent tirées de quelque chose de préexistant. L'opinion que Dieu n'a fait qu'ordonner, pendant les cinq jours qui suivirent le premier, ce qu'il avait créé d'abord, est déjà clairement exprimée dans un fragment qui nous reste de S. Hippolyte sur la Genèse. (Voir *La Cosmogonie Mosaïque*, p. 39.) Cornélius à Lapse vient corroborer cette opinion en disant : *Nota lucem hanc proprie non fuisse creatam, quia Deus primo die creavit omnem materiam... et ex ea deinde hanc lucem eduxit... Deus ergo proprie, primo die tantum, creavit omnia creanda; reliquis vero quinque diebus non creavit, sed creata formavit et exornavit.* (Comment. in Genes., cap. I, p. 48. col. 2.) A notre sens, il serait mieux de dire que Dieu n'a rien créé du tout, même le premier jour, puisque la création n'a pas été faite *in die*, mais *in initio temporis*, comme dit le Concile de Latran.

4. La lumière a-t-elle, dans tous les espaces créés, la même vitesse ? Probablement que non. « Si l'éther qui pénètre et environne les étoiles, nous dit l'abbé Pioger, avait une élasticité dix, cent ou mille fois plus grande que celle du fluide qui environne les planètes, la vitesse de leurs lumières pourrait varier indéfiniment, comme celle du son varie avec l'élasticité de l'air ; elle pourrait être dix, cent fois ou des millions de fois plus grande que celle de la lumière planétaire. (Les Splendeurs de l'Astronomie, p. 88.)

5. En ce qui concerne l'interprétation de la Sainte Ecriture, les Pères de l'Eglise Grecque se partagent en trois écoles principales, l'école *alexandrine*, l'école *syrienne*,

l'école *cappadocienne*. Or, voici leur pensée au sujet de la signification du mot *jour*.

L'école *alexandrine*, représentée surtout par Clément d'Alexandrie et Origène, adopte la méthode allégorique. Elle enseigne que les six jours de la Création ne sont qu'un symbole et qu'ils n'ont aucune valeur réelle. D'après les partisans de cette méthode, le monde a été créé en un instant; la distinction des six jours est un tableau dans lequel la gradation des êtres nous est montrée; elle indique l'ordre du plan divin et non une succession chronologique.

L'école *syrienne*, au sein de laquelle s'illustrèrent S. Ephrem et S. Jean Chrysostome adopte l'interprétation littérale. Elle rejette la création simultanée des Alexandrins et soutient que les six jours sont des jours de vingt-quatre heures. Cette école a le mérite d'avoir nettement distingué la création de la matière première d'avec sa formation.

L'école *cappadocienne*, incarnée en S. Grégoire de Nazianze, en S. Basile et son frère S. Grégoire de Nysse, forme un groupe tout-à-fait à part. Elle tient le milieu entre les Syriens et les Alexandrins: tout en s'attachant au sens littéral, elle ne néglige point cependant le sens allégorique. Les Pères cappadociens semblent entrevoir que les jours de la Genèse sont d'une durée inégale; le Docteur de Nazianze va même jusqu'à supposer qu'une période indéfinie s'est écoulée entre la création proprement dite et la formation du ciel et de la terre.

Les Pères Latins se sont inspirés plus ou moins de ces trois écoles. S. Augustin, entre tous les autres, arrive à se convaincre que les jours de la Genèse « sont bien différents des jours qui composent notre semaine. (*De Gen. ad litt.*, cap. xxvi et xxviii.) » Il dit même cette parole: « *Diei nomine OMNE TEMPUS significari bene intelligitur.* (*De Gen. contr. Manich.* lib. II, cap. III.) Le V. Bède, adoptant la pensée du grand évêque d'Hippone, s'écrie: « Qu'est-ce que le *soir* sinon l'*achèvement* de chaque œuvre? et qu'est-

ce que le *matin* sinon le commencement de l'œuvre suivante ? (*In Pentat. Comment. in Gen.*, t. XCIII, de la *Patrol.* col. 210.) Ste Hildegarde, qui vivait au XII<sup>e</sup> siècle, donnait une explication semblable : « *Sex dies*, disait-elle, *sex opera sunt, quia inceptio et completio singuli cujusque operis dies dicitur.* (Voir VIGOUROUX, *La Cosmogonie Mosaïque*, depuis la page 9 jusqu'à la page 123, qui se trouvent résumées ici dans cette note.)

Le système des jours-époques, ou périodes indéterminées est généralement adopté aujourd'hui par la science, comme celui qui paraît le plus raisonnable. Il est, ce semble, mieux conforme à la Sagesse divine qui, dans ses œuvres, procède presque toujours avec lenteur.



# TRESENCO COUNFERÈNCI

TRESENCO COUNFERENCI



## LOU FIERMAMEN O L'ATMOUSFÈRO

*Leituro de la Genèsi*

*Diéu diguè mai: Que se fague un fiermamen au mitan dis aigo, e que separe lis aigo d'emé lis aigo.*

*E faguè Diéu lou fiermamen, e desseparè lis aigo qu'èron soute lou fiermamen d'aquéli qu'èron sus lou fiermamen. E ansin fuguè fa.*

*E Diéu noumè lou fiermamen: Cèu. E'mé lou vèspre e lou matin, acò faguè lou segound jour.*

### TROISIÈME CONFÉRENCE



## LE FIRMAMENT OU L'ATMOSPHÈRE

### *Lecture de la Genèse*

*Dieu dit encore : Qu'un firmament se fasse au milieu des eaux, et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux.*

*Et Dieu fit le firmament, et il sépara les eaux qui étaient sous le firmament de celles qui étaient au-dessus du firmament. Et cela se fit ainsi.*

*Et Dieu appela le firmament : Ciel. Et du soir et du matin se fit le second jour.*



MOUNSEGNE, <sup>(1)</sup>

MI FRAIRE E MI SORRE,

**E**S bèu e mai que bèu tout ço qu'a fa  
lou Segnour, es grand e meravihaus.  
Coume disié Mousen Isnard de  
Seloun, i'a d'acò tout-aro dous cènts an,

Lis oubrage de Diéu soun plen de majesta,  
E qu lis amo bèn trovo à ié medita.

(Op. cit. p. 5.)

L'avèn vist dins nòsti dos proumiéri predi-  
canço, e coume iéu avès amira lou poudé  
grandas, l'infinido bounta de l'Adounai que tiro  
dóu noun-rèn la matèri e l'angelun : aquel ate  
coustituïs l'obro de la Creacioun proupramen

(1) Sa Grandour Mounsegne Roubert, evesque de Marsiho.





MONSIEUR, <sup>(1)</sup>

MES FRÈRES ET MES SŒURS,

**T**OUTES les œuvres de Dieu sont d'une beauté parfaite, elles sont d'une merveilleuse grandeur. Ainsi que le disait Messire Isnard de Salon, voilà bientôt deux siècles,

Les ouvrages du Seigneur respirent la majesté  
Et offrent à qui les aime un sujet de méditation.

(Op. cit. p. 5.)

Nous l'avons vu dans nos deux premiers discours, et comme moi vous avez admiré la prodigieuse puissance et la bonté infinie du Très Haut qui tire du néant la matière et la nature angélique : cet acte constitue l'œuvre

(1) Sa Grandeur Monseigneur Robert, évêque de Marseille.

dicho, *opus creationis*. Mai lou poudé coume la bounta de Diéu noun s'arrèston aqui. La matèri proumiero estènt informo, veritablo mescladisso de tóuti lis elemen counfus, Diéu, sièis jour à-de-rèng, de-coumpagno emé sis Ange, l'ourdounara coume se dèu : acò coustituïs noun plus l'obro de la Crea-cioun, qu'es deja facho, mai l'obro de four-macioun, *opus formationis* (1). Aquelo obro de fourmacioun a coumença, l'avèn vist, pèr la neissènço de la lumiero qu'es estado lou divin pres-fa dóu proumié jour; e venès d'entèndre, dins la leituro de la Genèsi, que lou fiermamen fuguè l'oubrage dóu segound jour o, s'amas miés, de la segoundo epoco. Parlen dounc aro dóu fiermamen.

Mounsegne, vosto presènci à S. Laurèns es uno douço souspresso que noun avian lou dret de nous i'espera. Mai degun se-n'estounò, quand l'on saup lou grand amour qu'avès pèr noste brave pople e pèr sa vièio lengo. Avès d'acò dóu sant evesque de Mazenod, voste glourious antecessour, que tant afeciounavo la lengo de Prouvènço e la parlavo em'un gàubi tria. Oh! es éu que s'espoum-pirié de joio, se revenié, e que vous veguèsse

(1) VIGOUROUX, *La Cosmogonie mosaïque*, p. 101.

de la Création proprement dite, *opus creationis*. Mais le pouvoir ainsi que la bonté de notre Dieu ne s'arrêtent point là. La matière première étant un amas informe, un vrai pêle-mêle de tous les éléments confus, Dieu va, durant six jours, de concert avec ses Anges, la disposer dans l'ordre voulu ; cet acte constitue non plus l'œuvre de la Création, qui est achevée, mais l'œuvre de formation, *opus formationis* (1). Cette œuvre de formation a commencé, nous l'avons vu, par la naissance de la lumière qui est l'œuvre divine du premier jour ; et vous venez d'entendre, dans la lecture de la Genèse, que le firmament fut l'ouvrage du second jour ou, si vous préférez, de la seconde époque. Parlons donc aujourd'hui du firmament.

Monseigneur, votre présence à S. Laurent est une agréable surprise à laquelle nous n'avions point le droit de nous attendre. Mais nul ne s'en étonne, sachant le grand amour dont vous êtes animé pour notre bon peuple et pour sa vieille langue. Vous avez ce point de ressemblance avec le saint évêque de Mazenod, votre glorieux prédécesseur, qui honorait d'un grand culte la langue de Provence et qui la parlait avec une grâce

(1) VIGOUROUX, *la Cosmogonie mosaïque*, p. 101.

aquí, ausissènt la paraulo de Diéu en prouvençau ! Nous lou rapelas, Mounsegne, aquéu bon prelat tant poupulàri, e nous fai gau en tóuti de vous vèire e de vous avé.

Lou fiermamen, acò's dounc lou tèmo de nosto Counferènci. Veiren li dos questioun que veici: Dequ'es e en que sièr lou fiermamen ?

## I

**M**OUÏSE fai dire à Diéu : « Que se fague un fiermamen au mitan dis aigo, e que separe lis aigo d'emé lis aigo. » Quinto es la significacioun d'aquéu mot de fiermamen ? Mouïse parlarié-ti de la capo estelado, o bèn de l'atmousfèro ounte li nivo barrulon e s'amoulounon ? Pòu s'entèndre di dous ; pamens es mai naturau e mai counforme à la letro dis Escrituro de designa pèr fiermamen l'atmousfèro qu'envirouno nosto terro (1).

(1) S. AGUSTIN, *De Gen. ad litt.*, lib. II, cap. IV. — Vèire d'àutris autour cita pèr COURNÈLI DE LA PÈIRO, *Comment. in Gen.* p. 51, col. I.

exquise. Oh ! comme son cœur se dilaterait de joie, s'il revenait sur la terre, et qu'il vous vît ici, écoutant la parole de Dieu en provençal ! Vous nous le rappelez, Monseigneur, ce bon prélat si populaire, et nous sommes tous heureux de vous voir et de vous posséder.

Le firmament, tel est donc le sujet de notre conférence. Nous allons voir les deux questions que voici : Qu'est-ce que le firmament et à quoi sert-il ?

## I

**M**OÏSE fait dire à Dieu : « Qu'un firmament se fasse au milieu des eaux, et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux. » Quelle est la signification du mot firmament ? Moïse voudrait-il parler de la voûte étoilée ou bien de l'atmosphère au sein de laquelle les nuages roulent et s'amoncellent ? On peut lui donner cette double signification ; néanmoins il est plus naturel et plus conforme au texte biblique de désigner par firmament l'atmosphère qui environne notre globe (1).

(1) S. AUGUSTIN, *De Gen. ad litt.* lib. II, cap. IV. — Voir divers auteurs que cite CORNEILLE DE LA PIERRE, *Comment. in Gen.* p. 51. col. 1.

Au segound jour de la Creacioun, aquelo atmousfèro, talo coume es vuei, eisistavo pancaro. Ansin que lou veiren bèn lèu dins uno de nòsti counferènci, la terro aguènt travessa li pountannado neblouso e souleienço, intrè dins la pountannado eigassouso. Es à-n-aquesto pountannado que sian, au coumençamen dóu segound jour. A l'entour de la terro, alor, noun i'avié que d'aigo, que d'aigo e que d'aigo; e restavo invésiblo, acatado qu'èro sout aquéu vaste linçòu. Mai l'empuramen dóu fiò que la travaïavo en dedins, mai lou rapide viro-viro que l'empourtavo, mai l'acioun de la lumiero que Diéu venié de coungreia, tout-acò-d'aqui avié vapourisa, vous dirai, uno masso d'aigo enormo. Em'acò vanegavo, aquelo masso d'aigo en vapour, sus la fâci de l'abime; s'esperlougavo coume un nivoulas espés, coume uno inmènso nèblo, e fourmavo ansin à l'entour de la terro uno segoundo envouloupo, diferènto d'aquelo mar d'aigo liquido que la revestissié. Es d'acò que parlavo lou Bon Diéu, quand disié au sant ome Jo : « Quau es qu'a mes de restanco à la mar..., quand l'acatave iéu d'uno raubo de nivo, quand emé de nèblo la mudave, coume se mudo emé de làni un pichot enfantoun (1) ? »

(1) Jo, xxxviii, 8, 9.

Au second jour de la Création, cette atmosphère n'existait pas encore dans son état actuel. Ainsi que nous le verrons dans une de nos prochaines conférences, la terre ayant traversé les périodes cahotique et solaire, entra dans la période des eaux. C'est à cette dernière que nous nous trouvons, au début du second jour. Alors tout autour de la terre, ce n'était qu'un amas liquide où le flot succédait au flot; elle demeurait invisible, couverte ainsi par ce vaste linceul. Mais l'activité du feu intérieur qui la travaillait, la rapide rotation qui l'emportait, l'action de la lumière que Dieu venait d'enfanter, toutes ces choses réunies avaient réduit en vapeurs une énorme masse d'eau. Et elle errait sur la face de l'abîme, cette masse d'eau vaporisée, elle s'étendait indéfiniment comme un nuage épais, comme un brouillard immense, et elle formait ainsi autour de la terre une seconde enveloppe, différente de cette mer d'eau liquide qui la revêtait. C'est à quoi Dieu faisait allusion, lorsqu'il disait au saint homme Job : « Qui donc a mis des barrières à la mer... lorsque je la couvrais d'une robe de nuées et que je l'enveloppais de brouillards comme on enveloppe de langes un tout petit enfant (1)? »

(1) JOB XXXVIII, 8, 9.

Tal èro dounc l'aspèt de nosto terro, à l'aubo dóu segound jour : èro enviournado d'uno doublo cuberto d'aigo, l'uno liquido, l'autro vapourisado ; e la lumiero à bèl èime ié trasié si belu flame-nòu. Quint espetacle grandaras ! quéntis óurizount infini d'oundado neblouso e luminoso !... Alor Diéu diguè : « Que se fague un fiermamen entre lis aigo e que separe lis aigo d'emé lis aigo. » Au divin coumandamen, li nivo e li neblasso s'esbeguèron, tóuti aquélis aigo vapourisado s'enaurèron subran em'uno vitesso espetaclouso, fusèron peramoundaut, coume l'òli mes au founs d'un bacin travèssò l'aigo e rapidamen mounto au dessus. Ansin, coume dis Mouïse, i'aguè d'aigo souto lou fiermamen, *sub firmamento*, e d'aigo au dessus, *super firmamentum*, d'aigo inferiouro dins sa formo liquido, d'aigo superiouro counvertido en vapour sutilo. « E faguè Diéu lou fiermamen, nous dis Mouïse, e desseparè lis aigo qu'èron souto lou fiermamen d'aquéli qu'èron sus lou fiermamen. E ansin fuguè fa. »

D'aquéu biais, coume vesès, Fraire e Sorre, i'aguè la separacioun dis aigo en dos part ; e lou fiermamen noun pòu èstre que lou relarg que li tèn desseparado e en quau avèn douna lou noum d'atmousfèro. E tout just



Tel était donc l'aspect de notre globe, à l'aurore du second jour : il était entouré d'une enveloppe d'eau, l'une liquide, l'autre vaporisée; et la lumière y jetait à profusion ses lueurs nouvelles. Quel spectacle grandiose ! Quels horizons infinis d'ondes nébuleuses et lumineuses !... Dieu dit alors : « Qu'un firmament se fasse au milieu des eaux et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux. » Au divin commandement, les nuages et les brouillards se fondirent, toutes ces eaux en vapeur s'élevèrent soudain avec une vitesse prodigieuse, elles s'enfuirent dans les hauteurs, comme l'huile mise au fond d'un bassin traverse l'eau et monte rapidement au-dessus. Ainsi, comme le dit Moïse, il y eût de l'eau sous le firmament, *sub firmamento*, et de l'eau au-dessus, *super firmamentum*, les eaux inférieures dans leur forme liquide, les eaux supérieures converties en vapeurs subtiles. « Et Dieu fit le firmament, et il sépara les eaux qui étaient sous le firmament de celles qui étaient au-dessus du firmament. Et cela se fit ainsi (1). »

De cette façon, vous le voyez, Frères et Sœurs, les eaux se séparèrent en deux parties; et le firmament ne peut être que l'espace qui les tient séparées et auquel nous avons donné le nom d'atmosphère. Et précisément

(1) Voyez la note 1, à la fin de cette conférence.

S. Agustin nous dis que lou fiermamen es ansin nouma, unicamen pèr-ço que desseparo lis aigo vapourisado que soun en aut d'emé lis aigo liquido que soun en bas. D'ounte vèn que Cournèli de la Pèiro ajusto : « Lou fiermamen es coume uno muraio au mitan dis aigo (1). » Aquéu terme de fiermamen reviuho en efèt l'idèio de quaucarèn de ferme, d'espés, de soulide ; mai countrasto, n'en counvendrés, emé l'aplicacioun que n'en fasèn à nosto atmousfèro terrèstro. Es, coume sabès, uno inmènso cencho d'èr qu'envirouno lou globe e que viro em'éu ; es facho d'uno matèri talamen téuno, lóugiero, fluido, qu'emé li man noun la poudès arrapa, talamen clarinello qu'emé lis uei noun la poudès vèire. E pamens sa pesantour es counsiderablo : atira pèr la terro, l'èr peso cènt milo milioun de milioun de tounèu, qu'acò's uno mesuro de la valour de vint quintau. Soun elasticita es peréu grando mai-que-mai : coume tóuti li gaz, l'èr vai e vèn dins tóuti lis espàci dubert davans éu ; mounto, davalò souto l'acioun de la calour o dóu refrejamen ; formo, coume dison li fisician, de courrènt ourizountau e verticau, emai ascendènt e descendènt. Gràci à soun

(1) S. AGUSTIN, *De Gen. ad. litt.*, lib. II, cap. IV. — COURNÈLI DE LA PÈIRO, *loc. cit.*

voilà S. Augustin qui nous dit que le firmament est ainsi nommé, uniquement parce qu'il sépare les eaux vaporisées qui sont en haut d'avec les eaux liquides qui sont en bas. Ce qui induit Corneille de la Pierre à ajouter : « Le firmament est comme une muraille au milieu des eaux (1). » Le mot firmament réveille en effet l'idée de fermeté, d'épaisseur de solidité ; mais il contraste, avouez-le, avec l'application que nous en faisons à notre atmosphère terrestre. C'est une immense couche d'air qui environne le globe et qui tourne avec lui ; elle est formée d'une matière tellement ténue, légère et fluide que les mains ne la peuvent saisir, tellement transparente que les yeux ne peuvent la voir. Et pourtant sa pesanteur est considérable : attiré par la terre, le poids de l'air est de cent mille millions de millions de tonnes ; la tonne est une mesure valant ving quintaux. Son élasticité est également très-grande : comme tous les gaz, l'air circule dans tous les espaces qui s'ouvrent devant lui ; il monte, il descend sous l'action de la chaleur ou du refroidissement ; il forme, disent les physiciens, des courants horizontaux et verticaux, ascendants et des-

(1) S. AUGUSTIN, *De Gen. ad litt.* lib. II, cap. IV. — CORNEILLE DE LA PIERRE, *loc. cit.*

elasticita em'à sa pesantour, aquelo cencho d'èr mantèn equilibrado lis aigo d'en bas emé lis aigo d'en aut. Pèr quant à soun autour, li sabènt la cercon encaro : lis un parlon de setanto à quatre-vint kiloumètre, lis autre de tres-cènt vint e mai mai. En tout cas, parèis èstre divisado en uno serìo de zouno councentrico qu'à mesuro que mountas, l'èr devèn mai rare ; meme que sa limito aperamount sarié netamen traçado e pariero à la surfaci de la mar. Ansin l'amousfèro merito bèn lou noum de fiermamen, qu'en ebriéu vòu dire un espendidou ferme e soulide ; es bèn coume uno muraio que tèn separado lis aigo inferiouro d'emé lis aigo superiouro (1).

Mai dequ'è soun, m'anas dire, aquélis aigo superiouro ? eisiston-ti realamen ? — E segur, Fraire e Sorre. Sènso l'eisistènci d'aquélis aigo, i'a de fenoumène dins la naturo qu'es impoussible de n'en douna l'esclargimen.

(1) DE BOYLESVE, *Dieu et ses Œuvres*, p. 248-49. — MOIGNO, *Les Splendeurs de la Foi*, t. II, p. 236 — A. LÉVY, *Histoire de l'air*, p. 6, 34, 81-82. — ZURCHER, *Les phénomènes de l'Atmosphère*, p. 16-17. — POËY, *Les Courants atmosphériques*, p. 1.-3, 9-12. — PLUMANDON, *Formation des principaux hydrométéores*, p. 3. — FERRIN, *Etude sur les éclairs*, p. 36-37. — SORIGNET, *La Cosmogonie de la Bible*, p. 231-32.

cendants. Grâce à son élasticité et à sa pesanteur, cette ceinture d'air maintient l'équilibre entre les eaux inférieures et les eaux supérieures. Quant à sa hauteur, les savants la cherchent encore : les uns parlent de soixante-dix à quatre-vingt kilomètres, les autres de trois-cent vingt et davantage. Quoiqu'il en soit, l'atmosphère paraît être divisée en une série de zones concentriques où, à mesure que vous montez, l'air devient plus rare ; sa limite extrême serait même nettement tracée et pareille à la surface de la mer. Ainsi l'atmosphère mérite bien le nom de firmament, qui signifie en hébreu une étendue ferme et solide ; elle est bien comme une muraille qui tient séparées les eaux inférieures d'avec les eaux supérieures (1).

Mais que sont elles, me direz-vous, ces eaux supérieures ? existent-elles réellement ? — Sans nul doute, Frères et Sœurs. Si ces eaux n'existaient pas, il est des phénomènes dans la nature dont vous ne pourriez donner

(1) DE BOYLESSE, *Dieu et ses Oeuvres*, p. 248-49. — MOIGNO, *les Splendeurs de la Foi*, t. II, p. 236. — A. LÉVY, *Histoire de l'air*, p. 6, 34, 81-82. — ZURCHER, *les Phénomènes de l'Atmosphère*, p. 16-17. — POËY, *les Courants atmosphériques*, p. 1-3, 9-12. — PLUMANDON, *Formation des principaux hydrométéores*, p. 3. — PERRIN, *Etude sur les éclairs*, p. 36-37. — SORIGNET, *la Cosmogonie de la Bible*, p. 231-32.

Tenès, pèr eisèmple, aquéu de la plueio. Sabès touti ço que se passo quand vai plòure : lou baroumètre baïssò ; acò's un signe que l'èr es arrari, que perd de soun pes ; estènt trop lóugié, pòu plus sousteni lis aigo eilamoundaut, em'acò vaqui lou blasin e la raisso que davalon sus la terro. Eh ! bèn, cresès de l'esplica, la plueio, rènn qu'emé l'aigo que toumbo di nivo ? Mai avès d'aquéli reïssas, d'aquéli ruscle que desboundon tant subit, qu'escampon à bro tant e tant d'aigo, e acò pendènt de semanado e de mesado, qu'es gaire poussible de n'en douna l'esplicacioun coume se dèu, à mens d'avé recous à l'eïstènci dis aigo superiouro.

S'acò noun vous satisfai, esplicas-me lou deluge, aquel endoulible d'aigo, aquelo pluïasso espetaclouso que nosto terro n'en gardo encaro la marco. Tre senti aquelo mau-parado, oh ! quinto revoulucioun dins l'atmousfèro ! Oh ! quint arrarimen de l'èr ! Lóugié à noun plus, pousquè plus sousteni la masso dis aigo superiouro ; em'acò, dis la Genèsi, « toutili font dóu grand aven crebèron e li resclauso dóu cèu se durbiguèron ; e la plueio toumbè sus la terro quaranto jour e quaranto niue... Touti li mountagno li plus

une claire explication. Voici, par exemple, le phénomène de la pluie. Vous savez tous ce qui se passe lorsqu'il va pleuvoir: le baromètre baisse, c'est un signe que l'air se raréfie, qu'il perd de son poids; trop léger, il ne peut plus soutenir les eaux des régions élevées, et voilà la pluie, les averses qui descendent sur la terre. Eh bien! croyez-vous de m'expliquer la pluie, seulement avec l'eau qui tombe des nuages. Mais vous avez de ces averses, de ces pluies battantes qui se déchaînent si subitement, qui répandent leurs eaux avec tant d'abondance, durant des séries entières de semaines et de mois, qu'il n'est guère possible d'en donner une explication convenable, à moins d'avoir recours à l'existence des eaux supérieures.

Si vous n'êtes pas satisfaits de cet exemple, expliquez-moi le déluge, cette pluie torrentielle, cette pluie terrifiante dont notre globe conserve encore les traces. Au premier approche de ce cataclysme, oh! quelle révolution dans l'atmosphère! Oh! quelle raréfaction de l'air! Léger au delà de toute expression, il ne fut plus en état de soutenir la masse des eaux supérieures; et « alors, dit la Genèse, toutes les sources du grand abîme furent rompues, et les cataractes du ciel furent ouvertes; et la pluie tomba sur la terre pen-

auto que i'a souto la capo dóu cèu fuguèron acatado (1). » Ansin lis aigo se capitèron dins sa situacioun proumierenco sus touto la fàci dóu globe, talo que li vesèn au segound jour de la Creacioun. Touto aquelo masso d'aigo, lou dise iéu, provo claramen l'eisistènci dis aigo superiouro, dóumaci touto l'evapouracioun di region terrenco, tóuti li vapour enmagasinado dins li nivo noun podon segu-ramen l'avé coungreiado.

Dóu rèsto, la sciènci de vuei, que fai de camin tant e mai, a descubert emé sis estrumen amirable l'eisistènci d'aquéli aigo superiouro. Lis a visto vanega en formo de vapour, eilamoundaut bèn au dessus de nosto atmousfèro, apereilamoundaut dins lis auturo de l'espaci, à l'entour di planeto, dins lou vesinage dóu soulèu, jusquo dins lis estello li mai liuencho. « En tout cas, coume l'óusservo S. Agustin, de quinto maniero que lis aigo siegon sus lou fiermamen, i'a ges de doute que ié soun, car l'autourita di divinis Escrituro es mai grando que touto la capacita d'inteligènci dis ome li mai grand (2). »

(1) GENÈSI, chap. vii.

(2) S. AGUSTIN, *De Gen. ad litt.*, lib. ii, cap. v. — Vèire MOIGNO, op. cit. t. iii, p. 942, 1113-17.



dant quarante jours et quarante nuits... Toutes les plus hautes montagnes qui sont sous le ciel furent couvertes (1). » Ainsi les eaux se trouvèrent dans leur situation primitive sur la face du globe, telles que nous les voyons au second jour de la Création. Toute cette masse d'eau, je puis le dire, prouve clairement l'existence des eaux supérieures, car toute l'évaporation des régions terrestres, toutes les vapeurs emmagasinées dans les nues ne peuvent pas assurément l'avoir produite.

Au reste, la science actuelle, qui s'avance à grand pas, a découvert à l'aide de ses admirables instruments l'existence de ces eaux supérieures. Elle les a vues à l'état de vapeur, là-haut bien au-dessus de l'atmosphère, là-haut dans les hauteurs les plus éloignées de l'espace, autour des planètes, près du soleil, jusque dans les étoiles les plus lointaines. « En tout cas, suivant la remarque de S. Augustin, de quelque manière que les eaux soient au-dessus du firmament nous ne pouvons douter qu'elles existent en cet endroit, car l'autorité de la Ste Ecriture est plus grande que toute la capacité du génie humain (2). »

(1) GENÈSE. chap. vii.

(2) S. AUGUSTIN. *De Gen. ad litt.*, lib. II, cap. v. — Voir MOIGNO, *op. cit.* t. III, p. 942, 1113-17.

Ah ! Mounsegne, perdounas se, tre vous parla dis aigo superiouro, uno douço e tristò souvenènço me travèssò la pensado e vèn m'esmdùre lou cor. Vous li remembras, aquéli ceremounié tant bello qu'autre-tèms se des-plegavon dins la blanco abadié de Ferigoulet. Aqui, chasco niue, trefouli de joio, cantavian lis armouniò dis aigo superiouro, dins nosto grand glèiso vuei barrado, pecaïe ! vuei nuso e silencioso, mai alor touto fernissènto de cantico, touto resplendènto de lume e de trelus. Se levavo lou mèstre de cant. « D'apèramount, éu disié, lausas lou Segnour, *Laudate Dominum de cælis !* » Em'acò li voues grèvo di canounge, mesclado i voues clareto di clerjounet, emé l'acoumpagnamen de l'ourgueno triounfalo respoundien : « Lausas-lou, dins lis auturo ! Lausas-lou, vâutri tóuti, o bèus Ange !... Lausas-lou, o soulèu, o lugano, o estello, o astre esbléugissènt ! Lausas-lou, o cèu di cèu ! e que tóuti lis aigo en dessus dóu fièrmamen lauson lou noum dóu Segnour (1) ! »

Aquéu bèu tèms a passa. Quouro tournara mai ? Lou sabès, vous, moun Diéu !...

(1) Saume cXLVIII.

Ah ! pardonnez, Monseigneur, si, en vous parlant des eaux supérieures, un doux et triste souvenir traverse mon esprit et vient émouvoir mon cœur. Vous vous les rappelez, ces splendides cérémonies qui jadis se déployaient dans la blanche abbaye de Frigolet. Là, chaque nuit, transportés de joie, nous chantions les harmonies des eaux supérieures, dans notre grande église fermée aujourd'hui, hélas ! aujourd'hui nue et silencieuse, mais alors toute retentissante de cantiques, toute éblouissante de lumières et de splendeurs. Le grand-chantre se levait. « Du haut des cieux, disait-il, louez le Seigneur, *laudate Dominum de cælis!* » Et les voix graves des chanoines, mêlées aux jolies voix claires des enfants de chœur, répondaient aussitôt avec l'accompagnement des orgues triomphales : « Louez-le dans les hauteurs ! Louez-le, vous tous, Anges radieux !.... Louez-le, ô soleil, ô lune, ô étoiles, ô astres étincelants ! Louez-le, cieux des cieux ! et que toutes les eaux qui sont au-dessus du firmament célèbrent le nom du Seigneur (1). »

Ce beau temps est passé. Quand reviendra-t-il ? Vous, mon Dieu, vous le savez !....

(1) PSAUME CXVLIH.

## II

**V**ENÈN d'avé uno idèio de ço qu'es lou fiermamen ; veguen aro soun utileta.

Lou fiermamen o, autramen di, l'atmousfèro sièr de diferènti maniero à l'ome, au mounde emai à Diéu. Sièr d'abord à l'ome : es l'elemen vitau ounte respiro ; es lou mitan ounte coumunico sa pensado pèr lou biais de la paraulo.

L'atmousfèro, en desseparant lis aigo d'emé lis aigo, pau à pau s'espurgavo 'e se netejavo. Au segound jour de la Creacioun, èro touto ennivoulido, touto cargado d'acide carbouni, e ansin devié favourisa meraviousamen la creissènço de l'erbouran ; mai valié rèn de rèn encaro pèr la respiracioun de l'ome e dis animau. Paciènci ! i'avié rèn que pressèsse, estènt que lis animau e l'ome devien naisse soulamen li dous darrié jour. Diéu, boutas, a tout agensa coume se dèu. Remercien-lou, car es éu qu'à la longo dóu tèms, bèn à l'ouro vougudo, a fa de l'atmousfèro aquel oucean

## II

**N**ous venons d'avoir une idée de ce qu'est le firmament; voyons maintenant son utilité.

Le firmament ou, autrement dit, l'atmosphère sert de différente façon à l'homme, au monde et à Dieu. Il sert d'abord à l'homme: c'est l'élément vital dans lequel il respire; c'est le milieu où il communique sa pensée, au moyen de la parole.

L'atmosphère, en séparant les eaux d'avec les eaux, peu à peu se déchargeait et se purifiait. Elle était, au second jour de la Création, toute obnubilée, toute imprégnée d'acide carbonique, et par là même elle devait favoriser admirablement la croissance des espèces végétales; mais elle ne valait encore absolument rien pour la respiration de l'homme et des animaux. Patience! rien ne pressait, attendu que les animaux et l'homme ne devaient naître que les deux derniers jours. Dieu, croyez-le bien, a disposé toutes choses avec un ordre parfait. Remercions-le, car c'est lui qui, dans la suite des siècles, à l'heure

d'èr respirable ounte l'ome se mòu à soun aise, coume lou pèis dins l'aigo.

Es, aquel èr, uno coumbinesoun de diferènt gaz que li fisician — pecaire! soun gaire pouëti! — an bateja óussigène, idrougène, azote e carbone, amirablo coumbinesoun, coumbinesoun sabènto e delicato que la chimio la mai abilo de tout segur encaparié jamai emé sis estrumen li meiour. Ansin coumpausa pèr la sciènci, la sagesso e la bounta prevesènto de noste Diéu, l'èr de l'atmousfèro devèn noste elemen vitau. « Vue cènt cinquante fes mai lóugié que l'aigo, nous dis un vièi felibre, porto pamens sus la superficio entiero de noste cors un pes de 16,000 kilog, un pes que nous amatarié, se lou dedins dóu cors, se lou sang e lis umour vaneganto ié resistavon pas de pertout, e de biais que sentèn meme pas sa pesantour. L'èr vai e vèn dins nòstis ourgane. Avala 'mé la nourrituro, tamisa à travès li trauquihoun de la pèu, intro à plen de peitrino dins lou double pómoun; es pres, rendu pèr aquéu noble ourgane que jamai dor, que noun se pauso d'alena, que quand lou cor a fini de batre. L'èr es l'alimen dóu sang, la flamo de la

opportune, a fait de l'atmosphère cet océan d'air respirable au sein duquel l'homme se meut à l'aise, comme le poisson au sein des flots.

L'air est une combinaison de différents gaz que les physiciens, peu poétiques, hélas ! ont nommés oxygène, hydrogène, azote et carbone, admirable combinaison, combinaison savante et délicate que la chimie la plus habile n'aurait jamais trouvée à coup sûr même avec ses instruments les meilleurs. Ainsi composé par la science, la sagesse et la bonté prévoyantes de notre Dieu, l'air atmosphérique devient notre élément vital. « Huit cent cinquante fois plus léger que l'eau, nous dit un vieux félibre, il porte cependant sur toute la superficie de notre corps un poids de 16,000 kilogs, un poids qui nous accablerait, si les parties internes du corps, si la circulation du sang et des humeurs ne lui résistaient pas de tous côtés, à tel point que nous ne sentons même pas sa pesanteur. L'air va et vient dans nos organes. Avalé avec la nourriture, tamisé à travers nos pores, il entre à pleine poitrine dans le double poumon ; il est pris, rendu par ce noble organe qui jamais ne dort, qui n'arrête son souffle que lorsque le cœur a cessé de battre. L'air est l'aliment du sang,

vido (1). » Sout tóuti li latitudo, dins tóuti li climat, counservo li proupourcioun de soun armouniouso mesclo : óussigène, idrougène, azote e carbone ; e d'aquéu biais, l'atmousfèro se trovo d'èstre pèr l'ome l'elemen respirable que mantèn e reviscoulo sa vido.

Es tambèn lou mitan ounte coumunico sa pensado pèr la paraulo. Dequ'es la paraulo, Fraire e Sorre, dins sa significacioun materialo ? Es un son. Lou son esbrando l'èr, bouto en movemen dins li relarg de l'espàci, li milanto belugno que lou coumpauson, li fai rapidamen se turta l'uno l'autro, rapidamen vibra l'uno après l'autro, autant liuen que pòu ana. Tenès, pèr vous lou faire miès coumprene, escoutas aquesto coumparesoun. Quand trasès un caiau au mitan d'un large barquiéu plen d'aigo, dequeé vesès ? Tout à l'entour dóu rode ounte lou caiau a pica, vesès un pichot round que risoulejo, e pièi un autre un pau mai grand, e pièi mai un autre, espèci d'oundeto que se tuerton, e van en s'alargissènt, d'aquí que lou tremoulun óucasiouna pèr lou cop de caiau se siegue coumunica en touto la masso d'aigo, fin-qu'à

(1) T. POUSSEL, *Armana prouvençau* 1856, p. 43-44. — Vèire tambèn lis oubrage déjà cita de MOIGNO, t. III, p. 1445, de LÉVY, p. 125-28, 133, de ZURCHER, p. 16-17.



la flamme de la vie (1). » Sous toutes les latitudes, dans tous les climats, il conserve les proportions harmonieuses de son mélange : oxygène, hydrogène, azote et carbone ; et de cette façon, l'atmosphère est pour l'homme l'élément respirable qui maintient et ranime sa vie.

Elle est aussi le milieu où il communique sa pensée par la parole. Qu'est-ce que la parole, Frères et Sœurs, dans sa signification matérielle ? C'est un son. Le son ébranle l'air, il met en mouvement au sein de l'espace les incalculables molécules qui le composent, il les fait rapidement s'entre-choquer, rapidement vibrer l'une après l'autre, et cela aussi loin que sa force le porte. Mais voici qui vous fera bien comprendre, écoutez cette comparaison. Lorsque vous jetez une pierre au milieu d'un large bassin plein d'eau, que voyez-vous ? Tout autour de l'endroit que la pierre a frappé, un petit cercle s'épanouit, suivi d'un second un peu plus grand, et puis d'un troisième, petites ondes qui se heurtent et qui vont en s'élargissant, jusqu'à ce que la commotion occasionnée par le choc de la pierre se soit communiquée à toute la masseliquide, jusqu'au

(1) T. POUSSEL, *Armana provençau* 1856, p. 43-44. — Voir aussi les ouvrages déjà cités de MOIGNO, t. III, p. 1445, de LÉVY, p. 125-28, 133, de ZURCHER, p. 15-17.

la ribo dóu barquiéu. Eh! bèn, se passo quaucarèn d'ansin pèr lou son : éu fai dins l'èr ço que lou caiau proudus dins l'aigo ; l'esbrando, ié mòu tout un tremoulun d'oundeto sounoro que rapidamen l'uno après l'autro van en s'espandissènt, se mandon la vibracioun e l'aduson à nosto ausido (1).

Lou vesès dounc, Fraire e Sorre, gràci à-n-aquel èr qu'emplis l'atmousfèro, l'ome pòu coumunica'mé si semblable, pòu faire ausi sa voues e si cant d'amour o de doulour ; gràci à-n-aquel èr, pòu jouï dis acord de la musico, de la cansoun galoio dis aucèu e dis armounio de la naturo entiero ; gràci à-n-aquel èr, papo, evesque e prèire anóuncion l'evangèli à touto creaturo, lou rèi parlo à soun pople, lou generau d'armado fai clanti soun coumandamen, l'espous deviso emé soun espouso, la maire ris e gazouiejo emé soun enfantoun ; gràci à-n-aquel èr, pode iéu vous parla e vous poudès m'ausi. Pèr miés dire, d'aquéli vibracioun de l'èr l'ome n'en fai l'expressioun de soun idèio, de soun inteligènci, de sa voulounta, de soun entousiasme e trop souvènt, pecaire! de si foulié... Levas l'èr, subran tout se taiso, touto paraulo umano s'amosso ; es en tout caire lou silènci dóu

(1) DE BOYLESVE, *op. cit.* p. 257-58. — LÉVY, *op. cit.* p. 36-37, 67.

bord du bassin. Eh bien ! il se passe pour le son quelque chose d'analogue : il fait dans l'air ce que la pierre produit au sein de l'eau ; ill'ébranle, il y fait naître tout un frémissement d'ondes sonores qui rapidement se suivent, vont en s'élargissant, se renvoient la vibration et l'apportent à notre oreille(1).

Vous le voyez donc, Frères et Sœurs, grâce à cet air dont l'atmosphère est remplie, l'homme peut communiquer avec ses semblables, il peut faire entendre sa voix et ses chants d'amour ou de douleur ; grâce à cet air, il peut jouir des accords de la musique, de la joyeuse chanson des oiseaux et des harmonies de la nature entière ; grâce à cet air, le pape, l'évêque, le prêtre annoncent l'évangile à toute créature, le roi parle à son peuple, le général d'armée fait retentir son commandement, l'époux devise avec son épouse, la mère rit et gazouille avec son enfant ; grâce à cet air, je puis vous parler, vous pouvez m'entendre. Pour mieux dire, l'homme fait de ces vibrations de l'air, l'expression de son idée, de son intelligence, de sa volonté, de son enthousiasme et trop souvent, hélas ! de ses folies !... Otez l'air, soudain tout se tait, toute parole humaine

(1) DE BOYLESVE, *op. cit.* p. 257-57. — LÉVY, *op. cit.* p. 36-37, 67.

cementèri, car es recouneigu que, dins lou vuide, i'a ges de son e ges de brut. Ansin coumprenès la relacioun qu'eisisto entre la creacioun de l'atmousfèro e la creacioun de l'ome. Es en visto de l'ome subre-tout que l'atmousfèro es estado facho : sènso elo, éu pourrié ni alena, ni parla, ni viéure. D'aquéu biais, tout se tèn dins lis obro de Diéu ; tout nous mostro sa sagesso, soun poudé, sa bounta.

Mai l'atmousfèro noun sièr soulamen à l'ome, sièr encaro à noste mounde en i'adusènt lou triple efèt de la lumiero, valènt-à-dire la clarta, la calour e l'eleitricita.

Espandido coume un vèu brihant à bluio tencho, vès-la! s'enredounis aperamoundaut que la dirias uno coupolo d'azur, dins lou jour touto ensouleiado, dins la niue touto estelado. Vaqui perqué nous-autre l'apelan cèu; e sian pas li soulet, Mouïse nous dis : « Diéu apelè lou fiermamen cèu. » Aquéu blu d'azur que nous regalo la visto, saubrès que depènd de l'atmousfèro. Efetivamen, se mountavias en baloun dins lis auturo de l'èr, veirias l'espaci deveni de mai en mai encre e sourne, e lou blu qu'es tant dous e clar, lou blu d'azur s'esbéure pau à pau e s'avalè dins uno tencho negrasso. Fourmant coume

s'éteint ; il n'y a plus en tout lieu que le silence du tombeau, car il est reconnu que, dans le vide, il ne se produit ni son, ni bruit. Par là vous comprenez la relation qui existe entre la création de l'atmosphère et celle de l'homme. C'est en vue de l'homme surtout que l'atmosphère a été faite : sans elle il ne pourrait ni respirer, ni parler, ni vivre. Ainsi tout se tient dans les œuvres de Dieu, tout nous montre sa sagesse, sa puissance, sa bonté.

Mais l'atmosphère ne sert pas seulement à l'homme, elle sert encore au monde en lui apportant le triple effet de la lumière, c'est-à-dire la clarté, la chaleur et l'électricité.

Etendue comme un voile brillant à teinte bleue, voyez-la s'arrondir à son sommet pareille à une coupole d'azur, inondée durant le jour par les rayons du soleil, et durant la nuit toute parsemée d'étoiles. C'est pourquoi nous l'appelons ciel, et nous ne sommes pas les seuls ; Moïse nous dit : « Dieu appela le firmament ciel. » Vous saurez que cette couleur azurée qui charme nos yeux dépend de l'atmosphère. Si, en effet, vous montiez en ballon dans les hauteurs aériennes, vous verriez l'espace se rembrunir, s'assombrir de plus en plus, et le bleu si doux, si clair, le bleu d'azur s'évaporer peu à peu et se fondre

acò uno inmenso vouto clarinello, l'atmousfèro acampo li raiado dóu soulèu e dis astre, n'en fai uno rapido difusioun, li rebat e li reünis à la surfâci de noste globe. Es d'elo que nous vèn lou jour sus la terro, quand lou soulèu pounchejo pancaro, o, quand vèn de trecoula. Sènso elo, noste grand astre prouvençau, lou veirian parèisse e desparèisse bruscamen; aurian ni aubo, ni calabrun. Dins lou courrènt de la journado, flamejarié pereilamount sus un founs negre, aguènt clavelado à soun entour, lisestello que de-longo istarien vesiblo; em'acò, eiçabas, se ié veirié qu'i rode ounte si rai picarien. Tout acò-d'aqui provo que l'atmousfèro pèr sa counfourmacioun, es la carrejarello e l'escampiharello dóu fluide lumineux, qu'es la draio, coume dis l'Escrituro, pèr ounte s'expandis la clarta, *per quam spargitur lux* (1).

L'atmousfèro carrejo tambèn la calour e la despartis, à la voulounta de Diéu, sus lou globe terrèstre. Escoutas eiçò. Saubrès que

(1) LÉVY, *op. cit.* p. 61-62, 65-66. — ZURCHER, *op. cit.* p. 147-48.  
— PIOGER, *Dieu et ses œuvres*, p. 257.

dans une teinte complètement noire. Formant ainsi une immense voûte transparente, l'atmosphère concentre les rayons du soleil et des astres, elle en fait une rapide diffusion, elle les réfléchit et les réunit à la surface du globe. C'est d'elle que nous vient le jour sur la terre, lorsque le soleil n'a pas encore lancé son premier rayon, ou lorsqu'il vient de s'enfoncer derrière la montagne. Sans elle, vous verriez brusquement paraître et disparaître notre grand astre provençal; nous n'aurions ni aurore, ni crépuscule. Durant la journée, il flamboierait au sommet des cieux sur un fond noir, ayant, comme clouées autour de lui, les étoiles constamment visibles; et nous, ici-bas, nous ne serions éclairés que dans les lieux directement frappés par ses rayons. Ce sont là autant de preuves que l'atmosphère, par sa conformation, est la conductrice et la propagatrice du fluide lumineux, qu'elle est la voie, nous dit l'Écriture, par laquelle se répand la clarté, *per quam spargitur lux* (1).

L'atmosphère est aussi le véhicule de la chaleur, et elle la distribue, suivant la volonté de Dieu, sur le globe terrestre. Ecoutez ceci.

(1) LÉVY, *op. cit.* p. 61-62, 65-66. — ZURCHER, *op. cit.* p. 147-48.  
— PIOGER, *Dieu et ses œuvres*, p. 257.

se remarco à l'Equatour — qu'acò's la ligno dóu soulèu — uno causo meravihuoso e bèn digno d'atencioun. Aqui, tant ardènto es la calour que l'evapouracioun fai desaparèisse, chasco annado, uno coucho d'aigo d'au-mens vint pan d'espés. Supausen que, dins l'annado, ié toumbe uno plueio de vue pan : rèsto encaro douge pan d'aigo que soun dins l'atmousfèro en formo de vapour. Or, aquelo quantita de vapour caudo, ansin enmagasinado dins l'èr, sarié capablo, au dire di sabènt, de faire foundre coume d'estam uno mountagno mai grosso que lou Ventour. Mai Diéu i'a prouvesi. Aquelo, masso enormo de calour es despartido en d'àutri countrado pèr l'atmousfèro elo-memo, qu'en aquéu rode de l'Equatour — regardas un pau li causo! — se capito en retard sus la vitesso de la terro. Eici la sagesso de Diéu a tout previst, tout agensa dins l'amiracioun. Aquéu retard, vous trouvarés, es l'encauso de dous courrènt d'èr: l'un en aut qu'emporto la calourasso de l'Equatour vers li regioun glaçado dóu Pole, l'autre en bas que carrejo li jaladuro dóu Pole vers l'Equatour.

Aro, apoundès à-n-acò la counfiguracioun di terro e di mar, l'eterne boulegamen de l'Oucean, lou courre di flùvi e di ribiero, li variacioun de la temperaduro, aurés aqui



On remarque à l'Equateur — qui est la ligne du soleil — un fait merveilleux et digne d'être observé. En cet endroit si ardente est la chaleur, que l'évaporation fait disparaître, chaque année, une couche d'eau ayant au moins cinq mètres d'épaisseur. Supposons qu'il tombe annuellement une pluie de deux mètres : il reste encore trois mètres d'eau à l'état de vapeur dans l'atmosphère. Or, cette quantité de vapeurs brûlantes, ainsi emmagasinées dans les airs, serait assez forte, au dire des savants, pour faire fondre comme de l'étain une montagne plus volumineuse que le Ventour. Mais Dieu y a pourvu. Cette énorme masse de chaleur est distribuée en d'autres contrées par l'atmosphère elle-même, qui, à la région de l'équateur — chose merveilleuse ! — se trouve en retard sur la vitesse de la terre. Ici la sagesse de Dieu a tout prévu, tout disposé d'une façon admirable. Ce retard est la cause de deux courants d'air : l'un en haut qui emporte les chaudes effluves de l'Equateur vers les régions glacées du Pôle, l'autre en bas qui charrie les froidures du Pôle vers l'Equateur.

Ajoutez à cela maintenant la configuration des terres et des mers, l'éternelle agitation de l'Océan, le cours des fleuves et des rivières, les variations de la température, vous aurez

l'esplicacioun de tóuti lis àutri courrènt segoundàri, que noun ai lesi de vous nouma e que d'eici-d'eila s'entre-croson dins l'espàci; aurés la resoun di vènt dóu Nord, dóu Miejour, dóu Pounènt, dóu Levant, de tóuti aquéli marinado, en un mot de tóuti aquéli ventoulas o ventoulet que boufon, alenon, zounzounon, o que bramon, tarabastejon e picon tenèbro dins li plano de l'èr. Saubrès tambèn lou perqué de tóuti aquéli nivo que courron peramoundaut, d'aquéli emparo, d'aquéli bàrri, d'aquéli tourrello, d'aquéli castèu, d'aquéli amoulounamen neblous, qu'en nosto lengo prouvençalo i'avèn douna de noum tant galant, e que marcon la plueio, la chavano o lou bèu tèms. Ansin, gràci à tóuti li courrènt de l'èr, la calour es despartido armouniousamen dins la naturo entiero. Es uno veritablo circulacioun, reguliero autant que, dins noste cors, la circulacioun dóu sang. Or, es impoussible — noun m'alassarai de lou redire — impoussible de pas vèire dins aquel ourdounamen de l'atmousfèro la provo d'uno sagesso infinido. Veramen nous fan pieta li Materialisto, quand nous parlon de l'asard! S'es l'asard qu'a fa tout acò bèu, fau avoua qu'es bèn inteligènt, coume disié quaucun,

ainsi l'explication de tous les autres courants secondaires, que je n'ai pas le temps d'énumérer et qui se croisent en tous sens au sein de l'espace ; vous aurez aussi la raison des vents du Nord, du Midi, du Couchant, du Levant, de toutes ces rafales de mistral, de toutes ces brises de mer, en un mot de tous ces vents impétueux ou de ces zéphyrs qui soufflent, qui répandent leur haleine, leurs murmures, ou qui hurlent, font vacarme et ébranlent les plaines éthérées. Vous saurez aussi la cause de toutes ces nuées qui roulent dans le ciel, de ces barres, de ces remparts, de ces tourelles, de ces châteaux, de ces entassements nuageux qui ont des noms si gracieux dans notre langue provençale, et qui marquent la pluie, la tempête ou le beau temps. Ainsi, grâce à tous les courants aériens, la chaleur est distribuée harmonieusement dans toute la nature. C'est une véritable circulation, aussi régulière que la circulation du sang dans notre corps. Or, il est impossible — je ne me lasserai point de le redire — impossible de ne pas voir dans cette composition de l'atmosphère la marque d'une sagesse infinie. En vérité les Matérialistes nous font pitié, lorsqu'ils nous parlent du hasard ! Si le hasard a fait cette belle œuvre, il faut avouer, comme on l'a dit, qu'il est bien intelligent, qu'il est

qu'es meme trop inteligènt e que merito un autre noum (1).

Enfin noun soulamen l'atmousfèro carrejo la lumiero e la calour, carrejo tambèn l'eleitricita. N'en es cargado, meme quand lou tèms viro bèu, tóuti sis atome n'en soun penetra: es de-countùnio un vai-e-vèn, un mounto-davalò de fluide eleitri prouvenènt dóu soulèu, dison lis un, — de la terro, dison lis autre, e belèu di dous à la fes. Que que n'en siegue, dóu mai l'èr es umide, dóu mai es eileitrisable. Es ansin que l'eleitricita se proudus dins li prat gabinous, en dessus di riau e di mar, au toumbant di cascado e di cataracho e peramount dins li nivoulas. Mai es subre-tout quand rounflo la chavano que l'atmousfèro es estrementido, e que lacho soun eleitricita; la manifèsto alor pèr lou lampeja dis uiau... — « Digo-me, fasié'nsin lou Segne Diéu au paure Jo, es que li mandarás, tu, lis uiau? em'acò pièi partiran e tournaran, disènt: Eici sian! » Di nivo gounfle de plueio e de grelo, zóu! coume de belugo, lis uiau

(1) Pèr touto aquelo questioun, vèire DE SAINT-ELLIER, *l'Ordre du monde physique*, p. 30-35. — DE BOYLESVE, *op. cit.* p. 255. — DARRAS, *Hist. de l'Eglise*, t. 1, p. 25. — EMILE VIAL, *la Chaleur et le Froid*, p. 46-49. — ZURCHER, *op. cit.* p. 30-60. — POËY, *op. cit.* p. 11-12. — Vèire lou noum di nivo. *Armana Prouvençau de 1877*, p. 45.

même trop intelligent et qu'il mérite un autre nom (1).

Enfin non seulement l'atmosphère est le véhicule de la lumière et de la chaleur, elle l'est encore de l'électricité. Elle en est chargée, même lorsqu'il fait beau temps, tous ses atomes en sont imprégnés; c'est une continuelle circulation, un rythme ascendant et descendant de fluides électriques provenant du soleil, suivant les uns — de la terre, suivant les autres, et peut-être des deux à la fois. N'importe, plus l'air est humide, plus il est électrisable. C'est ainsi que l'électricité se produit dans les prairies uligineuses, au dessus des mers et des cours d'eau, à la chute des cascades et des cataractes et dans la région des nuages. Mais c'est surtout au moment où gronde la tempête, que l'atmosphère éprouve de grandes commotions et qu'elle dégage son électricité; elle la manifeste alors par le scintillement des éclairs... — « Dis-moi, demandait le Seigneur au pauvre Job, est-ce que toi tu dirigeras les éclairs, et ils iront

(1) Voyez pour toute cette question DE SAINT-ÉLIER, *l'Ordre du monde physique*, p. 30-35. — DE BOYLESVE, *op. cit.* p. 255. — DARRAS, *Hist. de l'Eglise*, t. 1, p. 25. — EMILE VIAL, *la Chaleur et le Froid*, p. 46-49. — ZURCHER, *op. cit.* p. 30-60. — POËY, *op. cit.* p. 11-12. — Voir le nom des nuages, *Armana Prouvençau de 1877*, p. 45. — Voir la note 2, à la fin de cette conférence.

gisclon, fuson, serpentejon dins l'èr, e zóu ! subran lou tron — qu'acò's la descargo eleitrico — lou tron tarabastous clantis e toumbo!... Diéu disié mai à Jo : « Es que la faras restounti ta voues, tu, dins li niéulo (1)? » Ah ! coume vous sentès pichoun davans la puissanço d'aquéu Diéu que, rên qu'em'un uiau, pòu vous coucha rede-mort !

Pamens à-n-aquéli questioun divino li sabènt de vuei an creigu de pousqué respondre. Fièr de se vèire lis enfant d'un siècle de lumiero e s'espoumpissènt dins soun inteligènci, se soun di : Aro es empresouna lou fluide eleitri, n'en sian li mèstre ! Em'acò, sus si routo bèn aplanado, sus si ligno de camin de ferre, enjusqu'au fin founs de la mar, an alounga de fiéu d'aran ; coume l'aragno que fai sa telo, lis an entre-crousa de tóuti li biais, n'an envirouna l'univers entié. — Escouto-nous, o uiau de l'eleitricita, o belugo misteriouso empresounado dins un fiéu. Siés aqui ? vai bèn. Parte, en avans ! de Paris à Berlin, de Berlin à St-Petersbourg, de St-Petersbourg en Asìo, en Africo, jusquo en Americo, parte,

(1) Jo, chap. xxxviii, 34, 35.

et revenant, ils te diront : Nous voici ! Soudain, du sein des nues chargées de pluie et de grêle, les éclairs jaillissent comme des étincelles, ils courent, ils serpentent dans les airs, et soudain voilà le tonnerre — la décharge électrique ! — le tonnerre qui retentit avec fracas et qui tombe !... Dieu disait encore à Job : « Est-ce toi qui feras résonner ta voix dans les nuées (1) ? » Ah ! comme on se sent petit devant ce Dieu tout-puissant dont un seul éclair peut vous étendre raide-mort.

Cependant à ces questions divines les savants de nos jours ont cru pouvoir répondre. Fiers de se voir les enfants d'un siècle de lumière et comme se prélassant du haut de leur intelligence, ils se sont dit : Maintenant le fluide électrique est notre prisonnier, nous en sommes les maîtres ! — Et sur leurs routes bien unies, sur leurs voies ferrées, jusqu'au fond des abîmes de la mer, ils ont étendu des fils de fer, comme l'araignée qui tisse sa toile, ils les ont entrecroisés de toutes les façons, ils en ont investi l'univers entier. — Ecoutez-nous, o éclair électrique, o mystérieuse étincelle emprisonnée dans un fil. Tu es là ? Très-bien. Allons, pars ! de Paris à Berlin, de Berlin à S. Pétersbourg, de S. Pétersbourg en

(1) JOB, chap. xxxviii, 34, 35.

lampo que lamparas ! e revène nous dire tout ço que se passo aperialin. — Em'acò lis uiau de l'eleitricita vitamen an parti e soun revengu, disènt à l'ome : Eici sian !... Oh ! mai, un bèu matin, pan ! uno variacioun de temperaduro tanco l'ourguei d'aquéli sabènt ; un nivoulas carga de grelo crèbo tout en un cop, arrèsto o brouio li despacho, entre-mesclo li fiéu, li coupo, li trosso, li derrabo, lis espoutis, e redis emé sa grandò voues lou desfis que Diéu largavo à Jo : « Es que li mandarás lis uiau, tu, em'acò revendran te dire : Eici sian (1) ! »

Acò m'adus naturalamen à vous parla de que biais l'atmousfèro sièr à Diéu.

Ié sièr — e l'avèn vist de-soubro — à nous prouva sa puissanço emai sa bounta. D'acò, sèmblo, n'i'aurié proun pèr nous encita, tóuti que sian, à lou servi coume se dèu, à garda si sant coumandamen e lis ourdounanço de sa Glèiso. Mai malurousamen, tèms en tèms, lou marridige nous quicho e nous fai cauca en

(1) ZURCHER, *op. cit.* 112-15. — LÉVY, *op. cit.* 69-72, 74. — EMILE VIAL, *op. cit.* 36-37. — PERRIN, *Etude sur les éclairs*, p. 11-12, 35, 42. — PALMIERI, *Lois et origines de l'électricité atmosphérique*, p. 2-5, 40, 46. — DE BOYLESVE, *op. cit.*, p. 250-51.



Asie, en Afrique jusqu'en Amérique, pars vite et sans t'arrêter reviens nous dire tout ce qui se passe par là-bas. — Et les éclairs de l'électricité vite, vite sont partis et, revenant, ils ont dit à l'homme : Nous voici !... Oh ! mais voilà qu'un jour, une subite variation de température mortifie l'orgueil de nos savants ; un épais nuage chargé de grêlons, crève tout-à-coup, arrête ou embrouille les dépêches, enchevêtre les fils, les coupe, les tord, les arrache, les brise en mille pièces et fait entendre avec sa grande voix le défi que Dieu lançait à Job : « Est-ce que tu les dirigeras, toi, les éclairs, et revenant ils te diront : Nous voici (1) ! »

Ceci m'amène naturellement à vous dire comment l'atmosphère sert à Dieu.

Elle lui sert — et nous l'avons vu surabondamment — à nous prouver sa puissance et sa bonté. Cela devrait suffire, ce semble, pour nous exciter tous à le servir comme il doit l'être, à garder ses saints commandements et les lois de son Eglise. Mais hélas ! par intervalles, la mauvaise nature nous aiguillonne

(1) ZURCHER, *op. cit.* 112-15. — LÉVY, *op. cit.* 69-72, 74. — EMILE VIAL, *op. cit.* p. 36-37. — PERRIN, *Etude sur les éclairs*, p. 11-12, 38, 42. — PALMIERI, *Lois et origines de l'électricité atmosphérique*, p. 2-5, 40, 46. — DE BOYLESVE, *op. cit.* p. 250-51.

foro. Em'acò pèr nous remena dins lou devé, o nous ié manteni, Diéu nous manifèsto sa venjanço; e l'atmousfèro, vous dirai, devèn lou tiatre d'aquelo terriblo manifestacioun. Que degun l'oublide, es de l'atmousfèro que se descarguèron sus lou globe li gràndis aigo de l'endoulible; es de l'atmousfèro que plouguè la raisso esfraïouso de sòupre e de fiò, quand Diéu coumbourissié li vilo degaiado e pourrido de Soudomo e de Goumorro. Diéu es lou mèstre de l'atmousfèro; es lou mèstre! cregnen-lou, dóumaci ié fabrico eilamoundaut, ié martello à grand dèstre lis armo de sa coulèro e de soun endignacioun. S'es éu qu'engèndro, pèr parla coume l'Escrituro, li perlo claro de l'eigagno, éu es tambèn lou paire de la raisso, de la glaço e di jalado. Éu amoulouno peramount dins li nivoulas li tresor de la nèu, de la grelo e di pèiro de tron. Mounto sus li niéulo coume sus un càrri, s'espaço coume un triounfadou sus lis alo dóu mistrau.

Mai, tenès, escoutas-lou. A souna li vènt, a souna lou fiò, a souna lou tron, que soun tóuti si serviciau; em'acò tóuti soun vengu à sa voues, disènt: Dequé i'a? — I'a, respond lou Segnour, que siéu adoulenti au founs dóu cor; lis ome fan plus soun devé,

et nous pousse hors de la voie. Or, pour nous ramener dans le devoir ou nous y maintenir, Dieu nous manifeste sa vengeance ; et il se trouve que l'atmosphère devient le théâtre de cette terrible manifestation. Ne l'oublions pas, c'est de l'atmosphère que se déversèrent sur le globe les grandes eaux du déluge ; c'est de l'atmosphère que tomba l'effrayante pluie de souffre et de feu, lorsque Dieu consumait les villes gâtées et corrompues de Sodome et de Gomorrhe. Dieu est le maître de l'atmosphère, il est le maître ! craignons-le, car il y fabrique dans ses profondeurs, il y forge à grands coups les armes de sa colère et de son indignation. Si c'est lui qui engendre, suivant le langage de l'Écriture, les brillantes perles de la rosée, il est aussi le père de l'orage, de la glace et des gelées. Il amoncelle dans la sublime région des nuages les trésors de la neige, de la grêle et des aérolithes. Il monte sur les nuées ainsi que sur un char, il se promène comme un triomphateur sur les ailes du mistral.

Mais le voici ! Oyez-le. Il appelle les vents, il appelle le feu, il appelle le tonnerre, qui sont tous ses serviteurs, et tous sont venus à sa voix, disant : Qu'y a-t-il ? — Voici, répond le Seigneur, que la douleur m'a pénétré jusqu'au fond des entrailles, car les

s'ensouciton plus de ma lèi. Ai passa dins li vigno, ai passa dins li blad, ai passa dins lis ourtoulaiò... Ourroure! sènton qu'empèston la susour dóu dimenche. O fiò, o tron, zóu! sus aquéu mas! O ventoulas, o chavano, o ruscle d'aigo e de grelo, zóu! sus aquéli terrado! chaplas-me aquélis ourtoulaiò, despigas-me aquéli blad, despampas, desrasinas aquéli vigno; e vegon lis ome que iéu siéu lou Segnour, lou Diéu que pode tout.

O, Diéu es lou mèstre! Mai que d'un cop vous l'a fa vèire. Vous n'en souvenès de la troumbo de i'a cinq mes?... — O pople de Marsiho, pople óublidous de la santo lèi dóu repaus, iéu te vau faire vèire quau siéu, disié lou Segnour. Ah! proufanes lou dimenche, eh! bèn, iéu lou chausirai aquéu jour pèr castiga li proufanaire dóu dimenche. N'en as fa lou jour oubrant de toun lucrige, n'en farai iéu lou jour oubrant de ma coulèro. Travaio, vai! iéu peréu vau travaia. Vau larga li restanco de la tempèsto, vau faire desbounda li lavassi de plueio e la grelo e lou tron, pèr tout espóuti... — Em'acò Diéu a chausi un dimenche. Erian au 21 de setèmbe, lou matin, à soulèu leva. Veici qu'un embut d'aigo gigantes revouluno dins l'espaci. Oh! coume rounflo! oh! coume uiausso! oh! coume

hommes oublient leurs devoirs, ils n'ont plus souci de ma loi. J'ai traversé les vignes, les blés, les jardins... Horreur ! il s'en exhale une odeur fétide, l'odeur de la sueur du dimanche ! O feu ! ô tonnerre, tombez sur cette villa ! O vents impétueux, ô tempêtes, ô déluges d'eau et de grêle, tombez sur ces campagnes ! hâchez les plantes des jardins, dépouillez les blés de leurs épis, les vignes de leurs feuilles et de leurs pampres, et que les hommes voient que je suis le Seigneur, le Dieu Tout-Puissant.

Oui, Dieu est le maître ! Il vous l'a montré plus d'une fois. Vous souvenez-vous de la trombe qui éclata il y a cinq mois ?... — O peuple de Marseille, peuple oublieux de la sainte loi du repos, je vais te montrer qui je suis, disait le Seigneur. Ah ! tu profanes le dimanche, eh bien ! moi je choisirai ce jour-là même pour en châtier les profanateurs. Tu en as fait le jour ouvrable de ta cupidité, moi j'en ferai le jour ouvrable de ma colère. Allons, travaille ! moi aussi je vais faire mon œuvre. Je vais ouvrir les écluses de la tempête, je vais lâcher les rênes aux torrents de la pluie, à la grêle et au tonnerre, pour tout renverser... — Et Dieu a choisi un dimanche. C'était le 21 septembre, le matin, au lever du soleil. Voici qu'une gigantesque trombe d'eau tourbillonne dans l'espace. Oh ! quelle rapidité ! quels éclairs !

trono ! Ounte es que vai ansin ?... Tout en un cop crèbo e s'estrasso. Ai ! malur ! es uno cataracho, es un endoulible qu'inoundo Marsiho en un vira d'uei. E dins lou revòu ai vist Diéu que passavo, l'ai ausi que disié : Sachés que lou dimenche m'apartèn, e que iéu siéu lou Segnour, lou Diéu que pode tout.

Mai quand, dins lou pople, s'amoulouno iniqueta sus iniqueta, quand se coumet d'aquéli pecatas que fan ferni, quand lou pourridié de la courrupcioun mounto à noun plus, alor lou Segne Diéu meno plus tant de brut ; dins li relarg de l'espàci, éu d'escountoun amaduro sa venjanço. — O atmousfèro, vite coungreio la malandro, que siéu las d'aquéu pople, vite que la mort a fam ! — Em'acò li courent de l'èraduson de sai pas moute, aduson à rounfle de bestiouletto invésiblo, de microbe, de bacile, de vibrioun, pichots animalet proupagant un verin mourtau. L'ome passo en renegant contro Diéu, li respiro, lis avalo : e vaqui la pèsto, vaqui lou colera, vaqui l'influençi, lis epidemio, li malautié de touto merço que se coumunicon ; em'acò la mort fai sa meissoun, o pulèu es Diéu que la fai....

Estènt fourmado l'atmousfèro, la segoundo

quels tonnerres ? Où va-t-elle ?... Tout-à-coup elle crève, elle se déchire. Ah ! malheur ! c'est une cataracte, c'est un déluge ! Marseille est inondée en un clin d'œil !... Et dans le tourbillon j'ai vu Dieu qui passait, j'ai entendu sa voix qui disait : Sachez que le dimanche m'appartient et que je suis le Seigneur, le Dieu Tout-Puissant.

Mais lorsque, au sein du peuple, l'iniquité s'ajoute à l'iniquité lorsqu'il se perpète de ces crimes qui font frémir, lorsque la puanteur de la corruption s'élève à ses limites extrêmes, alors le Seigneur ne fait plus tant d'éclat ; dans les profondeurs de l'espace, il laisse mûrir secrètement sa vengeance. — O atmosphère, hâte-toi d'engendrer les maladies contagieuses, car je suis las de ce peuple ; hâte-toi, la mort a faim ! — Et les courants aériens amènent alors des contrées inconnues, amènent des flots pressés d'insectes invisibles, de microbes, de bacilles, de vibrions, faibles animalcules qui propagent un venin mortel. L'homme passe en blasphémant Dieu, il les respire, il les avale ; et voilà la peste, voilà le choléra, voilà l'influenza, les épidémies, les maladies de tous genres qui se communiquent ; et la mort fait alors sa moisson, ou plutôt c'est Dieu qui la fait...

Avec la formation de l'atmosphère, la

epoco de la Creacioun se trouvè à soun acabado. « E'mé lou vèspre e lou matin, nous dis Mouïse, acò faguè lou segound jour. » Ansin, se l'èr es pèr l'ome l'elemen de la vido, pòu deveni pèr éu l'elemen de la mort....— Tambèn li medecin nous dison : Agués siuen d'èstre au bon èr, d'abita lis endré sanitous, subre-tout en tèms d'epidemio; tenès proprio vosto persouno, voste oustau neteja coume se dèu. E iéu vous dirai emé S. Pau, dins l'Epistro d'au-jour-d'uei : « Avisas-vous de tout brutice. Que chascun de vous-autre sache garda soun cors dins la santeta e l'ounesteta, -e noun dins li desiranço folo de la passioun, coume fan li pagan que noun counèisson Diéu... Dóumaci, Diéu nous a crea noun pèr viéure dins l'impureta, mai dins la santeta en Jèsu-Crist Noste-Segnour (1). » Ansin siegue.

(1) Segound dimenche de Caremo.





seconde époque de la Création fut achevée. « Et du soir au matin, nous dit Moïse, se fit le second jour. » Ainsi, tout en étant pour l'homme l'élément de la vie, l'air peut devenir pour lui l'élément de la mort.... — Aussi les médecins disent-ils : Ayez soin d'être au bon air, d'habiter les endroits sains, surtout en temps d'épidémie ; tenez dans une irréprochable propreté et votre personne et votre maison. Et moi je vous dirai avec S. Paul, dans l'Épître de ce jour : « Abstenez-vous de toute impureté. Que chacun d'entre vous sache garder son corps dans la sainteté et l'honnêteté et non point dans les désirs insensés de la passion, comme les païens qui ne connaissent point Dieu... Car Dieu ne nous a point appelés pour vivre dans l'impureté, mais dans la sainteté en Jésus-Christ Notre-Seigneur (1) . » Ainsi soit-il.

(1) Deuxième dimanche de Carême.



# NOTES

DE LA

## TROISIÈME CONFÉRENCE



1. On rendait complètement inintelligible ce texte de la Genèse : *Dieu sépara les eaux qui sont sous le firmament de celles qui sont au-dessus du firmament*, quand on donnait au mot EAUX la signification de deux amas d'eau liquide ou solide séparés par le firmament, et qui pèseraient en partie sur lui. Pour Moïse, ces deux espèces d'eaux pouvaient être deux masses de substances gazeuses : les unes, les vapeurs d'eau, contenues dans l'air, au-dessous des limites de l'atmosphère ; les autres, des vapeurs plus légères, une atmosphère d'hydrogène convertible en eau par sa combinaison avec l'oxygène, située au-delà des limites de l'atmosphère aérienne, et dont la science moderne entrevoit déjà l'existence, ainsi que l'affirment des savants illustres, sir John Herschel et M. Quételet. (MOIGNO, *les Splendeurs de la Foi*, t. II, p. 236.)

2. Dans les régions équatoriales, sous l'action des rayons solaires, la chaleur aurait bientôt dévoré toute vie, toute végétation, sans la salutaire influence des courants aériens. A mesure que les vents s'avancent du Nord vers l'Equateur,

ils deviennent plus chauds, plus propres à absorber dans les mers une grande quantité de vapeurs..... Cependant, élevées à des régions supérieures, les masses d'air surchargées de vapeurs y trouvent une température plus froide : par suite leurs vapeurs se condensent, et forment sur les régions équatoriales une immense ceinture de nuages que les Anglais ont appelé le *Cloud Ring*, vaste anneau qui protège la terre de son ombre, et répand sur son passage des pluies abondantes.

« Cet épais bourrelet de vapeurs, dit Lucien Dubois (*Le Pôle et l'Equateur*, p. 182), ce bourrelet de vapeurs que le soleil vient suspendre au dessous de l'Équateur n'est pas immobile. Le soleil se promène avec lui d'un hémisphère à l'autre dans son trajet annuel entre les deux tropiques, où son passage apporte la périodique saison des pluies. » Cette saison est unique chaque année pour les pays voisins des tropiques, mais les contrées, situées sous l'Equateur même, voient la bande des nuages du Cloud-Ring passer deux fois l'an au dessus d'elle, et leur apporter par conséquent deux saisons pluvieuses... Ces déplacements périodiques du Cloud-Ring sont pour les régions tropicales un immense bienfait. Sans l'abondance des pluies qu'il répand la végétation serait à peine possible; mais si les averses étaient continuelles, les végétaux se dissoudraient dans les torrents d'une pluie incessante. Grâce au déplacement du Cloud-Ring, une saison chaude et sereine succède à la saison pluvieuse...

Pendant que ces régions sont ainsi périodiquement arrosées, échauffées, des causes analogues procurent aux autres pays les pluies qui leur sont nécessaires.

Pour remplacer les masses d'air froid qui sont venues des pôles à l'Equateur, il s'établit des courants aériens dirigés de l'Equateur vers les pôles; à mesure qu'ils s'avancent, ils trouvent des régions plus froides, leurs vapeurs se condensent, et se distribuent sur leur passage. Une partie

de ces eaux sert à l'alimentation des plantes, des êtres vivants; une autre s'évapore; ce qui reste en excès s'écoule et forme les ruisseaux, les rivières et les fleuves. Ainsi s'opère et se maintient la distribution des vapeurs et des eaux nécessaires à la vie organique. (DE S. ELLIER, *l'Ordre du Monde physique*, p. 30-33.)



# QUATRENCO COUNFERÈNCI

## QUATRENCO COUNFERÈNCI



# LA MAR

*Leituro de la Genèsi*

*Mai Diéu diguè: Que s'acampon lis aigo que  
soun sounto lou cèu, tóuti en un rode, e que lou  
secan parèigue. E ansin fuguè fa.*

*E Diéu noumè lou secan: Terro; e lis acamp dis  
aigo, lis apelè: Mar. E Diéu veguè qu'acò'ro bon.*

## QUATRIÈME CONFÉRENCE



# LA MER

### Lecture de la Genèse

*Mais Dieu dit : Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu et que l'aride paraisse. Et cela fut ainsi.*

*Et Dieu donna le nom de Terre, à ce qui était aride, et il appela Mer toutes ces eaux rassemblées. Et Dieu vit que cela était bon.*



MI BRAVI SANT-JANEN,

**C**OUNTUNIEN nòstis estúdie sus la Genèsi. Avèn vist lou Segne Diéu faire espeli dóu noun-rèn la matèri proumiero e li creaturo angelico : acò's esta l'ate meme de la Creacioun. Or, la terro, s'estènt destacado de la masso materialo, se trovavo touto en fusioun e gafouiavo ansin bouiènto, dins la sournuro dóu Caos ; em' acò avèn vist Diéu coungreia la lumiero : acò's esta l'obro dóu proumié jour. Pau à pau la terro se refrejavo, se maseravo, se durcissié ; se capitavo touto enviounado d'aigo mita vapourisado, mita liquido ; em' acò avèn vist Diéu separa lis aigo d'emé lis aigo, estèndre entre éli dos coume uno cherpo clarinello, aquéu fiermamen, o atmousfèro, inmènso coucho d'èr ounte l'ome respìro e parlo,





CHERS HABITANTS DE SAINT-JEAN,

**C**ONTINUONS nos études sur la Genèse. Nous avons vu le Seigneur faire éclore du néant la matière première et les créatures angéliques : c'a été l'acte même de la Création. Or, la terre, s'étant détachée de la masse cosmique, se trouvait toute en fusion et elle s'agitait, dans cet état d'incandescence, au sein des ténèbres du chaos ; alors nous avons vu Dieu enfanter la lumière : c'a été l'œuvre du premier jour. Peu à peu la terre se refroidissait, elle se condensait, elle se durcissait ; elle était complètement entourée par les eaux, les unes vaporisées et les autres liquides ; alors nous avons vu Dieu séparer les eaux d'avec les eaux, étendre entre elles, comme une écharpe diaphane, ce firmament ou atmosphère,

ounte lou mounde se mòu dins la lumiero, la calour e l'eleitricita, ounte Diéu meme manifèsto sa puissanço e peréu — l'avès ausi — sa venjanço : acò's esta l'obro dóu segound jour.

Vuei, au jour tresen, l'anan vèire aquéu Diéu pouderaus desacata la terro ; dóumaci, noun l'óublidén, es encaro touto enviroinado d'un vaste linçòu d'aigo. La terro, à-n-aquelo ouro, es uno boulo uniforme : i'a ges de mountagno e 'n counsequènci ges de plano ; i'a ni gourg, ni vabre, ni bacin ounte aquéu moulounas d'aigo espetaclous posque se louja e s'enmuraia. Mai, enterin qu'à l'esteriour sa surfàci se refrejo, i'a peravau la calourasso dóu fiò interiour, i'a peramount l'atmousfèro, adusènt lumiero, calour, eleitricita, que vapourison lis aigo mai-que-mai e ajudon pau à cha pau à desacata la terro.

Veici que Diéu vai abriva lou travai. Sa paraulo restountis : « Que s'acampon lis aigo, que soun souto lou cèu, tóuti en un rode ! » Em 'acò, pèr l'encauso dóu refrejamen que d'en deforo eici la ressarro e aqui la fendasclo, souto l'acioun vulcanico que d'en dedins la trigosso, zóu ! la pelofo terrèstro s'esclapo, zóu ! s'estrasso, se crèbo en mïlo part. De

immense couche d'air au sein de laquelle l'homme respire et parle, le monde se meut dans la lumière, la chaleur et l'électricité, Dieu lui-même manifeste sa puissance et aussi — vous l'avez entendu — sa vengeance : c'a été l'œuvre du second jour.

Maintenant, durant le troisième jour, nous allons voir ce Dieu tout-puissant mettre la terre à nu ; car, ne l'oublions point, elle est encore complètement enveloppée d'un vaste linceul liquide. La terre est, à cette heure, un globe uniforme : aucune montagne, en conséquence aucune plaine ; pas un gouffre, pas un ravin, pas un bassin où cette prodigieuse masse d'eau puisse se loger et se renfermer. Mais, tandis qu'à l'extérieur sa surface se refroidit, par en bas l'ardeur immense du feu intérieur, par en haut l'atmosphère, avec sa lumière, sa chaleur, son électricité, vaporisent les eaux extraordinairement et contribuent à dégager peu à peu la terre.

Voici que Dieu va précipiter le travail. Sa parole retentit : « Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu ! » Et, par suite du refroidissement qui au dehors produit ici des retraits et là des ruptures, sous l'action volcanique qui au dedans la secoue avec violence, aussitôt l'écorce terrestre éclate, elle se déchire, elle

gisclas de matèri mineralo s'escapon subran d'aquélis asclasso em'uno forço, em'uno vitesso esfraïouso ; traucon lou linçòu d'aigo, s'enausson pereilamout vers li niéu, en masso couloussalo : acò's li mountagno en fusioun que se sòulèvon emé si caumo, emé si serre, emé si roucas de tout bïais, veritablis oundado peirounenco que mounton e davalon, *ascendunt montes et descendunt campi*. En meme tèms, pereilabas, se cavon li gourg de la mar, se cavon li lié di flùvi e di ribiero : lis aigo à la precepitado se i'escoulon, s'acampon au rode « que Diéu vèn de i'alesti (1), » em'acò la terro aparèis.

Mai leissen la terro, ié revendren un autre jour. Vuei, parlen de la mar. Anan estudia soun mecanisme emai soun simboulisme : sara touto la divisioun de ma predicanço.

(1) SAUME CHH, 8. — De BOYLESVE, *op. cit.* p. 265, 274. — ELIAS MARGOLLÉ, *Les Phénomènes de la mer*, p. 16-20. — RADAU, *La Constitution intérieure de la terre*, p. 63.

se crevasse en mille endroits. Des jets puissants de matière minérale s'échappent soudain par ces larges fentes avec une force et une vitesse effrayantes; ils transpercent l'enveloppe liquide, s'élancent dans les hauteurs des nues, en masses colossales: ce sont les montagnes en fusion qui se soulèvent avec leurs plateaux, leurs pics, leurs rochers de toute forme véritables vagues de pierre qui montent et descendent, *ascendunt montes et descendunt campi*. En même temps, dans les profondeurs du sol, se creusent les abîmes de la mer, les lits des fleuves et des rivières: les eaux s'y écoulent précipitamment, elles se rassemblent dans le lieu « que Dieu vient de leur préparer (1), » et la terre apparaît.

Mais laissons la terre, nous y reviendrons un autre jour. Parlons aujourd'hui de la mer. Nous allons en étudier le mécanisme et le symbolisme: ce sera toute la division de ce discours.

(1) SAUME CIII, 8. — DE BOYLESVE, *op. cit.* p. 265, 274. — ELIE MARGOLLÉ, *Les Phénomènes de la Mer*, p. 16-20. — RADAU, *La constitution intérieure de la terre*, p. 63.

## I

**L**A vaqui dounc la mar, la vasto mar qu'emplis di quatre part tres de la surfàci dóu globe. Oh ! coume es bello ! Au jour tresen, ócupavo encaro mai de large, e li countinènt se trouvavon mai estré qu'à l'ouro de vuei. Dóumaci, anés pas vous crèire que la separacioun dis aigo d'emé la terro se siegue facho subran, à la segoundo. Nàni ! La mar a cava pau à pau soun lié, a pau à pau alargi si bord ; e Diéu, dins la longo di siècle, a pacientamen decoupa coume de franjo, sus l'azur de si gourg, lis isclo, li tourado, li cap e li calanc ; a fourma plan-plan, majestuousamen li countinènt que ié servon de bàrri, disènt : Noun li trepassaras (1). E la mar es estado facho ; e « Diéu, nous dis Mouïse, a vist qu'èro bono. » Ah ! segur ! se voulès estudia 'mé iéu lou mecanisme de sis oundo, dirés comme Diéu que la mar es uno bono e bello causo.

(1) De HUMBOLDT, cita pèr lou P. de Boylesve, p. 266.

## I

**L**A voilà donc cette mer, cette vaste mer qui remplit les trois quarts de la surface du globe. Oh ! qu'elle est belle ! Au troisième jour, elle occupait une plus grande étendue, et les continents étaient plus resserrés qu'à l'heure actuelle. Ne croyez pas, en effet, que la séparation des eaux d'avec la terre ait eu lieu de suite et instantanément. Non. La mer a creusé peu à peu son lit, elle a peu à peu élargi ses bords ; et Dieu, dans la suite des siècles, a patiemment découpé comme des franges, sur l'azur de ses abîmes, les îles, les péninsules, les caps et les falaises ; il a formé avec une majestueuse lenteur les continents qui lui servent de barrière, disant : Tu n'iras pas plus loin (1). Et la mer étant faite, « Dieu a vu, nous dit Moïse, qu'elle était bonne. » Ah ! certainement, si vous voulez étudier avec moi le mécanisme de ses ondes, vous direz comme Dieu que la mer est une œuvre parfaite.

(1) DE HUMBOLDT, cité par le P. de Boylesve, p. 266 — Voyez la note 1 à la fin de cette conférence.

Bessai vous estouno, Fraire e Sorre, qu'à prepaus d'un mouloun d'aigo ansin vèngue iéu vous parla de mecanisme. E pamens es coume acò : la mar se trovo soumessio à dos lèi ounte trelusis lou poudé dóu divin Mecanician, lèi amirablo que lis apellon la lèi dóu boulegamen e la lèi de l'evapouracioun.

La mar, boulego que boulegaras ! es decountùnio en mouvemen. L'oundado aqui seguis l'oundado ; es de mounto-davalo à l'infini, e de flot gounfle e de brès d'aigo, e de revòu e de risènt, em 'un petejamen d'escumo, em 'un chafaret que n'an ges de pauso. Remercien lou Bon Diéu qu'acò siegue ansin, car se lis aigo de la mar restavon inmoubilo, devendrien uno palun inmènso, un orre pourridié qu'empouisounarié touto la terro. Diéu, poudèn lou dire e lou redire, a tout fa em 'un biais adourable, cercant de-longo lou bèn-èstre de si creaturo ; e veramen fau avé ges de causo e ges avé d'amour pèr ista siau e mut davans tóuti li marco de sa bounta !... La mar es dounc dins un eterne boulegamen. Sènso parla di ventoulas, di brefounié de levant o de mistrau que tèms en tèms la fouitejon, la bourroulon e la gafouion, i'a dos causo qu'agisson sus elo d'uno maniero



Vous vous étonnez peut-être, Frères et Sœurs, que je vienne vous parler de mécanisme, au sujet d'une masse d'eau si colossale! Il en est cependant ainsi : la mer se trouve soumise à deux lois dans lesquelles éclate la puissance du divin Mécanicien, lois admirables appelées la loi du mouvement et la loi de l'évaporation.

La mer aux flots mobiles est dans une continuelle agitation. La vague y suit la vague ; ce sont des milliers d'ondulations, des flots qui se gonflent, qui se creusent en berceaux, qui tourbillonnent, des flots rieurs, pétillants d'écume, faisant entendre un murmure éternel. Remercions le Seigneur qu'il en soit ainsi ; car si les eaux de la mer demeuraient immobiles, elles deviendraient un marais immense, un horrible foyer de pourriture qui répandrait l'infection sur toute la terre. Dieu, nous pouvons le dire et le redire, a fait toutes choses avec une habileté sans égale, cherchant toujours le bien-être de ses créatures ; et en vérité, il faut n'avoir ni intelligence ni cœur, pour rester insensibles, muets devant toutes les marques de sa bonté !... La mer est donc dans un mouvement perpétuel. Sans parler des vents impétueux, des tempêtes de l'est ou du nord qui par

reguliero, vole dire : — escoutas bèn eiçò — la pleno e pièi li courrènt.

Qu'es acò, la pleno ? me diran li francihot. Es un terme marin que vai avé soun espiacacioun. Dous cop pèr jour, saubrés, la mar mounto, e dous cop s'abaisso. Souto l'atiramen dóu soulèu e subre-tout de la luno, sis aigo fan li marejòu em'acò se gounflon ; e lou gounflamen vai en creissènt. Vaqui ço que s'apello la pleno. — I' a la pleno, dison li Prouvençau — Que i a souberno, dison li Gascoun — *La marée monte*, dison li Franchimand. Pendènt sièis ouro de tèms, lis aigo de la mar, en se gounflant, inoundon lou ribeirés, s'engorgon à la bouco di flùvi ; d'ounte vèn lou prouvèrbi marin : la pleno fai regounfla lou Rose dous cop pèr jour. Quand se capito à l'aussado vougudo, la mar rèsto aqui, dirias, inmoubilo, l'afaire d'un quart d'ouro ; em'acò, pièi, plan-plan s'abaisso e se retiro liuen di plajo, mai pendènt sièis ouro de tèms. Lou gounflamen dis aigo s'apello lou flus e lou desgounflamen s'apello lou reflux. Ansin la pleno, vesès, se coumpauso de dous mouvemen : l'un de mountado, qu'acò 's lou flus, l'autre de davalado, qu'acò 's lou reflux. A l'epoco que la luno es nouvello e

intervalles la fouettent, l'agitent et la secouent, il est deux choses qui agissent sur elle d'une façon régulière, je veux dire : — écoutez bien ceci — *la pleine* et puis les courants.

*La pleine*, qu'est-ce que cela ? vont me dire les francisants. C'est un terme marin qu'on va vous expliquer. Il arrive que la mer deux fois par jour s'élève et deux fois s'abaisse. Sous l'influence attractive du soleil et surtout de la lune, ses eaux font de petites vagues, elles s'enflent, elles grossissent de plus en plus. Voilà ce que l'on appelle *la pleine* — *l'a la pleno*, disent les Provençaux. — *Que i a souberno*, disent les Gascons — La marée monte, disent les Français. Durant six heures, les eaux de la mer, ainsi enflées, inondent le littoral, s'engouffrent aux embouchures des fleuves, d'où vient le dicton marin : La marée fait refluer les eaux du Rhône deux fois par jour. Lorsqu'elle est arrivée à la hauteur voulue, la mer demeure là, pour ainsi dire immobile, durant un quart d'heure ; ensuite lentement elle s'abaisse et se retire loin des plages, derechef pendant six heures. La hausse des eaux s'appelle le flux, et la baisse s'appelle le reflux. Vous le voyez donc, la *pleine* se compose de deux mouvements : l'un ascendant qui est le flux, l'autre descendant qui est le reflux. A l'époque de

peréu quand treluco, la pleno es mai counsiderablo, e la mar fai alor si grândis ausso.

O sânti meravïho de moun Diéu ! o bello obro de prevesenço e de sagesso ! Regardas quinto precisioun dins lou founciounamen d'aquel amirable mecanisme ! Se l'atiramen de la luno e dóu soulèu èro trop fort, la mar desboundarié ferouno, e, malur ! la terro sarié lèu ennegado ; se l'atiramen èro mens fort, jamai de la vido ié sarié poussible d'aussa'n moulounas d'aigo coume la mar. Quau dounc a douna au soulèu em 'à la luno just e just la forço d'atiramen que falié, ni mai ni mens ? Ah ! noste esperit se gandis peramount vers vous, o moun Diéu, e nosto bouco crido : Es vous, Eterno Sagesso, vous que mouvès ansin la vasto mar ! Soun amirablo li pleno de la mar ! sias encaro mai amirablo, vous, pereilamont. *Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus* (1).

A la pleno que gounflo e desgounflo la mar vènon se jougne li courrènt que la travèsson. Vous ensouvenès de ço que vous ai di, dins ma darriero counferènci, sus li courrènt de l'èr ?

(1) SAUME xch, 7

la nouvelle et de la pleine lune, ils sont beaucoup plus considérables, et c'est alors que se produisent les grandes marées.

O saintes merveilles de mon Dieu ! o belle œuvre de prévoyance et de sagesse ! Considérez quelle précision dans le jeu de cet admirable mécanisme ! Si l'attraction de la lune et du soleil était trop forte, la mer furieuse déborderait, et, malheur ! la terre serait aussitôt submergée ; si l'attraction était moins forte, jamais il ne lui serait possible de soulever une masse d'eau telle que la mer. Qui donc a donné au soleil et à la lune cette force d'attraction, juste au degré voulu, ni plus ni moins ? Ah ! notre esprit s'élance vers vous, ô mon Dieu, et notre bouche s'écrie : C'est vous, Sagesse Éternelle, vous qui mettez ainsi en mouvement la vaste mer ! Elles sont admirables les élévations de la mer ! vous êtes bien plus admirable, vous, dans les hauteurs des cieux. *Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus* (1).

Aux marées qui élèvent et abaissent la mer viennent se joindre les courants qui la traversent. Vous rappelez-vous ce que je vous ai dit, lors de ma dernière conférence, à

(1) PSAUME XCII, 7.

Eh ! bèn, ço que se passo dins l'atmousfèro a liò peréu dins l'inmensita de l'oundo salano. Aqui, i'a de courrènt fourmidable que i'entre-tènon, uno boulegadisso sènso fin. Coume aquéli de l'èr, li courrènt de la mar carrejon la calour de la ligno dóu soulèu i countrado dóu Pole e la fresquiero dóu Pole à la ligno dóu soulèu. Lou mai celèbre de tóuti, lou mai remarcable, coume lou mai utile es lou *Gourg-Courrènt* bateja pèr lis Anglés *Gulf-Stream* o courrènt dóu gou. Es un raías d'aigo gigantas au mitan di mar atlantico. En-liò, dins lou mounde, se vèi de courrènt mai majestueux. Noste Rose contro éu es uno gandolo. Figuras-vous qu'a tres-cènt mètre de founs e cinquante kiloumètre de large. Sis aigo soun bluio mai que la Sorgo de Vau-Cluso, soun caudo coume aquéli de-z-Ais o de Gréus; travèsson l'Oucean, sènso se ié mescla, e courron em 'uno vitesso de dos lègo à l'ouro. Aquéu *Gourg-Courrènt*, aguènt pres neissènço dins lou gou dóu Meissique, coustejo l'Americo enjusqu'au banc de Terro-Novo; se partejo pièi en divers bras que fan lou tour dóu mounde e qu'em' uno foulo d'àutri courrènt e contro-courrènt segoundàri, tènon l'aigo de la mar

propos des courants aériens ? Eh bien ! ce qui se passe dans l'atmosphère a lieu également dans l'immensité des ondes salées. Des courants formidables y entretiennent, une incessante agitation. Comme les courants aériens, les courants marins transportent la chaleur de l'Equateur aux contrées du Pôle et les froidures du Pôle à l'Equateur. Le plus célèbre de tous, le plus remarquable comme le plus utile, c'est le *Gouffre-Courant*, nommé par les anglais *Gulf-Stream* ou courant du golfe. C'est un gigantesque cours d'eau qui coule au sein des mers atlantiques. En aucun lieu du monde on ne voit un courant aussi majestueux. Notre Rhône auprès de lui est un ruisseau ; il a, figurez-vous, trois cent mètres de profondeur et cinquante kilomètres de largeur. Ses eaux sont bleues plus encore que la Sorgue de Vaucluse, elles sont chaudes comme celles d'Aix ou de Gréoulx ; elles traversent l'Océan sans se mélanger à ses flots, et courent avec une vitesse de deux lieues à l'heure. Le *Gulf-Stream*, après avoir pris naissance dans le golfe du Mexique, côtoie l'Amérique jusqu'au banc de Terre-Neuve ; il se partage ensuite en différents bras qui font le tour du monde et qui, de concert avec une foule d'autres courants ou contre-courants

de-longo boulegado , de-longo renouveau (1).

Oh ! lou demande, Fraire e Sorre, à vosto santo couneissènço, es que noun pòu se dire amirable, es que noun porto la marco d'uno inteligènci divino, aquéu mecanisme de la mar ? Tóuti aquéli courrènt ié soun, coume dins noste cors li veno e lis artèri, autant de branco gigantesco que i'establisson la vanegacioun e ié mantènnon un eterne boulegamen. Enfin uno causo de remarco : dóu mai l'aigo es salado, dóu mai es lóugiero, mouvedisso e abrivo la vitesso di courrènt (2). » O Segnour, s'esclamo lou rèi Dàvi, que soun magnifico vòstis obro ! avès fa touto causo emé sagesso ; es pleno la terro di bèn que i'alargas ! Vès, coume es vasto aquelo mar, coume s'estraio e alongo si bras (3) ! » Un capitani de veissèu escrivié soun amiracioun au liò-tenènt Mauri, qu'avié descubert la meraviouso lèi di courrènt : « Enjusqu'aro travessave l'Oucean coume un avugle ; noun vesieù, noun concevieù l'armouniò subre-bello dis obro d'Aquéu

(1) PIZZETTA, *Les Secrets de la plage*. p. 11. — DE SAINT-ELLIER, *op. cit.* p. 26-28. — E. MARGOLLÉ, *op. cit.* p. 90-108.

(2) E. MARGOLLÉ, *op. cit.* p. 81-83. — DARRAS, *Hist. de l'Eglise*, t. 1. p. 27.

(3) SAUME CHH, 24, 25.



secondaires, conservent l'eau de la mer sans cesse agitée, sans cesse renouvelée (1).

Oh ! je le demande, Frères et Sœurs, à votre bon sens chrétien, n'est-il pas admirable, dites-moi, n'est-il pas marqué au coin de l'intelligence divine, ce merveilleux mécanisme de la mer ? Tous ces courants sont là, ce que les veines et les artères sont à notre corps, autant de gigantesques aortes qui établissent la circulation et maintiennent un mouvement perpétuel. Enfin une chose à remarquer, c'est que plus l'eau est salée, plus elle est légère, mobile, et accélère la vitesse des courants (2). « O Seigneur, s'écrie le roi David, que vos œuvres sont magnifiques ! vous avez tout fait avec sagesse ; la terre est remplie des biens dont vous la comblez. Oh ! comme elle est vaste cette mer ! comme elle étend au loin ses longs bras. (3) » Un capitaine de navire communiquait son admiration au lieutenant Maury, qui venait de découvrir la merveilleuse loi des courants : « Jusqu'à ce jour je traversais l'Océan comme un aveugle ;

(1) PIZZETA, *Les Secrets de la plage*, p. 11. — DE SAINT-ELLIER, *op. cit.* p. 26-28. — E. MARGOLLÉ, *op. cit.* p. 90-108. — Voyez la note 2 à la fin de cette conférence.

(2) E. MARGOLLÉ, *op. cit.*, p. 81-83. — DARRAS, *Hist. de l'Eglise*, t. 1, p. 27.

(3) SAUME CHH, 24, 25.

qu'avès tant resoun d'apela la Pensado proumiero. M'ayès après à regarda pertout à moun entour, e à recounèisse la Prouvidènci dins tóuti lis elemen que m'envirounon (1). » Ah ! segur que Diéu pòu se gouspiha dins si bèllis obro, e pòu Mouïse canta soun refrin : « Veguè que la mar èro bono, *et vidit Deus quod esset bonum.* »

Acò 's pastout. Après la lèi dóu boulegamen, estudias la lèi de l'evapouracioun, e sarès encaro mai espanta de la sagesso de Diéu.

« Vous es jamai arriba, demando S. Basile, estènt asseta contro uno font que raio à bro, de vous dire : Quau es que la fai sourgenta ? Quau es que la fai courre ansin ? Qu saup lou gourg d'ounte s'escampo ? Ounte es qu'anara perdre soun escourrènço ? Coume vai que la mar, ounte toumbon tóuti lis aigo, jamai la vesès que desbounde (2) ? » S. Basile nous óusservo que la responso à tóuti aquéli questioun se trovo dins lou mot de la Biblo : « Acampon-se lis aigo tóuti en un rode. »

(1) DE SAINT-ELLIER, *op. cit.* p. 30.

(2) HOMIL. IV, n° 3.

je ne voyais pas, je ne concevais pas la magnifique harmonie des œuvres de Celui que vous appelez si justement la grande Pensée première. Vous m'avez appris à regarder partout autour de moi, et à reconnaître la Providence dans tous les éléments dont je suis entouré (1). » Ah ! certainement Dieu a le droit de se complaire en la beauté de ses œuvres, et Moïse peut chanter : « Dieu vit que la mer était bonne, *et vidit Deus quod esset bonum.* »

Ce n'est pas tout. Après la loi du mouvement, étudiez la loi de l'évaporation, et vous admirerez encore davantage la sagesse de Dieu.

« Ne vous est-il jamais arrivé, demande S. Basile, étant assis sur le bord d'une fontaine qui coule à flots pressés, de vous dire : Quel est celui qui la fait sourdre ? Qui donc lui donne son courant ? Quel est le réservoir d'où elle s'épanche ? Où ira-t-elle perdre son cours ? Comment se fait-il que vous ne voyez jamais déborder la mer, dans le sein de laquelle tombent pourtant toutes les eaux (2) ? » S. Basile nous fait remarquer que la réponse à toutes ces questions se trouve dans le verset

(1) DE SAINT-ELLIER. *op. cit.* p. 30.

(2) HOMIL. IV, n° 3.

Oubeïssènto à la voues divino, tóuti lis aigo di font, di ribiero, di flùvi davalon dins la mar e n'en remounton, pièi, pèr lou biais de l'evapouracioun. Oh ! coume Diéu es amirable ! e coume es grand e coume es simple tout ensèn dins si coumbinesoun ! A di au soulèu emai i vènt : Anas ! sarés, vous-autre, li pousandié de la mar. — Anen ! dis lou soulèu ; anen ! dison li vènt, zóu ! beguen au grand pouaire. Em 'acò vague de poumpa l'aigo-sau e de la tremuda en aigo douço bèn miés encaro que li chimisto au founs de si destiladou. — Zóu ! soulèu i rai bevèire, chulo-la, embriago-te n'en ! Zóu ! vènt, cargo-la sus tis alo e, volo que voularas, vai t'en l'escampiha ounte iéu te dirai.

Efetivamen, es Diéu que, d'après l'òuriginalo espressioun de la Biblo, sono en aut lis aigo de la mar e lis escampiho sus la fàci de la terro, li fasènt raia di nivo coume d'un drai ; es éu que fai se trejita li flùvi dins la mar que noun jamai desboundo, e van li flùvi au rode d'ounte an sourti, pèr coula tourna-mai<sup>(1)</sup>. Causo meravihouso ! l'inmènse garagai dis oundo salano devèn ansin, pèr

(1) AMOS v, 8 — III REG. xxii, 12 — ECCLE., i, 7.

de la Bible. « Que toutes les eaux se rassemblent en un seul lieu. » Obéissantes à la voix divine, toutes les eaux des fontaines, des rivières, des fleuves descendent dans la mer et en remontent ensuite au moyen de l'évaporation. Oh ! combien Dieu est admirable ! et comme il est grand et simple tout à la fois en ses combinaisons ! Il a dit au soleil et aux vents : Allez, vous serez *les piseurs* de la mer. — Allons ! dit le soleil, allons ! disent les vents, buvons à la grande urne. Et les voilà qui aspirent l'eau salée, les voilà qui la changent en eau douce, bien mieux encore que les chimistes au fond de leurs alambics. — Tiens, soleil aux rayons avides, hume-la et sois enivré ! Tiens, ô vent, prends-la sur tes ailes, et d'un vol rapide va la répandre dans les contrées que je t'indiquerai.

En effet, c'est Dieu qui, suivant l'originale expression de la Bible, appelle en haut les eaux de la mer et les disperse sur la face de la terre, les faisant couler des nues comme d'un crible ; c'est lui qui fait se jeter les fleuves dans la mer, et la mer ne déborde pas ; les fleuves vont au lieu d'où ils sont sortis pour couler de nouveau (1). Chose merveilleuse ! l'immense abîme des eaux salées

(1) AMOS, v, 8. — III REG. XXII, 12. — ECCLE, I, 7

l'evapouracioun, la grando font dis aigo douço que s'escampon sus noste globe; devèn lou sourgènt misterious di flùvi e di ribiero. Ansin que lou dis un naturalisto, « pèr uno armouniò amirablo, la gouto d'aigo, pescado dins l'Oucean pèr un rai de soulèu e vengudo en vapour, travèssò lis èr sus l'alo di vènt, s'envai au large aperalin toumba en plueio sus la terro e l'endrudi; pièi, enmenado dins lou courrènt de quauque flume, tourno à l'Oucean d'ounte èro partido, pèr mai coumença la vòuto de si remudø-remudo (1). » E d'aquéu biais, se coumplis sènso descoun-tùnio la paraulo biblico : « Acampon-se lis aigo que soun souto lou cèu, tóuti en un rode. E ansin fuguè fa; » e ansin se fara tant que lou mounde sara mounde.

Mai remarcas de quinto façoun naisson aquéli riau, flùvi o ribiero. Uno grando part dis aigo, d'aquéli miliasso de gouto invésiblo ansin pescado dins la mar pèr li rai dóu soulèu, s'enaaron dounc en vapour, e, carrejado pèr li vènt emai pèr tóuti li courrènt atmousferi que vous n'en parlave darrieramen, van s'amoulouna sus li caumò e li cresten di

(1) LUCIEN DUBOIS, *Le Pôle et l'Equateur*, p. 192. — Vèire tam-bèn DARRAS, *op. cit.* t. I, p. 27.

devient ainsi, par l'évaporation, la grande fontaine des eaux douces qui s'épanchent sur notre globe; il devient la mystérieuse source des fleuves et des rivières. Ainsi que le dit un naturaliste, « par une harmonie admirable, la goutte d'eau, puisée dans l'Océan par un rayon de soleil et devenue vapeur, parcourt les airs sur l'aile des vents, elle s'en va sous de lointaines latitudes tomber en pluie sur la terre qu'elle féconde; puis, emportée dans le courant de quelque fleuve, elle revient à l'Océan d'où elle est partie, pour recommencer le cycle de ses métamorphoses (1). » Et par ce moyen s'accomplit sans interruption la parole biblique: « Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu. Et cela fut ainsi; » et cela sera ainsi tant que durera le monde.

Mais remarquez de quelle manière naissent ces cours d'eau, fleuves ou rivières. En grande partie ces eaux, ces myriades de gouttes invisibles puisées dans la mer par les rayons du soleil, s'élèvent donc en vapeur et transportées par les vents, ainsi que par tous les courants atmosphériques dont je vous ai récemment parlé, elles vont s'amonceler sur

(1) LUCIEN DUBOIS, *Le Pôle et l'Equateur*, p. 192. — Voyez aussi DARRAS, *op. cit.* t. I, p. 27.

plus àuti mountagno. Diéu li counglaço ape-reilamount, li rènd duro coume li baus ounte lis a facho toumba. Gràci à-n-aquéu sistèmo, de glaciero sempiterno encapellon li Ceveno, li Pirenèu, lou Tau, l'Imalaio, li Courdihiero emai nòstis Aup e noste Ventour,

que, venerable, aubouro  
Subre li mountagnolo amatado souto éu  
Sa blanco tèsto fin-qu'is astre,

(MISTRAU, *Miréio*, cant III.)

Pau à pau aquéli glaciero se foundon, l'aigo n'en raio fiéu à fiéu, trespéro plan-plan à travès lis asclo di roucas. Em'acò veici la meravìho : D'aqui gisclaran à plen bournèu de milié de riéu e de font : d'aqui, aguènt passa pèr d'ouide misterious cava de la man de Diéu, raïaran fèbre-countùnio aquéli sourso mineralo qu'emé sis aigo ferrouso o sôuprouso, salino, acidulado, alcalino, arsenicalo, reviscoulon li malaut e tènnon alègre li gaiard ; d'aqui enfin sourgentaran lou Ren, lou Danùbi, lou Tigre, lou Gange, emai lou Rose e la Durènço, emai nosto risènto Sorgo de Vau-Cluso e cènt àutri flum que, dins soun courre, arrouseran de vilo, de countrado, de nacioun entiero,



les plateaux et les crêtes des plus hautes montagnes. A cette altitude, Dieu les congèle, il les rend dures comme les rocs au sein desquels il les a fait échouer. Grâce à ce système, des glaciers éternels couronnent la cime des Cévènes, des Pyrénées, du Taurus, de l'Himalaya, des Cordillères et pareillement celle de nos Alpes et de notre Ventour,

Qui, vénérable, élève  
Sur les montagnes blotties au-dessous de lui  
Sa blanche tête jusqu'aux astres

(MISTRAL, *Mireille*, chant III.)

Peu à peu ces glaciers se fondent, l'eau en sort par minces filets, s'infiltrant insensiblement à travers les fentes des rochers. Et voici la merveille : de là jailliront en flots abondants des milliers de ruisseaux et de fontaines ; de là, ayant traversé de mystérieux tunnels creusés par la main de Dieu, couleront sans relâche ces sources minérales dont les eaux ferrugineuses ou sulfureuses, salines, acidulées, alcalines, arsenicales, redonnent des forces aux malades et maintiennent dispos ceux qui se portent bien ; de là enfin, naîtront le Rhin, le Danube, le Tigre, le Gange, et le Rhône et la Durance, et notre riante Sorgue de Vaucluse, et cent autres fleuves qui, dans leurs

pèr tourna-mai veni se nega dins la mar (1). Oh! coume es bello dins sa significacioun la paraulo divino : « Que s'acampon lis aigo, tóuti en un rode ! » Vengudo de la mar pèr l'evapouracioun à travès de draio incouneigudo e de virouioun à l'infini, lis aigo tres-toumbonlisuno dins li outro, s'agènsou coume li rodo d'uno mecanico : li font dins li ribiero, li ribiero dins li flùvi ; e li flùvi finalamen aduson mai tout à la mar. D'aquéu biais, lou vesès, la mar es lou grand abéuradou de la terro. Es talamen ansin que Mouïse, — óusservas-lou — parlo ni di flùvi, ni di ribiero ni de quinte riau que siegue ; éu designo e groupo souto lou meme noum tóuti lis aigo. « E lis acamp dis aigo, nous dis, Diéu lis apelè mar. » En efèt tout vèn d'elo ; e se sis aigo se retiravon — Diéu nous n'en preserve ! — li flùvi, devengu vuide, se dessecarien coume disié lou sant ome Jo (2). E alor adiéu li font ! adiéu li riéu ! touto l'umanita mouririé de la set.

Vaqui dins sa simplessou e sa sublimeta lou mecanisme que vous disiéu. « E Diéu, ajousto

(1) Vèire DARRAS, *op. cit.* p. 28.

(2) Jo, XIV 11.

cours, arroseront des villes, des contrées, des nations entières, et reviendront mêler leurs flots aux flots de la mer (1). Oh ! combien est belle dans sa signification la divine parole : « Que les eaux se rassemblent en un seul lieu ! » Sorties de la mer par l'évaporation à travers des sentiers inconnus et des milliers de circuits, les eaux retombent les unes dans les autres, elles s'agencent comme les rouages d'une machine : les fontaines dans les rivières, les rivières dans les fleuves ; et les fleuves enfin ramènent tout à la mer. Ainsi, vous le voyez, la mer est le grand réservoir où s'abreuve la terre. C'est tellement ainsi que Moïse — veuillez l'observer — ne parle ni des fleuves, ni des rivières ni d'aucun cours d'eau ; il désigne et groupe toutes les eaux sous la même dénomination. « Dieu appela mer, nous dit-il, toutes ces eaux rassemblées. » C'est qu'en effet tout vient d'elle ; et si ses eaux se retiraient — Dieu nous en préserve ! — les fleuves devenus vides, suivant le mot de Job, se dessècheraient (2). Et alors plus de fontaines, plus de ruisseaux ; toute l'humanité mourrait de soif.

Tel est dans sa sublime simplicité le mécanisme dont je vous parlais. « Et Dieu, ajoute

(1) Voir DARRAS, *op. cit.* p. 28.

(2) JOB, XIV, 11.

Mouïse, veguè qu'acò 'ro bon. » Quau es l'ome proun avugle pèr vèire en tout acò l'obro de l'asard? Sus peno d'èstre absurde, nous es forço fourçado de recounèisse aqui la man de Diéu; dóumaci, tant d'ordre e tant d'armouniò noun podon veni que de soun auto inteligènci. Ah! n'en volon plus parla dóu Bon Diéu, au tèms que sian. Eh! bèn la Creacioun, elo, lou crido sènso pauso emé si milo voues; chasco creaturo à sa maniero canto: Crese en Dieu! *Credo in Deum!* — O mar, digo-lou, tu! fai restounti ta brama-disso en dessus dóu tafòri de Marsiho! Ausso, ausso tis oundo, e que de chascuno d'éli sorte un crid, lou crid que s'escapo de nòsti cor crestian e prouvençau: Crese en Diéu! *Credo in Deum!*

## II

**Z**óu! lançen-nous dins de gràndis idèio, e counsideren aro lou simboulisme de la mar emai peréu di flùvi.

La mar es lou mirau di perfecion de Diéu. Amiras-la bèn. Vous dis rèn aquelo mar, emé

Moïse, vit que cela était bon. ». Quel est l'homme assez aveugle pour ne voir en cela que l'effet du hasard? Sous peine d'être absurdes, nous devons absolument reconnaître que la main de Dieu est là; car tout cet ordre, toute cette harmonie ne peuvent provenir que de sa haute intelligence. Ah! par les temps où nous sommes, on ne veut plus parler de Dieu. Eh bien! la Création aux mille voix le publie, elle, sans se lasser; chaque créature chante à sa manière: Je crois en Dieu, *Credo in Deum!* — O mer, dis-le à ton tour! fais résonner tes mugissements au dessus des bruits de la cité marseillaise! Elève, élève tes vagues, et que de chacune d'elles sorte un cri, le cri qui s'échappe de nos cœurs chrétiens et provençaux: Je crois en Dieu! *Credo in Deum!*

## II

**S**us! lançons-nous dans de grandes idées, et considérons maintenant le symbolisme de la mer et aussi celui des fleuves.

La mer est le miroir des perfections de Dieu. Contemplez-la. Elle ne vous dit rien cette

si pleno, si courrènt, sis oundado, si revòu ?  
Vous dis rèn aquel espetaclas d'aigo que  
s'esperlongo apereilalin tant que l'uei pòu  
vèire, qu'apereilalin bèn liuen se found e  
s'esbéu emé l'èr blu ? Quouro la vesès, dins  
lou jour, emé la capo bluio que se ié repinto,  
emé lou soulèu que l'esbrihaudo e i'espousco,  
à la pouncho dis erso, milo belugo e milo  
pampaïeto d'or ; quouro la vesès, subre-tout  
dins la niue, emé lis astre e lis estello que ié  
danson e ié farandoulejon, sias aqui tout en  
uno e davans tant de majesta, oh ! coume  
vous sentès pichoun ! Enfàci d'aquélis oundado  
sènsò termino , d'aquel engoulidou sènsò  
founs, lou sentimen de l'infini vous desparaulo,  
car, dins la misteriouso immensita de la mar,  
venès d'entre-vèire un image de l'immensita  
de Diéu. E pamens , dequ'es contre éu ,  
pecaire ? Pas soulamen un degoutet d'eigagno.  
Elo-memo lou dis pèr li bouco d'uno meli-  
couso troubarello :

...Tant grandò me cresiéu  
Qu'ausère me pensa, paurasso !  
De poudé 'n plen miraia Diéu !  
Mai davans éu la pòu m'estrasso  
D'èstre pichouno coume siéu !...

(DONO GAUTIERO.)

mer, avec ses marées, ses courants, ses vagues, ses tourbillons? Elle ne vous dit rien cette imposante masse d'eau qui s'étend immensément, à perte de vue, qui là-bas bien loin à l'horizon se résout et se confond avec l'air bleu? Lorsqu'on la voit, durant le jour, reflétant l'azur de la voûte des cieux, à la lumière éblouissante du soleil, qui sème à la pointe des vagues des milliers d'étincelles, des milliers de paillettes d'or; lorsqu'on la voit, surtout durant la nuit, aux rayons argentés de la lune qui l'éclaire et qui s'y mire, à la lueur tremblotante des astres et des étoiles qui semblent y danser en farandole, on demeure là, immobile, et devant une si majestueuse scène, oh! comme on se sent petit! En face de ces ondes sans fin, de ces abîmes sans fond, le sentiment de l'infini vous laisse sans voix, car, dans l'immensité mystérieuse de la mer vous venez d'entrevoir un image de l'immensité de Dieu. Et pourtant qu'est-elle, hélas! comparée à lui? Pas même une gouttelette de rosée. Elle-même le dit par la bouche d'une harmonieuse poétesse :

...Je me croyais si grande  
Que j'avais, malheureuse! pensé  
Pouvoir pleinement réfléchir Dieu!  
Mais, devant lui, la peur me déchire  
D'être petite comme je suis.

(M<sup>me</sup> JOSEPH GAUTIER.)

Regardas-la mai, vosto mar, mi bèu Sant-Janen: vès, de-countùnio boulego e pamens es tranquilo. Dequé podon ié faire li sòulevamen de la pleno e lou trigos de la tempèsto e li bacèu dóu mistralas? Eterne treboulèri que jamai se treboulo, la mar enarco sis oundado sènso pòu, em'acò sènso pòu lis abaisso. Que l'espravant d'un naufrage estrementigue si cimo, emé lou brounzimen de la labechado que gingoulo, emé lou cracinamen di vergo e de l'aubre-mèstre que s'embregon, emé li crid di passagié que plouron à s'esparpela, que se torson à la desesperado, en s'arrapant is esclapas di post: elo, coume se de rèn n'èro, duerb plan-plan si garagai afrous pèr aprefoundi lou veissèu, e pièi plan-plan li sarro, sènso rèn perdre de sa pas e de sa tranquileta. Que cènt floto guerriero se ié despoutènton à grand varai, emé si bastimen fourmidable tóuti barda de ferre, cacalucha de sódard souto lis armo, carga de canoun que racon la mitraio e la mort: tout aquéu trin d'infèr i'es pas mai sus sis oundo qu'un crevèu de nose bandi sus li risènt pèr un enfant. A l'acoustumado, elo fai si mountodavalo, beluguejo au soulèu e mando sis espouscado sus la gravo o la sablo di ribas. Image de la tranquileta de Diéu qu'au mitan dóu revòu di causo moundano, rèsto



Arrêtez encore les yeux sur votre mer, mes chers Saint-Jeannais : voyez, elle s'agite sans cesse et pourtant elle demeure tranquille. Que lui importent le soulèvement des marées, les secousses de la tempête et les coups de l'impétueux mistral ? Abîme éternellement effrayant qui jamais ne s'effraie, la mer soulève ses vagues sans crainte et sans crainte elle les abaisse. Qu'un épouvantable naufrage ébranle ses sommets, tandis que gronde et mugit la tourmente, que les vergues et les mâts craquent et se brisent, que les passagers crient, pleurent à chaudes larmes, se tordent de désespoir et se cramponnent à d'affreux débris de planches : elle, comme si de rien n'était, elle ouvre lentement ses horribles abîmes pour engloutir le vaisseau, et puis lentement elle les referme, sans rien perdre de sa paix et de sa tranquillité. Que cent flottes guerrières s'y démènent à grand fracas, avec leurs formidables navires tous bardés de fer, couverts de soldats sous les armes, chargés de canons qui vomissent la mitraille et la mort : tout ce déploiement infernal lui paraît, sur ses ondes, aussi insignifiant qu'une coquille de noix lancée par un enfant sur les flots rieurs. A l'accoutumée elle s'élève, elle s'abaisse, elle étincelle au soleil et va rejaillir en perles humides sur le

seren e siau eternamen. Oh ! coume es bello  
la naturo ansin counsiderado ! Coume acò  
vous relargo lis idèio e vous fai de bèn à  
l'amo !

Aro regardas li flùvi, li sièis-cènt flùvi  
qu'arrosen touto la fâci de la terro, que, vengu  
de la mar, se ié van ennega ; regardas en  
particulié noste Rose, noste bèu Rose « tant  
fièr dins si ribo ! » Aperalin, à la finicioun de  
la Camargo, l'avès agu vist ? es large, sèmblo  
un bras de mar, s'envai plan, plan, que lou  
dirias inmouible. Es d'éu que lou Pouèto a  
di :

Lou Rose emé sis oundo lasso  
E dourmihouso e tranquilasso  
Passavo ; e regretous dóu palais d'Avignoun,  
Di farandoulo e di sinfòni,  
Coume un grand vièi qu'es à l'angòni,  
Éu pareissié tout melancòni  
D'ana perdre à la mar e sis aigo e soun noum.

(MISTRAU, *Mirèio*, cant x.)

Aqui, lou Rose es un image de la vido, de  
nosto pauro vido que s'envai d'ouro en ouro  
à la davalado, e que se perdra, vuei o deman,

gravier ou le sable du littoral. Image de la tranquillité de Dieu qui, au sein du tourbillon des choses de ce monde, reste serein et calme éternellement. Oh ! combien la nature est belle, envisagée à ce point de vue ! Comme ces considérations élargissent les idées et font du bien à l'âme !

Contemplez maintenant les fleuves, les six-cent fleuves qui arrosent toute la face de la terre, et qui venus de la mer s'y replongent ensuite ; contemplez en particulier notre Rhône, notre magnifique Rhône « si fier dans ses bords ! » Là-bas, aux limites extrêmes de la Camargue, l'avez-vous aperçu ? il est large, semblable à un bras de mer, il s'en va lentement, lentement, on le dirait immobile. De lui le Poète a dit :

Le Rhône, avec ses ondes fatiguées,  
Dormantes, majestueusement tranquilles,  
Passait ; et regrettant le palais d'Avignon,  
Les farandoles et les symphonies,  
Comme un grand vieillard qui agonise,  
Il semblait tout mélancolique  
D'aller perdre à la mer et ses eaux et son nom.

(MISTRAL, *Mireille*, chant x.)

Là, le Rhône est un image de la vie, de notre triste vie qui s'en va d'heure en heure à la descente, et qui se perdra tôt ou tard dans

dins lou toumple sènso founs de l'eternita. Quand vesès lou Rose o tout autre riau, pensas-ié, Fraire e Sorre : aquelo pensado vous rendra meiour. Ansin fasien li sant ; li creaturo i'èron coume autant d'escaloun misterious pèr ounte mountavon fin-qu'à la cimo de la perfecioun. Chasco creaturo, meme la mai enfimo, èro a soun ausido uno paraulo de Diéu, uno noto dóu grand cantico que canton Paire, Fiéu e Sant-Esperit ; èro à sis uei un rai de sa bèuta, uno emanacioun de sa sagesso, uno manifestacioun de sa bounta ; bèn miés, chascuno d'éli èro uno aparicioun de Diéu meme. « D'ounte vèn, remarco un autour, que i'a dins li mai perissablo coume uno coulour em'un perfun d'eternita (1). » Oh ! fuguen coume aquéli sant, legissen lou libre de la naturo : à chasco pajo, coume éli, veiren Diéu, viéuren de-longo en sa presènci e, benurous, l'amaren de mai en mai.

Tenès, resten, se voulès, encaro un pau davans noste Rose, e digas-me se n'es pas un image de la bounta de Diéu. Regardas-lou coume es brave, noste flùvi prouvençau. Li

(1) P. FABER, *Bethléem*, t. II, p. 72. — Vèire tambèn S. TOUMAS, *Serm. in Dom. II Adventus* ; S. BONAVENTURO, *In Hexaem*, Serm. XII ; S. AGUSTIN, *In Joan.*, tract. I, n° 16.

l'abîme sans fond de l'éternité. Lorsque vous voyez le Rhône ou tout autre fleuve, pensez-y, Frères et Sœurs : vous vous sentirez meilleurs à cette pensée. Ainsi agissaient les saints ; pour eux les créatures étaient comme autant de mystérieux degrés, par lesquels ils s'élevaient jusqu'au sommet de la perfection. Chaque créature, même la plus infime, était à leur oreille une parole de Dieu, une note du grand cantique chanté par le Père, le Fils et le S. Esprit ; elle était à leurs yeux un rayon de sa beauté, une émanation de sa sagesse, une manifestation de sa bonté ; bien plus, chacune d'elles était une apparition de Dieu lui-même : « de là vient, remarque un auteur, qu'il y a dans les plus périssables comme une teinte et un parfum d'éternité (1). » Oh ! soyons comme ces saints, lisons le livre de la nature : à chaque page, nous verrons Dieu comme eux, nous vivrons continuellement en sa présence, et, le cœur content, nous l'aimerons toujours davantage.

Tenez, si cela vous plaît, demeurons encore un instant devant notre Rhône, et dites-moi s'il n'est pas une image de la bonté de Dieu. Voyez comme il est pacifique, notre fleuve

(1) P. FABER, *Bethléem*, t. II, p. 72. — Voyez aussi S. THOMAS, *Serm. in Dom. II. Adv.* ; S. BONAVENTURE, *in Hexaem. Serm. XII* ; S. AUGUSTIN, *in Joan. tract. I*, n° 16.

verno, li sausetò, lis aubo que souloumbroun si ribo, éu li laisso tranquilamen se miraia dins lou tremoulun de sis aigo risènto. Li brau e lis ègo de Camargo lou travèsson en nadant : éu li laisso faire e, voulountous, ié duerb lou passage. Lou pèis gros e lou pèis menu, souton, boumbejon, fuson en pleno aigo o bèn de-long di ribas, à travès li sagniero e lou racinage dis aubre : éu ié douno alargant, la retirado. Bounias coume es, éu carreo d'amount e d'avau qu vòu se leissa pourta, e lou batèu à vapeur e la barqueto dóu ribeiròu. Rèn l'alasso. Voulès ié prene soun aigo ? éu vous la douno. Voulès la restregne dins de valat e de canau pèr n'arrousa voste terraire ? éu se plego à voste service, de-longo countènt. Meme se laisso embarria, pecaire ! pèr de restanco e de levado ; se laisso basti dessus e de pont de bos e de pont de pèiro, enjusquo de pont de ferre que, i'afounsant si pielo couloussalo, l'escambarlon d'uno ribo à l'autro ribo. Que que ié fagon, lou de-jour, lou de-niue, éu toujours coulo, éu toujours filo, escampant la fresquero à soun entour. — Ansin Diéu, la Bounta suprèmo, jamai s'alasso de se douna, de se proudiga tant-e-pièi-mai. Que lou coumprenon o que lou descounèigon, que l'amon o que l'ahigon, éu vai

provençal ! Les aulnes, les saules, les peupliers blancs qui ombragent ses bords, il les laisse, lui, se mirer tranquillement dans le miroir tremblant de ses eaux souriantes. Les taureaux et les cavales de Camargue le traversent à la nage ; lui, les laisse faire et de bon cœur il leur ouvre passage. Le gros poisson et le menu plongent, bondissent, glissent en plein courant ou bien le long des rives, à travers les touffes de typha et les racines des arbres : il leur donne généreusement l'hospitalité. Débonnaire qu'il est, il porte dans toutes les directions qui veut se laisser porter, le bateau à vapeur et l'esquif du riverain. Rien ne le lasse. Voulez-vous lui prendre ses eaux ? il vous les donne. Voulez-vous les resserrer entre des fossés et des canaux, pour en arroser vos campagnes ? il se plie à votre service, toujours content. Il se laisse même emprisonner, hélas ! dans des barrages et des chaussées ; il laisse bâtir au-dessus de lui et des ponts de bois et des ponts de pierre, jusqu'à des ponts de fer qui, plongeant dans son sein leurs piles colossales, l'enjambent d'une rive à l'autre rive. Quoiqu'on lui fasse, le jour, la nuit, toujours il coule et il s'avance toujours, répandant la fraîcheur autour de lui. — Ainsi Dieu, la Bonté suprême, n'est jamais las de se donner, de se prodiguer sans mesure. Qu'on le comprenne ou qu'on le

toujour soun camin, escampant à bèl èime si doun e si benfa.

Oh! mai avisas-vous! Vès, aquéu Rose tranquilas, vès que tout en un cop s'es encourroussa, terrible, bramant! Dequé se passo? Ai! la Durènço folo, ai! la Sorgo, lou Gardoun, l'Ardecho, l'Isero, tóuti li sourgènt, tóuti li ribiero, tóuti li gaudre se soun despes-tela, vès-lèi que courron!... Em'acò lou Rose mounto. Vès-lèi que courron; an ausi la voues dóu Segnour disènt: « Acampon-se lis aigo tóuti en un rode! » — Ounte voulès qu'anèn, Segnour? bramon lis aigo enmaliciado. — A la davalado! respond lou Segnour... Em'acò lou Rose mounto. Courre que courriras à la davalado, li ribiero soun clafido, soun bou-denflo! es de brès d'aigo à faire pòu que se buton, que s'abrivon, que s'encagnon toujour que mai..... Em'acò lou Rose mounto, toujour mounto, rousigo si levado, li manjo, li trauco. Ai! malur! subran lis a crebado! part coumo uno troumbo sus li fen, sus li blad! es un endoulible qu'emporto tout, qu'escracho tout, que nègo tout. Vilo, vilage, plano, isclo, jardin, tout es aprefoundi. E sèmblo dire Aquéu d'amount, em'uno irounlo à vous sang-glaça: « Que s'acampon lis aigo tóuti en un rode, e que lou secan parèigue! » Ah! lou



méconnaisse, qu'on l'aime ou qu'on le haïsse, il va toujours son chemin, répandant avec abondance ses dons et ses bienfaits.

Oh ! mais prenez garde ! Voyez ce Rhône si tranquille, voyez comme il s'est soudain courroucé, terrible et mugissant ! Que se passe-t-il ? Ah ! la Durance folle, ah ! la Sorgue, le Gardon, l'Ardèche, l'Isère, toutes les sources, toutes les rivières, tous les torrents se sont déchaînés ! voyez comme ils se précipitent !.... Et le Rhône monte. Voyez comme ils se précipitent ! ils ont entendu la voix du Seigneur qui disait : « Que toutes les eaux se rassemblent en un seul lieu ! » — Où voulez-vous que nous allions, Seigneur ? hurlent les ondes furieuses. — A la descente ! répond le Seigneur..... Et le Rhône monte. Les rivières courent, elles courent précipitamment à la descente. Les voilà pleines ! les voilà qui regorgent ! ce sont des vagues effrayantes qui se poussent, se pressent, et dont la fureur va toujours croissant..... Et le Rhône monte, il monte toujours, il ronge ses digues, il les creuse, il les perfore. Ah ! malheur ! il vient de les crever ! le voilà qui fond comme une trombe sur les foins, sur les blés ! c'est un déluge qui emporte tout, écrase tout, submerge tout. Villes, villages, plaines, îles, jardins, tout disparaît sous les flots. Et

secan! pecaire, lou secan! dequé disès, Segnour? Noun i' a plus que d'aigo e que d'aigo; ribiero e flùvi acò's un grand gourg que tèn tout; es uno mar que s'escoulo en bramant vers uno outro mar.

Adès, lou Rose èro la bounta de Diéu que passavo; aro es sa justico que desboundo e que crido venjanço. Desboundo, e dèu èstre ansin: car si benfa, sis atencioun pèr nautre, li milo e milo gràci que nous fai, quouro n'en abusan coume d'uno causo de pau-vaio e que li pagan d'ingratitude, à la fin, à la forço devènon coume autant de ribiero ferouno que regounflon, que survèsson, que fan trestoumba lou Rose de sa coulèro. Diéu es bon, Fraire e Sorre; mai malur en quau abuso de sa bounta. Diéu es bon! mai lou digues pas trop, tu, pecadou encara dins ti crime e tis abouminacioun. Diéu es bon! mai noun t'amuses à l'oufensa coume fas, tu, jouvènt voulduptous, que noun penses jamai à rèn senoun à ti plesi! tu peréu, femo lóugiero d'aquesto fin de siècle, que t'envas sèmpre afiscado pèr la beloio, sèmpre oublidouso de ti devé d'espousso, de maire e de crestiano!

Celui qui habite les cieux semble dire avec une ironie qui vous glace jusqu'au sang : « Qu'elles se rassemblent donc, les eaux, en un seul lieu, et que l'aride paraisse ! » Ah ! l'aride, hélas ! l'aride ! que dites-vous, Seigneur ? Ce n'est partout qu'une plaine liquide ; rivières et fleuves ne forment plus qu'un vaste abîme qui a tout envahi ; on dirait une mer qui s'écoule mugissante vers une autre mer.

Tantôt, le Rhône, c'était la bonté de Dieu qui passait ; maintenant c'est sa justice dont les flots débordent et crient vengeance. Ses flots débordent, et cela doit être : car les bienfaits, les attentions dont ils nous comblent, les mille et mille grâces qu'il nous octroie, lorsque nous en abusons comme d'une chose sans valeur et que nous lui répondons par nos ingratitude, deviennent à la fin comme autant de rivières furieuses qui s'enflent, qui regorgent, qui font déborder le fleuve de sa colère. Dieu est bon, Frères et Sœurs ; mais malheur à celui qui abuse de sa bonté. Dieu est bon ! mais ne le répète pas trop, toi, pécheur, qui t'obstines dans tes crimes et tes abominations. Dieu est bon ! mais ne perds pas ton temps à l'offenser comme tu le fais, toi, jeune voluptueux, qui n'as d'autres pensées que tes plaisirs ! toi aussi, femme légère de cette fin de siècle, qui t'en vas, sans cesse

e peréu tu, anen! ome de noste tèms que, dempièi ta coumunioun proumiero, as mes souto li pèd li principe de l'Evangèli, que vives inchaiènt e vanelous coume se i'avié ges de religioun, ges de glèiso, e sèmpre mai t'acagnardisses dins lou mau. O, Diéu es bon, vous lou redise, es bon à noun plus! acò 's lou Rose tranquilas que passo. Mai avisas-vous, « noun apoundés pecat sus pecat e noun digués : la misericòrdi de Diéu es grando..., car sa coulèro tèn d'à-ment li pecadou (1). » Diéu es bon! « noun tardés de vous counverti, noun remandés d'un jour à l'autre, que vendra sa coulèro subitamen (2), » e alor sara lou Rose espetaclous que despoutènto tout.

E vaqui, mi bràvi Sant-Janen, coume lis elemens servon à Diéu pèr nous manifesta quouro sa bounta, quouro sa justico; vaqui coume soun pèr nous-autre un simboulisme de si perfecion. Oh! regarden ansin touti li creaturo, regarden-lèi emé lis uei de la fe, e veiren coume soun bono, bono pèr Diéu, bono pèr nautre tambèn. *Et vidit Deus quod esset bonum*. Que nous ajudon touti à lou

(1) ECCLI, v, 5, 7.

(2) Id. 8, 9.

passionnée pour la parure, sans cesse oublieuse de tes devoirs d'épouse, de mère et de chrétienne ! et toi aussi enfin, homme de notre époque, qui depuis ta première communion foules aux pieds les principes de l'Evangile, qui vis plein d'insouciance et de mollesse, comme s'il n'existait aucune religion, aucune église, et qui de jour en jour t'acoquines dans le mal. Oui, Dieu est bon, je vous le redis, il est immensément bon ; c'est là le Rhône qui passe dans sa majestueuse tranquillité. Mais prenez garde, « n'ajoutez pas péchés sur péchés et ne dites point : la miséricorde de Dieu est grande..., car sa colère a les yeux fixés sur les pécheurs (1). » Dieu est bon ! « ne tardez pas à vous convertir, ne remettez pas au lendemain, car sa colère viendra subitement (2). » et alors ce sera le Rhône épouvantable qui ébranle tout.

Et voilà, Frères et Sœurs, comment les éléments servent à Dieu pour nous manifester tantôt sa bonté, tantôt sa justice ; voilà comment ils sont pour nous un symbolisme de ses perfections. Oh ! considérons ainsi toutes les créatures, considérons-les avec les yeux de la foi, et nous verrons combien elles sont bonnes, bonnes pour Dieu, bonnes également pour nous. *Et vidit Deus quod esset*

(1) ECCLI, v, 5, 7.

(2) Id. 8, 9.

miés counèisse, à l'ama de mai en mai, à viéure de-countùnio, afounsa en éu coume lou pèis dins la mar. Car en foro d'éu i'a la mort. Ah! « se cregnès la mort, vous dirai emé S. Agustin, amas la vido : vosto vido es Diéu! vosto vido es lou Crist! *Si times mortem, ama vitam : vita tua Deus est, vita tua Christus* (1). »

Quand, tóuti li matin que Diéu à fa, vese iéu vòsti femo e vòsti fiho vanega dins Marsiho, emé si gourbin plen de pèis, me dise : Pàuris pèis, éli tant plen de vido, aièr, éli tant fouligaud, li vaqui mort! Es bèn fini, en van li bandirias mai à la mar : mort que soun, mort ié restarien..... Oh ! mai noun es ansin de vàutri, mi pàuri pecadou : emai fugués mort à la gràci e tau que de cadabre barrulant, se, dins aquest Caremo, revenès à Diéu em'à soun Crist ; se, buta pèr la countricioun de vòsti fauto, vous afounsas dins aquelo mar de misericòrdi e d'amour, veramen, veramen iéu vous lou dise, mai urous que lou pèis tournarés en vido. Es vosto vido Diéu, es vosto vido lou Crist, *vita tua Deus, vita tu Christus*. A-n-éli glòri e benedicioun pèr li siècle di siècle. Amen.

(1) S. AGUSTIN cita pèr BERTHIER, *le Prêtre dans le ministère des missions*, p. 396.

*bonum*. Qu'elles nous aident toutes à le mieux connaître, à l'aimer de plus en plus, à vivre constamment plongés en lui, comme le poisson au sein de la mer. Car hors de lui c'est la mort. Ah ! « si vous craignez la mort, vous dirai-je avec S. Augustin, aimez la vie : votre vie c'est Dieu ! votre vie c'est le Christ ! *Si times mortem, ama vitam : vita tua Deus est, vita tua Christus* (1). »

Lorsque, chaque matin, je vois vos femmes et vos filles circuler dans Marseille, avec leurs corbeilles pleines de poissons, je me dis : Pauvres poissons, hier si pleins de vie et si folâtres, les voilà morts ! C'en est fait ! en vain vous les rejetteriez dans la mer : ils sont morts et ils resteraient bien morts. Mais il n'en est pas ainsi de vous, ô mes pauvres pécheurs : quand même vous soyez morts à la grâce et tels que des cadavres ambulants, si, durant ce Carême, vous revenez à Dieu et à son Christ ; si, poussés par la contrition de vos fautes, vous vous plongez dans cette mer de miséricorde et d'amour, en vérité, en vérité je vous le dis, plus heureux que le poisson vous reviendrez à la vie. Dieu est votre vie, le Christ est votre vie, *vita tua Deus, vita tua Christus*. A tous deux gloire et bénédiction durant les siècles des siècles. Amen.

(1) S. AUGUSTIN, cité par BERTHIER, *le Prêtre dans le ministère des missions*, p. 396.

# NOTES

DE LA

## QUATRIÈME CONFÉRENCE



1. Nous croyons que l'ordre divin n'impliquait point la séparation instantanée et totale des eaux d'avec la terre, comme elle existe aujourd'hui; mais bien une séparation lente, en sorte que la terre demeura de longs siècles immergée au sein des mers. C'est l'opinion généralement adoptée par les géologues, et cette opinion n'est point contraire au récit de la Genèse. Moïse dit bien que Dieu ordonna la séparation des eaux d'avec la terre, mais il ne dit pas que cette séparation devait se faire de suite et instantanément. Bien plus, dans cette longue immersion de la terre au sein des eaux, nous apercevons un nouveau trait de la sagesse divine. En effet, c'est pendant cette longue immersion que se sont formés les terrains que les géologues nomment terrains sédimentaires, ou déposés par les mers, et que Dieu destinait à porter et à nourrir les végétaux. Or, que de temps, que de siècles il a fallu pour former tous ces terrains, dont quelques-uns, comme le terrain houiller, offrent, en certains lieux, jusqu'à trois-mille mètres d'épaisseur. (L'ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE, *Journal des prédicateurs*, n° 3, mars 1889, p. 29.)



2. Pizzeta, dans son livre (*Les Secrets de la plage*, p. 11) nous dit : « Le plus puissant et le mieux connu de ces courants est le *Gulf-Stream* ou courant du golfe, ainsi nommé, parce qu'il prend naissance dans le golfe du Mexique. Ce bassin, situé sous la zone torride, est partout entouré de hautes montagnes qui y concentrent les rayons solaires, comme au fond d'un vaste entonnoir, et y engouffrent les feux d'un climat brûlant.

C'est de ce foyer que le courant équatorial s'échappe ; il se précipite à travers le détroit de la Floride... Comme un sang généreux qui porte aux diverses parties du corps la chaleur et la vie, le *Gulf-Stream* se dirige vers le nord, en suivant les côtes des Etats-Unis jusqu'au banc de Terre-Neuve. Là, après avoir subi le choc d'un courant polaire, il se divise en plusieurs bras dont l'un va fondre les glaces de la Norvège et tiédir le climat de l'Islande. Un autre, s'élançant à l'Est, vers les Iles Britanniques, les entoure d'une ceinture tiède et bienfaisante. Il anime l'Ecosse qui, sans lui, aurait la température de la Sibérie. Son bras droit pénètre dans la Manche, fait croître le figuier en Bretagne et mûrit les fruits sur le littoral du sud de l'Angleterre.

Enfin après avoir perdu toute sa chaleur dans les contrées du nord, le *Gulf-Stream* se porte vers le Portugal et l'Afrique dont il rafraîchit les côtes ; puis il se mêle au courant équatorial qui le ramène à son foyer brûlant. »

De son côté, Margollé nous dit : « Ce majestueux courant dont la vitesse égale celle des plus grands fleuves, traverse l'Atlantique sans mêler ses eaux bleues et tièdes à celles de l'Océan. Sur les côtes d'Amérique, la ligne de séparation est quelquefois si distincte, qu'on voit des bâtiments flotter moitié sur les eaux du courant, moitié sur les eaux plus froides qui lui servent de lit. La couleur bleu-indigo du *Gulf-Stream* tient à la quantité de sel que ses eaux renferment. On sait que la teinte bleue des eaux de mer est

d'autant plus foncée que leur degré de salure est plus élevé. (*Les Phénomènes de la mer*, p. 91). »

« Dans son cours, le *Gulf-Stream*, ainsi que l'observe de Saint-Ellier, possède une température de beaucoup supérieure à celle des couches qu'il traverse : le thermomètre y marque 12 et même 17 degrés de plus que dans les eaux voisines. Et cependant il se refroidit lentement : il ne perd qu'un demi-degré par centaine de lieues ; au delà du 40° parallèle, là où l'atmosphère se refroidit parfois au dessous de zéro, il marque encore 26 degrés de chaleur.

Comme toutes les forces de la nature, le *Gulf-Stream* a sa mission, il remplit un rôle important : il est un des principaux organes destinés à maintenir l'équilibre entre les différentes parties de la mer, l'homogénéité de sa composition, de sa température, des sels qui s'y trouvent dissous. Mais surtout, c'est un immense calorifère qui va porter au nord de l'Atlantique et sur les côtes de l'Europe occidentale une énorme quantité de chaleur ; ses chaudes effluves nous sont apportées par les vents de l'Ouest et du Sud-Ouest ; voilà ce qui explique le climat exceptionnel de nos rives françaises. (*L'Ordre du Monde physique*, p. 27-28.)




# CINQUENCO COUNFERÈNCI

## CINQUENCO COUNFERÈNCI



# LA TERRO E LI PLANTO

### Leituro de la Genèsi

 *Diéu noumè lou secan : Terro...*

*E diguè: Que la terro jite d'erbo verdejanto e pòurtant semenço, emé d'aubre fruchau pòurtant de fru segound sa meno, que sa semenço fugue en éli sus la terro. E ansin fuguè fa.*

*E la terro pòurtè d'erbo verdejanto e fasènt, meno pèr meno, sa semenço, emé d'aubre fruchau aguènt chascun soun semen segound soun espèci. E Diéu veguè qu'acò'ro bon.*

*E'mé lou vèspre e lou matin, acò faguè lou tresen jour.*

## CINQUIÈME CONFÉRENCE



# LA TERRE ET LES PLANTES

### *Lecture de la Genèse*



*Et Dieu donna à l'aride le nom de Terre...  
Et il dit : Que la terre produise de l'herbe verdoyante et faisant sa semence, et des arbres fruitiers faisant du fruit selon leur espèce, contenant leur semence en eux-mêmes sur la terre. Et cela fut ainsi.*

*Et la terre produisit de l'herbe verdoyante et faisant sa semence suivant son genre, et des arbres fruitiers contenant leur semence en eux-mêmes, chacun selon leur espèce. Et Dieu vit que cela était bon.*

*Et du soir et du matin se fit le troisième jour.*



MI FRAIRE E MI SORRE,

**S**IAN encaro au jour tresen de la Creacioun. En fâci d'aquelo obro subre-bello ounte rên se fai à l'asard, ounte tout es previst, arrenja coume se dèu, moula de man de mèstre, un crid, lou crid de la fe, a desbounda de vòstis amo : *Credo in Deum!* Crese en Diéu. Li perfecioun invésiblo de Diéu, pèr emplega lou lengage de l'Escrituro, vous ié soun devengudo vesiblo e coumprenablo (1); e vesès aro coume iéu que n'an ges d'escuso aquéli que barron lis uei à la lumiero de la verita, aquéli que refuson de dire emé nautre : *Credo in Deum!* Crese en Diéu.

La terro, l'avèn visto se desacata e parèisse dins soun nus, quand Diéu aguè di : « Acam-

(1) AD ROM. I, 20.



MES FRÈRES ET MES SŒURS,

**N**OUS sommes encore au troisième jour de la Création. En présence de cette œuvre éminemment belle, où rien n'est laissé au hasard, mais où tout est prévu, parfaitement ordonné, magistralement façonné, un cri, le cri de la foi, s'est échappé de vos âmes : *Credo in Deum !* Je crois en Dieu. Les invisibles perfections de Dieu, suivant le langage de l'Écriture, sont devenues pour vous visibles et intelligibles (1) ; et vous trouvez maintenant inexcusables ceux qui ferment les yeux à la lumière de la vérité et refusent de dire avec nous : *Credo in Deum !* Je crois en Dieu.

La terre, nous l'avons vue émerger et paraître dans sa nudité, lorsque Dieu eut dit :

(1) AD. ROM. I, 20.

pon-se lis aigo tóuti en un rode. » D'ounte que vous virés, n'es qu'un secan tristas. Mai lou Bon Diéu n'en vai faire unjardin verdejant. Assisten, Fraire e Sorre, à-n-aquelo ópera-cioun divino, e veguen coume lou Soubeiran Jardinié a fatura la terro, coume l'a facho verdeja, flouri emai frucha, enfin coume a ourganisa lou règne vegetau. Tres counsideracioun.

## I

**L**OU jardinié, davans que semena soun terraire, o lou planta de clot de flour, d'ourtoulaio e d'aubre fruchau, l'esfato, lou licheto, lou boulego de-founs, lou fumo, l'aplano bèn coume se dèu. Ansin Diéu, avans de faire bruia la terro, l'a boulegado, boulouversado, alestido à souvèt, se servènt dóu fiò e de l'aigo coume d'estrumen, pèr que fuguèsse, au tèms vougu, la maire e la nourriguiero de tóuti lis espèci vegetalo. Tambèn óusservas coume a pacientamen fatura li diversis estanco terrenco que la coumpauson.



« Que les eaux se rassemblent en un seul lieu ! » De quelque côté que vous jetiez les yeux, c'est l'aridité dans toute sa tristesse. Mais le Seigneur va la transformer en un jardin verdoyant. Assistons, Frères et Sœurs, à cette opération divine, et voyant comment le Souverain Jardinier a façonné la terre, comment il lui a fait produire de la verdure, des fleurs et des fruits, et comment enfin il a organisé le règne végétal. Trois considérations.

## I

**L**E jardinier, avant d'ensemencer son terrain, ou de le complanter de touffes de fleurs, d'herbes potagères et d'arbres fruitiers, a soin de le défricher, de le bêcher, de le remuer profondément, de le fumer et de l'aplanir au point voulu. Ainsi, avant de faire végéter la terre, Dieu l'a remuée, il l'a bouleversée, il l'a disposée comme il fallait, se servant du feu et de l'eau comme d'instruments, pour qu'elle fut, en temps opportun, la mère et la nourricière de toutes les espèces végétales. Aussi voyez comme il a patiemment façonné les divers étages de terrain qui la composent.

Primitivamen se devinavo dins lou garagai. Vous ai di ço qu'èro, coume ai pouscu, pecaire! dóumaci li mot defauton, pèr n'en douna uno idèio justo. La Biblo parlo de terro « vano e vuejo, » parlo d'aigo que « dessus ié vanego l'Esperit de Diéu. » Mai, coume dis S. Agustin, l'aigo qu'es eici noumado noun es aquelo que coumprenèn, aquelo que poudèn vèire e touca ; de meme que la terro, informo alor emai invesiblo, noun èro talo que pòu se vèire vuei. Tóuti aquélis espressioun de terro vano e vuejo, d'abime entenebra, d'aigo ounte vanego l'Esperit divin, tout acò-d'aqui es li noum divers de la matèri (1). En aquéu téms, dounc, tóuti lis estanco terrenco èron escampihado sus un vaste espàci, en formo de gaz, de fluide, de vapour, de belugno invesiblo qu'à l'entour d'un meme cèntrè s'anavon groupa souto la man de Diéu, pèr fourma la terro. Èro la pountannado neblouso, autramen dicho l'*epoco dóu caos*. (2)

Tre la vèire ansin emé sis atome dansarèu, vous sarias creigu en pleno counfusioun. E pamens n'èro rèn. Avès agu vist, Fraire e

(1) *De Gen. contr. Manich.* lib. 1, cap. v et vii.

(2) Pèr touto aquelo questioun, vèire FIGUIER, *La Terre avant le Déluge* ; BROTHIER, *la Terre*.

Primitivement elle se trouvait dans le chaos. Je vous ai dit ce que c'était, comme j'ai pu, car, hélas ! les mots manquent pour en donner une idée précise. La Bible parle de terre « vaine et vide, » d'eaux « sur lesquelles circule l'Esprit de Dieu. » Mais, suivant le dire de S. Augustin, l'eau dont il est question ici, n'est pas celle que nous comprenons, que nous pouvons voir et toucher ; de même que la terre, qui était alors informe et invisible, n'était pas telle que nous pouvons la voir aujourd'hui. Toutes ces expressions de terre vaine et vide, d'abîme ténébreux, d'eau sur laquelle erre l'Esprit divin, ne sont que les divers noms de la matière (1). En ce temps-là, donc, tous les étages de terrain étaient disséminés sur un vaste espace, en forme de gaz, de fluides, de vapeurs, d'atomes invisibles, qui allaient se grouper autour d'un même centre, sous la main de Dieu pour former la terre. C'était la période nébuleuse, autrement dite l'*époque du chaos* (2).

A la voir avec ses atomes en mouvement, vous vous seriez crus en pleine confusion. Il n'en était rien. Avez-vous vu, Frères et Sœurs,

(1) *De Gen. contre Manich*, lib. I, cap. v et vii.

(2) Pour cette question et les suivantes, voir FIGUIER, *la Terre avant le Déluge* ; BROTHIER, *la Terre*.

Sorre, dins un jour d'ivèr, la nèu davala di nivo, emé si mousco blanquinello, davala tout plan-plan, misteriouso, e toumba sènsò brut sus lou sòu entre-jala? Sèmblo que tout acò se mòu à l'asard, Bautezar! Eh! bèn, nàni! i'a l'ordre lou mai grand que se posque imagina. Espinchas aquéli flour, aquéli fueio que la nèu façouno sus lis aubre desrama; espinchas aquéli garlando clarinello qu'i branco morto elo pendoulo, aquélis estello que fai diamanteja sus li planto e sus li moufo di roucas; alucas, se voulès, à travès lou microuscòpi, chascuno d'aquéli parpaiolo nevenco, e n'en sarés espanta, dóumaci soun d'uno regularita geoumetrico. Ansin èron li pichounéti belugno que devien coumpausa nosto terro; « anavon en cadènci, » au dire d'un pouèto (1) se sarravon en ordre, s'adunavon ensèble geoumetricamen, souto l'acioun de l'Esperit de Diéu e de sis Ange, forço inteligènto que menon tout. E veici qu'en se maserant, la masso terrenco perdegùè de soun voulume, abrivè sa vitesso, e pèr lou fretamen, l'escaufamen de sis atome, fuguè, à-n-un moumen touto enfioucado, touto aluminado. N'en sara ansin de tóuti li cors celèste: calèu misterious, un aro, un pièi, s'alumaran dins l'encrou de

(1) EMERSON. *cita pèr de S. Ellier*, p. 21.

durant un jour d'hiver, la neige descendre des nues, descendre avec ses blancs flocons, lentement, mystérieusement et tomber silencieuse sur le sol congelé? Il semble qu'elle se meut au hasard. Eh bien! non, dans ce phénomène règne un ordre admirable. Considérez ces fleurs, ces feuilles que la neige façonne sur les arbres dénudés; voyez ces claires guirlandes qu'elle suspend aux branches mortes, ces étoiles qu'elle fait briller comme des diamants sur les plantes et la mousse des rochers; examinez si vous voulez avec le microscope chacune de ces perles neigeuses et vous serez ravis, car elles sont d'une régularité géométrique. Ainsi étaient les petits atomes qui devaient constituer notre terre; « ils allaient en cadence, » au dire d'un poète (1); ils se serraient en ordre, ils se combinaient géométriquement, sous l'action de l'Esprit de Dieu et de ses Anges, forces intelligentes qui dirigent toutes choses. Et voici qu'en se condensant, la masse terrestre perdit de son volume, elle accéléra sa vitesse, et par le frottement de ses atomes, elle devint, à un moment, toute embrasée, toute illuminée. Il en sera de même de tous les corps célestes : mystérieux flambeaux, ils

(1) EMERSON, *cité par de St-Ellier*, p. 21.

l'azur; au jour quatren, li veiren belugueja. La terro dounc, dins un tèms, èro un soulèu, uno estello. A la pountannado neblouso suce-diguè pèr elo la pountannado souleienco; après lou caos, venguè l'*epoco dóu fiò*.

Es eici que sian. Pamens, dins soun courre e dins si remoulinado à travès lis espaci, qu'acò's de veritabli jaladou, la terro pau à cha pau se refrejavu. E veici qu'à la longo dóu tèms, li matèri gazousu venguèron liquido; d'uni que i'a restèron en vapour, fasènt uno atmousfèro autour de la giro terrèstro. Èro, aquelo atmousfèro, un fioucas, un fournas couloussau: tóuti lis aigo que formon vuei nòsti mar, nòsti flùvi, nòsti lau, tóuti li matèri metalino o mineralo, lou ferre, la platino, lou couire, li clourure, lou súppe, lou fousfore, li terro à baso de séuse, d'alumino e de caus, tóuti aquéli sustanci i'èron vapourisado à noun plus. Mai, coume li parpaiolo nevenco qu'adès vous n'en parlave, toumbèron à-de-rèng vers lou cèntrè que flamejavu e se ié depausèron, dis la sciènci, dins l'ordre de sa densita: li mai pèujo en bas, li mai lóugiero en aut. Póusso mistèriouso, tout à l'entour dóu cèntrè s'assoulèron ansin; e vague de se foundre en terro, d'après

s'allumeront l'un après l'autre dans l'obscurité de l'éther ; au quatrième jour, nous les verrons étinceler. La terre donc, dans un temps, était un soleil, une étoile. A la période nébuleuse succéda pour elle la période solaire ; après le chaos, vint l'*époque du feu*.

Nous voici au cœur de la question. Dans sa course et dans ses évolutions à travers les espaces, véritables régions glaciales, la terre cependant peu à peu se refroidissait. Avec le temps les matières gazeuses devinrent liquides ; quelques-unes restèrent à l'état de vapeurs formant une atmosphère autour de la boule terrestre. Cette atmosphère était un foyer ardent, une colossale fournaise : toutes les eaux qui constituent aujourd'hui nos mers, nos fleuves, nos lacs, toutes les matières métalliques ou minérales, le fer, le platine, le cuivre, les chlorures, le soufre, le phosphore, les terres à base de silice, d'alumine et de chaux, toutes ces substances s'y trouvaient vaporisées à un degré intense. Mais, comme les flocons de neige dont je vous parlais tantôt, elles tombèrent en ordre vers le centre enflammé et s'y déposèrent, dit la science, dans l'ordre de leur densité : les plus lourdes en bas, les plus légères en haut. Mystérieuse poussière, elles se fixèrent ainsi tout autour du centre ; et de se fondre en terre

la pensado de Jo, vague de s'amouteli (1)! Efetivamen, à la superfìciò dóu globe, se coungreie coume uno espèci de pastoui que, se couisènt à la calour centralo, se ressarrant souto l'empressioun di jaladou aeren, finiguè pèr s'assoulida. Acò-d'aquí èro lou meseioun dóu globe; èr la proumiero coucho terrèstro, aquelo que lou Bon Diéu n'en charravo au sant ome Jo, quand ié disié: « Ounte ères, quand pausave iéu li foundationto de la terro (2)? » Lou granit formo aquéu jas proumierèn, baso e suport de tóuti lis autre; en efèt, pertout mounte s'es pouscu cava founs, l'on es arriba en de bancado de pèiro granivo e de pourfire que se ié mesclon l'ourtsi, o cristau de roco, à baso de sòudo e de poutasso, e peréu l'escaiolo verdalo e lou mica lusènt. Fan d'estanco irreguliero, tóuti d'ourigino enfioucado, apelado pèr li sabènt *terren primitiéu*. Sa pelofo estènt ansin fourmado, la terro qu'enjusqu'alor avié flambeja coume un soulèu, pecaire! s'amoussè. Après la pountannado souleienço, venguè pèr elo la pountannado eigassouso; à l'epoco dóu fiò sucediguè l'*epoco dis aigo*.

(1) Jo xxxviii, 38.

(2) Id 4.



et de s'agglutiner en mottes, d'après la pensée de Job (1), En effet, à la superficie du globe, il se fit un agglomérat pâteux qui, se cuisant à la chaleur centrale, se resserrant sous l'impression du froid intersidéral, finit par se solidifier. C'était là le noyau du globe, la première couche terrestre, celle dont le Seigneur parlait à Job, quand il lui disait : « Où étais-tu, lorsque je posais les fondements de la terre (2) ? » Le granit forme ce terrain primitif, base et soutien de tous les autres ; en effet partout où l'on a pu creuser profondément, on est arrivé à des bancs de pierre granitique et de porphyre mêlés de feldspath, ou cristal de roche, à base de soude et de potasse, de talc aux verts reflets et de mica brillant. Ces bancs forment des étages irréguliers, tous d'origine ignée, et sont appelés par les savants, *terrains primitifs*. Son écorce étant ainsi formée, la terre, hélas ! s'éteignit, elle qui avait jusqu'alors flamboyé comme un soleil. Après la période solaire, vint pour elle la période aqueuse ; à l'époque du feu succéda l'*époque des eaux*.

(1) JOB. xxxviii, 38.

(2) Id. 4.

La crousto terrèstro, o meseioun, encurbe-  
celant lou fiò interieur, se devinè que la  
temperaduro fuguè plus la memo. Em'acò  
li grand moulounas d'aigo que floutejavon  
en vapour sutilo dins l'atmousfèro, pousquèron  
plus se manteni coume èron; se changèron en  
liquide e toumbèron en pluiasso bouiènto.  
E n'en vos d'aigo à bro? èro d'endoulible à  
faire ferni. Mai, tre touca la terro, brulanto  
coume un ferre auben, se vapourisavon  
tourna-mai, remountavon dins lis auturo,  
se ié maseravon, e vague tourna-mai de  
tomba. Durè de tèms emai de tèms aquèu  
mounto-davalo de vapour e de plueio. Mai  
enfin l'aigo aguè lou dessus e, coume la sciènci  
n'es d'acord emé la Biblo, curbiguè touto la  
fàci de nosto planeto. Or, vous trovarés,  
es dins lou courrènt d'aquelo epoco gabinouso,  
que lou Divin Faturaire coumencè d'entaula,  
sus la charpento granivo, sus lou meseioun  
dòu globe, tóuti aquéli terren bódrous que  
devien servi de lié à la vegetacioun universalò.  
Pèr travaia li terren primitiéu, éu s'èro prin-  
cipalamen servi dòu fiò; mai dins li terren  
bódrous, èro à l'aigo de jouga lou grand role,  
es emé l'aigo que devié lis aliecha coume  
soun.

La croûte ou noyau terrestre ayant emprisonné comme d'un couvercle le feu intérieur, il se rencontra que la température ne fut plus la même. Et voilà que l'énorme quantité des eaux qui flottaient en vapeurs subtiles dans l'atmosphère, ne purent plus se maintenir dans le même état; elles se convertirent en liquide et tombèrent en bouillantes ondées. Et c'étaient des pluies torrentielles, diluviennes, à faire frémir! Mais, dès qu'elles touchaient la terre, brûlante comme un fer incandescent, ces eaux se vaporisaient de nouveau, remontaient dans les hauteurs, s'y condensaient, et retombaient aussitôt. Ce va et vient de vapeurs et de pluies fut de longue durée. Mais enfin l'eau prit le dessus et, comme la science en convient avec la Bible, elle couvrit toute la face de notre planète. Or, c'est durant cette époque d'humidité que le divin Agriculteur commença d'étayer, sur la charpente, sur le noyau granitique du globe, tout ces terrains sédimentaires qui devaient servir de lit à la végétation universelle. Pour mettre en œuvre les terrains primitifs, il s'était surtout servi du feu; mais dans les terrains de sédiment, à l'eau était réservé le rôle principal, c'est avec l'eau qu'il devait les stratifier tels qu'ils sont.

En efèt, emé tóuti li merço de matèri terrouso, emé tóuti li principe de dissoulucioun que countenié, emé soun eterne boulegamen e sa rousigadisso de-countùnio contro la pelofo de granit, l'aigo avié fini pèr amoulouna, en se depausant, de taulado inmènso d'argelo e de safras. Uno fes refrejado, se cristalisèron quàsi, se fuietèron, fourmant de lausiho, de blesto e d'ardaiso. Acò 's lou proumié terren assoula pèr lis aigo. Coume un jardinié bèn avisa que fai bon e soulide, Diéu vai estaja dès àutri terren au dessus d'aquéu. E zóu ! entaulo qu'entaularas ! Anen, fourmas-vous souto la man divino, terren misterious de l'epoco primàri ! Clafissès-vous de sistre, de gres, de tipo-tapo, de mabre e de cauquié ! espandissès aquéli gihàs qu'entrigan la sciènci e que si coulouno, l'uno toucant l'autro, li dirias li canoun de quauco ourgueno fantastico dreissado pèr de gigant ! E vous, o terren dis epoco segoundàri e ternàri, fourmas-vous tambèn souto la man divino ! Veici li gres chimarra, li cauquié clauvissous, li marlo irisenco ! Veici li banc de terragnas mescla de menié de couire e de pèiro argenterio. Veici li cause clafi de gran en formo d'iòu de pèis, li taulado de tap, de malausseno e de gip, de croio emai de douloumito ! Anen,

En effet, avec tous les genres de matière terreuse, avec tous les principes de dissolution qu'elle contenait, avec son éternel mouvement et son action corrosive sur la croûte de granit, l'eau avait fini par amonceler, en se déposant, des bancs immenses d'argile et de sable quartzeux. Etant refroidis, ils se cristallisèrent à demi, ils se feuilletèrent, formant des talcs, des schistes et des ardoises. C'est le premier terrain fixé par les eaux. Tel qu'un prudent jardinier qui fait un bon et solide travail, Dieu va y asseoir au-dessus dix autres terrains. A l'œuvre donc ! Les strates succèdent aux strates. Allons, formez-vous sous la main divine, terrains mystérieux de l'époque primaire ! Emplissez-vous de poudingues, de grès, d'argiles ocracées, de marbres et de calcaires ; déployez ces nappes basaltiques qui intrigueront la science et dont les colonnes, les unes à côté des autres, ressemblent aux tuyaux de quelque orgue fantastique dressé par des géants ! Et vous, ô terrains des époques secondaire et tertiaire, formez-vous aussi sous la main divine ! Voici les grès bigarrés, les calcaires conchyliens, les marnes irisées ! Voici les bancs de grès mêlés de minerais de cuivre et de roches argentifères ! Voici les calcaires oolythiques, les strates d'argiles jaunes et bleues, de gypse, de craie,

que se n'empligon vòsti jas, e que la terro s'acabe.

Diéu noun avié 'spera, Fraire e Sorre, la finicioun de tóuti aquéli terren pèr faire espeli lou vegetau. Entre que lou proumié jas se fuguè aliecha sus l'escorço granivo dóuglobe, alor tout cubert d'aigo, éu faguè coume fan li jardinié, quand soun champes inonda : cavon de regolo ; em'acò l'aigo se n'escoulo, ié leissant uno bono limo espesso que l'endrudis. Aguènt dounc fourma dins l'aigo lou proumié jas de boudro, Diéu diguè : « Acampon-se lis aigo tóuti en un rode, e que lou secan parèigue. » E, coume l'avèn vist dijòu passa, lou rebound dóu fiò interieur prouduguè sus la crousto terrenco de fendarasso qu'à travès ié fusèron de giscle de pèiro frejau, de matèri metalino en fusioun, tout un pastoui de nito bouiènto e de blesto e de safras. Èro li mountagno que neissien, èro lou secan que pareissié. Mai aquéu secan, uno fes refreja, veici que lou Segnour lou saludè d'un noum tout nouvèu. « E Diéu, dis Mouïse, noumè lou secan : Terro. »

La futuro maire di vivènt se moustravo enfin.

et de dolomite ! Allons, que vos diverses couches en soient remplies, et que la terre s'achève (1).

Dieu n'avait pas attendu, Frères et Sœurs, l'achèvement de tous ces terrains pour faire éclore le règne végétal. Dès que les premières strates se furent déposées sur l'écorce granitique du globe, alors couvert par les eaux, Dieu fit ce que font les jardiniers, lorsque leur champ est inondé : ils creusent des ruisseaux, et l'eau s'écoule y laissant une bonne couche de limon qui le fertilisera. Ayant donc formé dans l'eau le premier terrain de sédiment, Dieu dit : « Que les eaux se rassemblent en un seul lieu, et que l'aride paraisse. » Et, ainsi que nous l'avons vu jeudi dernier, la secousse du feu intérieur produisit sur la croûte terrestre d'énormes fentes à travers lesquelles s'élancèrent des jets de granit, de matières métalliques en fusion, tout un amas pâteux et bouillant de substances limoneuses, talqueuses et quartzeuses. C'était la naissance des montagnes, c'était l'apparition de l'élément aride. Mais cet élément, une fois refroidi, le Seigneur le salua d'un nom tout nouveau. « Et Dieu, dit Moïse, nomma l'aride : Terre. »

La future mère des vivants se montrait

(1) Voir la note 1 à la fin de cette conférence.

Èro aqui à l'espèro. Cargado de limo, d'aquelo bono limo que l'Eterne Faturaire avié coun-greiado, en rastelant, se pode dire ansin, li brigo di terren boudrous, la jouino terro n'esperavo plus qu'un ordre d'en aut, pèr enfanta la grand famiho vegetalo. D'en-tant-lèu l'ordre fuguè douna. Ouro soulènno que n'avié pancaro agu sa pariero ! Tre l'ausi, lis Ange dins l'adouracioun cantèron tourna-mai : Es grand lou Segnour e soun poudé n'a ges de fin. *Magnus Dominus et non habet finem.*

## II

**È**RO dounc en tempouro la terro, se trovavo lèsto à desfourrela sa brueio. Em'acò Diéu diguè : « Que la terro jite d'erbo verde-janto. » E veici que de clot d'erbo faguèron soun espelido sus li pue di mountagno neissènto, de-long di pendis, au founs di coumbo, dins li terren boudrous di mar emai di lau, pertout mounté la limo avié recubert lou secan. Èro la vido que fasié soun apari-cioun, la vido que sourtié d'ou sen de la



enfin. Elle était là dans l'attente. Couverte de limon, de ce limon excellent que l'Eternel Agriculteur avait produit, en râtelant, si je puis ainsi dire, les détritrus des terrains sédimentaires, la jeune terre n'attendait plus qu'un ordre d'en haut, pour enfanter la grande famille végétale. Aussitôt l'ordre fut donné. Heure solennelle qui n'avait pas eu encore sa pareille ! A la voix de Dieu, les Anges adorèrent et chantèrent : Grand est le Seigneur et son pouvoir est sans limites : *Magnus Dominus et non habet finem.*

## II

**L**A terre se trouvait donc toute disposée, elle était prête à déployer sa végétation. Dieu dit alors : « Que la terre produise de l'herbe verdoyante. » Et voici que des touffes d'herbe sortirent sur les pics des montagnes naissantes, le long des versants, au fond des vallées, dans les terrains sédimentaires des mers et des lacs, dans tous les lieux où le limon avait recouvert l'élément aride. C'était la vie qui faisait son apparition, la vie qui

matèri inerto, touto estounado d'èstre subran devengudo fegoundo.

E d'ounte venié la vido? Venié-ti de la terro? Perqué noun? « Que la terro, dis la Biblo, jite d'erbo verdejanto. » Es bèn la terro, aqui, que proudus l'erbo e en counsequènci la vido, d'abord que l'erbo es un èstre vivènt. Mai engarden-nous pamens de dire emé li Materialisto que la terro a d'esperelo e touto souleto proudu la vido. « Touto causo, dis S. Jan, es estado facho pèr Diéu, e, de tout ço qu'es esta fa, rèn l'es esta sènso éu. En éu èro la vido(1). » Aquelo vido, Diéu l'a depausado, l'a estremado dins lis elemen coume un germe misterious, quand « au coumençamen creè lou cèu e la terro. » Adounc la vido eisistavo, davans que parèisse; èro, dempièi lou coumençamen, recatado dins la terro, comme la sabo dins lis aubre dóu tèms de l'ivèr. Em'acò a desbounda subran, sus l'ordre de Diéu: « Que la terro jite d'erbo verdejanto; » a desbounda dóu meme biais que la sabo endourmido se reviho e mounto di racino fin-qu'i darriéri branqueto, entre que boufon li dóucis alenado de la primavera. E vaqui coume la terro a proudu la vido; vaqui de que biais l'on pòu dire que la vido vèn de la terro.

(1) JAN, I, 3.

sortait du sein de la matière inerte, toute étonnée d'être soudain devenue féconde.

Et d'où venait-elle, la vie? Venait-elle de la terre? Pourquoi pas? « Que la terre, dit la Bible, produise de l'herbe verdoyante. » C'est bien la terre, ici, qui produit l'herbe et en conséquence la vie, puisque l'herbe est un être vivant. Mais pourtant n'allons pas dire avec les Matérialistes que la terre a d'elle-même et toute seule produit la vie. « Tout a été fait par Dieu, dit S. Jean, et rien de ce qui a été fait ne l'a été sans lui. En lui était la vie (1). » Cette vie, Dieu l'a déposée, il l'a renfermée dans les éléments comme un germe mystérieux, lorsqu'il « créa au commencement le ciel et la terre. » La vie existait donc, avant qu'elle ne parût, elle était recélée, dès le commencement, dans le sein de la terre, comme la sève dans les arbres durant l'hiver. Et voici qu'elle a fait irruption, sur l'ordre de Dieu: « que la terre jette de l'herbe verdoyante; » elle a fait irruption, à la façon de la sève endormie qui se réveille et monte des racines jusqu'aux derniers rejetons, lorsque souffle la douce haleine du printemps. Et voilà comment la terre a produit la vie, voilà en quel sens on peut dire que la vie vient de la terre.

(1) JEAN, I, 3.

A l'ouro vougudo, la famiho vegetalò espan-diguè dounc sa verdo bruiaduro. Fau pas vous crèire pamens qu'acò bèu se fugue fa subitan. Diéu laisso camina la naturo, la meno plan-plan, pau à cha pau, coume es lou biais de sa sagesso. De-mai, dins soun obro, éu vai proucedènt dóu-mens perfèt au mai perfèt, talamen que lou règne vegetau, coume dis la Biblo e coume, chasque jour, la sciènci lou coustato, a coumença pèr l'erbouran : « Que la terro jite d'erbo verdejanto. » Meme dins lou gènre erbous, es lis espèci enfimo, li peirello, li moufo, lis augo, li mitoucourtoun e cènt àutri meno de planto marino o palustro qu'an greia proumiero sus la boudro aliechado pèr lis aigo. Es uno causo de remarco, quand l'on estùdlo li jas de l'epoco primàri : aqui, entre li sistre, li gres, li blesto, li cauquié, li pèiro clauvissouso, ié vesès foussilisado li planto que vous parle ; es li proumiero que se ié rescontron.

Mai tóuti aquéli planto noun se capitavon pichouno coume vuei li vesèn ; principalamen à la periodo carbouniero èron d'uno aussado espetaclouso. Uno calour em'uno umideta estraordinàri penetravon lou globe, en aquéu tèms, e l'atmousfèro que l'enviournavo. Lou

A l'heure voulue, la famille végétale déploya donc sa végétation verdoyante. Il ne faut pas croire néanmoins que ce phénomène se soit produit subitement. Dieu laisse aller la nature, il la conduit lentement progressivement, suivant la coutume de sa sagesse. De plus, dans son œuvre, il procède du moins parfait au plus parfait, tellement que le règne végétal, d'après la Bible et les constatations journalières de la science, a commencé par les herbes : « Que la terre produise de l'herbe verdoyante. » Même dans le genre herbacé, ce sont les espèces infimes, les lichens, les mousses, les algues, les fucus et cent autres genres de plantes marines ou paludéennes qui ont germé d'abord sur les sédiments étendus par les eaux. C'est là un fait à remarquer, lorsqu'on étudie les strates de l'époque primaire : là, parmi les poudingues, les grès, les schistes, les calcaires, les pierres coquillières, vous voyez à l'état de fossilisation les plantes dont je vous parle ; ce sont les premières que vous y rencontrez.

Mais toutes ces plantes n'étaient pas aussi petites qu'aujourd'hui ; surtout durant la période houillère, elles arrivaient à une hauteur prodigieuse. Une chaleur, une humidité extraordinaires pénétraient, en ce temps là, le globe et l'atmosphère qui l'entourait.

vegetau peréu creissié vite : dins l'afaire d'un an, un péu d'erbo devenié un aubre. Li licoupòdi, qu'acò's uno meno de moufo, li vesias aut e loungaru coume de pibo ; li féuse que se trovon aro mingouloun e quasimen ras de terro, èron alor de la taio di bèu pin verdejant que souloumbron lou ribeirés de nosto mar ; li coussòudo — sabès, aquélis erbo primeleto que vous n'en servès, mi bràvi Sant-Janenco, pèr escura vòsti terraio — èron d'aubre qu'avien tres à quatre cano d'aussado. L'avié de berigoulo giganto. E n'en vos de clot d'erbo, de planto variado ? Èro uno veritablo fourèst, espandissènt sa ramo galanto touto en festoun, touto en dentello. Èron bèu, dóumaci, aquéli proumié-na de la famiho vegetalo ; s'adournavon d'uno panouio aboundous, ounte clarejavo lou gai coulourun dóu verdoulet, e acò — remarcas-lou — sènso que fuguèsse besoun de la lumiero dóu soulèu. La sciènci parlo eici coume la Biblio e nous mostrol'espandimen de la vegetacioun, bèn avans que lou soulèu ague pareigu. L'astre-rèi es en travai de fourmacioun. Tambèn la calour se devino d'èstre la memo à tóuti li latitudo ; i'a ges de climat, e lis erbo e li planto se trovon identico dins tóuti li partido de la terro. Mai paciènci ! que lou

Aussi le végétal croissait-il rapidement : dans l'espace d'une année, un brin d'herbe devenait un arbre. Les lycopodes, sorte de mousse, se montraient élevés, élancés comme des peupliers ; les fougères, aujourd'hui grêles et basses, atteignaient la taille des beaux pins verdoyants qui ombragent nos côtes maritimes ; les prêles — vous savez ces herbes fines et déliées dont vous usez, femmes de S. Jean, pour polir votre vaisselle — les prêles étaient des arbres de six à huit mètres de hauteur. On voyait des champignons géants. Et en quantité croissaient des herbes, des plantes variées. C'était une forêt véritable, étendant ses élégants rameaux pleins de festons et de dentelles. Car ils étaient beaux ces premiers-nés de la famille végétale ; ils se paraient d'un feuillage opulent, où la chlorophylle montrait sa couleur gaie, et cela — remarquez-le — sans qu'il fût besoin de la lumière du soleil. La science parle ici comme la Bible, et elle nous montre la végétation s'épanouissant bien avant que le soleil ne se soit montré. L'astre-roi est en voie de formation. Aussi la chaleur se trouve la même à toutes les latitudes ; il n'y a point de climat, et les herbes et les plantes sont identiques dans toutes les parties du globe. Mais patience ! que le soleil lance son premier rayon et

soulèu pouncheje, e bèn lèu lis espèci vegetalò se despartiran, se classaran pèr climat (1).

En esperant, pèr qu'èro faire aquel inmense erbarés ? Diéu, que que n'en digon quàuqui sabènt, pensavo à l'ome ; Diéu ié preparavo dins aquéli fourèst erbudo uno mino de coumbustible. E veici coume. Li fourèst que vous dise, tóuti coumpausado d'erbo o de planto tendrinello que fasien soun crèis rapidamen, noun avien gaire la vido duro e s'aclapavon lèu sus plaço ; aqui se i'enterravon pau à pau sout la sablo e que-noun-sai de matèri caussiniero o boudrouso. Sus lou pourridié d'aquéli fourèst morto, d'autri fourèst nouvello branquejavon e à sou'n tour s'acrasavon. Proun de fes pamens, mourien pas coume acò de sa bello mort : èron derrabado pèr li flùvi o li cop de mar ; èron engloutido pèr li terro-tremo que sòulevavon e crebavon la crousto terrèstro. Noste globe, en aquéu tèms, n'avié pancaro sa soulideta definitivo ; lou reboulimen dóuournas interiour, la cristalisacioun di matèri ajassado ié proudusien tèms en tèms de sòulevamen. Em'acò ço qu'èro souto aigo s'enaussavo, devenènt plano o mountagno ;

(1) Vèire FIGUIER, op. cit. p. 72-73. — MOIGNO, t. II, p. 309. — LEGENDRE, *La Foi pour tous*, p. 21.



bientôt les espèces végétales se diviseront et se classeront par climat (1).

En attendant, quelle était la destination de cette immense production de plantes herbacées? Dieu, quoiqu'en disent certains savants, pensait à l'homme; Dieu lui préparait dans ces forêts d'herbes une mine de combustibles. Et voici comment. Ces forêts, toutes composées d'herbes et de plantes très-tendres dont la croissance était rapide, n'avaient pas une vie bien résistante, et bientôt elles s'affaissaient sur place; là elles s'ensevelissaient lentement sous le sable et sous une quantité de matières calcaires ou limoneuses. Sur le fumier de ces forêts mortes, de nouvelles forêts étendaient leurs rameaux, et elles finissaient par s'écraser à leur tour. Souvent, néanmoins, elles ne mouraient pas ainsi de leur mort naturelle; elles étaient arrachées par les fleuves ou les coups de mer, elles étaient englouties par les tremblements de terre qui soulevaient et faisaient éclater l'écorce terrestre. Notre globe, en ce temps là, n'avait pas encore acquis définitivement sa solidité: le bouillonnement de la fournaise souterraine, la cristallisation des

(1) Voir FIGUIER, *op. cit.* p. 72-73 — MOIGNO t. II, p. 309 — LEGENDRE, *La Foi pour tous*, p. 21. — Voyez la note 2 à la fin de cette conférence.

ço qu'èro foro aigo s'afounsavo e se chanjavo en gourg. E d'aquéu biais, coume l'an di, chasco partido dóu globe, quouro aro, quouro pièi, devenié terro o mar. Ansin aclapado, ansin engloutido, li fourèst à-de-rèng s'entaulèron ; bugadado pèr l'acioun dis aigo e dóu fiò, decoumpausado, empencho de betun e de quitran, se carbounelèron sus plaço e fourmèron, à la longo dóu tèms, aquélis inmensi jas carbounié que l'endustrìo a sachutant bèn utilisa (1).

Mai lou soulèu vai en se fourmant ; pau à cha pau, emai noun se mostre encaro, fai senti soun influènci, e lou règne vegetau trachis sèmpe que mai, s'espandis sèmpe mai que pu bèu. Dis espèci enfimo s'aribo prougressivamen is espèci superiouro. Lou Divin Jardinié tèn d'à ment ; sènso se pressa, fai tout veni au rode e au moumen vougu. Après lis erbo, veici li planto, veici lis aubre emé si flour, emé si fru. La paraulo de Diéu restountis, aquelo paraulo es un ordre : « Que la terro jite d'erbo verdejanto e pourtant semenço,

(1) Pozzi, *La Terre et le récit biblique*, p. 334. — FIGUIER, op. cit. p. 91-96. — MOIGNO, t. II, p. 318-19.

matières stratifiées y produisaient, par intervalles, des soulèvements. Ce qui était sous l'eau s'exhaussait alors, devenant plaine ou montagne; ce qui était au dehors s'enfonçait et se changeait en gouffre. Et ainsi, comme on l'a dit, chaque partie du globe devenait alternativement terre ou mer. Ainsi enterrées et englouties, les forêts se superposèrent en étages; élaborées par les eaux et le feu, décomposées, empreintes de bitume et de goudron, elles se carbonisèrent sur place, et formèrent avec le temps ces immenses gîtes houilliers dont l'industrie a su si bien tirer parti (1).

Mais le soleil avance dans sa formation; bien qu'il ne se montre pas encore, il fait insensiblement sentir son influence, et le règne végétal prospère de plus en plus, il grandit de plus en plus en beauté. Des espèces infimes nous arrivons par degrés aux espèces supérieures. Le Divin Jardinier, vigilant et calme, fait paraître chaque chose en son lieu et à son heure. Après les herbes, voici les plantes, voici les arbres avec leurs fleurs, avec leurs fruits. La parole de Dieu retentit, cette parole est un ordre : « Que la terre produise de

(1) Pozzi, *La Terre et le récit biblique*, p. 334. — FIGUERR, op. cit. p. 91-76. — MOIGNO, t. II, p. 318-19.

emé d'aubre fruchau pourtant de fru, segound sa meno.» Em'acò la terro, óubeïssènto coume toujours, « pourtè d'erbo verdejanto e fasènt, meno pèr meno, sa semenço, emé d'aubre fruchau aguènt chascun soun semen segound soun espèci, » Eiçò noun èro uno vegetacioun destinado à passa pèr uei dins li terro-tremo ; èro lis erbo nourriguiero, èro li planto, èro lis aubre pourtant flour e fru à l'entencioun dis animau e de l'ome. Soun pancaro vengu, aquéli galoi counvivo, que deja pènso à-n-éli lou Bon Diéu. Vers la finicioun dóu jour tresen, quand lou soulèu es à bord de pouncheja, e peréu dins tout lou tèms dóu jour quatren, bèn avans qu'arribon, lou Bon Diéu bouto pèr éli la touaio sus touto la terro : es que vòu li trata coume se dèu, vòu que ié trovon tout de lèst, que i'agon à sa pourtado tout ço que i'es necite. Zóu dounc ! se dis, « que la terro jite d'erbo verdejanto !... emé d'aubre fruchau pourtant de fru segound sa meno ! »

O grand repas de la famiho universal ! o fèsto ! o noço ! Coume èro galanto la terro, quand, à l'acabado dóu jour tresen, i proumié rai dóu soulèu qu'anavo naisse, tout l'aubran e tout l'erbouran emé si milo varieta espeli-

l'herbe verdoyante faisant sa semence et des arbres fruitiers faisant du fruit selon leur espèce. » Et la terre, toujours obéissante, « porta de l'herbe verdoyante, produisant sa semence suivant son espèce, et des arbres fruitiers contenant leur semence en eux-mêmes, selon leur espèce. » Ce n'était pas une végétation destinée à disparaître dans les tremblements de terre ; c'étaient les herbes nourricières, c'étaient les plantes, c'étaient les arbres portant des fleurs et des fruits en vue de l'homme et des animaux. Ces joyeux convives ne sont pas encore arrivés, et déjà le Seigneur songe à eux. Vers la fin du troisième jour, quand le soleil est sur le point de naître, et aussi durant tout le quatrième jour, bien avant qu'ils n'arrivent, Dieu dresse pour eux la table sur toute la terre : car il veut leur offrir un vrai festin, il veut que tout soit prêt, que tout ce qui leur est nécessaire se trouve à leur portée. Allons ! dit-il, « que la terre produise de l'herbe verdoyante, et des arbres fruitiers portant des fruits, selon leur espèce ! »

O grand repas de la famille universelle ! O fête ! O noce ! Qu'elle était belle la terre, lorsqu'au déclin du troisième jour, aux premiers rayons du soleil naissant, toutes les espèces végétales, avec leurs mille variétés,

guèron si flour, amadurèron si fru. Lou blad, pan de l'ome, — qu'un jour devendra la matèri dóu cors de Jèsu-Crist, — lou blad, rous coume l'or, espiguè dins li champ; em'acò entre tóuti li planto faguè gau à Diéu. Lou segue, la civado, la froumentaló, l'erbo-de-passeroun, lou margai, tóuti li baucage ama de l'avé agermiguèron li ribo, li prat e li coutau. Lou roumanin, laferigoulo, la lavando la sàuvi, lou mentastre, tóuti lis erbo de sentour jitèron flour dins li mountagno; enterin qu'à l'oumbro, au bord di font, de-long di sorgo, l'ile, la tuberouso, la vióuleto, lou rou-sié, lou jaussemin sentien bon qu'embaumavon, e que l'éurre, la courrejolo, la tiragasso, milanto planto escalarello s'esperloungevon en zistoun-zèsto e viravòut de tout biais. Ansin « la terro pourtè d'erbo verdejanto, » veritable tapis de flour, fresco restirado, gai paradis dis abiho, di parpaioun e di galineto dóu Bon Diéu.

Pourtè peréu « d'aubre fruchau fasènt de fru segound soun espèci. » Lou coudounié, lou poumié, l'arangié se carguèron de frucho d'or, qu'espalancavon; à canestello vague de frucha lou nóuguié e l'aubre di castagno e l'amelié. Enterin, la figuiero coumencè d'en-

laissèrent éclore leurs fleurs et mûrir leurs fruits ! Le blé, pain de l'homme, — qui deviendra un jour la matière du corps de Jésus-Christ — le blé, jaunissant comme l'or, jeta son épi dans les campagnes, et parmi toutes les plantes, Dieu l'eut pour agréable. Le seigle, l'avoine, le fromental, le paturin annuel, l'ivraie vivace, toutes les graminées aimées des troupeaux, germèrent sur les bords des champs, sur les côteaux, dans les prairies. Le romarin, le thym, la lavande, la sauge, la menthe sauvage, toutes les herbes odorantes fleurirent au sein des montagnes ; tandis qu'à l'ombre, au bord des fontaines, le long des rivières, le lys, la tubéreuse, la violette, le rosier, le jasmin répandaient leurs suaves parfums, et que le lierre, le liseron, la clématite, mille plantes grimpantes déroulaient à l'infini leurs festons, leurs arabesques de tout genre. Ainsi « la terre porta de l'herbe verdoyante » vrai tapis de fleurs, fraîche oasis, gai paradis des abeilles, des coccinelles et des papillons.

Elle porta aussi « des arbres fruitiers faisant du fruit selon leur espèce. » Le cognassier, le pommier, l'oranger ployèrent sous le poids de leurs fruits d'or ; à corbeillées l'arbre qui porte la châtaigne et le noyer et l'amandier donnèrent leurs produits. Le

redouni si figo neissènto souto soun large ramadou. Pas liuen d'aqui, lou cereisié e l'agrioutié s'endimenchèron de bouquet de fru rouge à vous faire lingueto, n'esperant plus, pèr s'amadura, qu'un poutoun dóu soulèu. Tóuti lis aubre de mountagno, aubre à cibot, aubre à catoun, li pin, li mèle, li cèdre, li roure, li fau enmantelèron d'oumbro e de frescour li coumbo e lis enclin. D'aquéu tèms, la pibo loungarudo, la platano escarroussido souloumbravon lou bord di riau ; e lou ciprès, prouvidènci di Prouvençau contro lou mistralas, lou ciprès, aubre di mort, balançavo dins l'èr sa verde piramido. O bèl óulivié, pode-ti t'óublida ? En aquéu jour, lou Jardinié d'amount argentè ta ramo palinello, faguè 'speli ti proumiéri floureto. Pode-ti t'óublida, tu peréu, o vigno ufanouso ? Souto la man divino, alor t'empampanaves e t'enrasinaves à faire gau. O planto pleno de mistèri, salut ! Salut, dous óulivié ! pourgisse dounc à la Prouvènço toun òli rous e redoulènt : la Glèiso lou vai benesi, e l'emplegara dins si sacramen pèr la santificacioun de l'ome. Salut, vigno santo ! escampo abord toun vin courous, bevèndo generouso facho de rai de soulèu : à la darriero Cèno, Noste Segne lou vujara dins lou calice, lou chanjara en soun sang adourable, pèr la redemcioun



figuier commença d'arrondir ses figues naissantes, sous le large abri de ses feuilles. Non loin de là, le cerisier et le griottier se mirent en fête avec leurs bouquets de fruits rouges, tous alléchants, n'attendant plus, pour mûrir, qu'un baiser du soleil. Tous les arbres de montagne, conifères et amentacées, les pins, les mélèzes, les cèdres, les chênes, les hêtres couvrirent vallons et versants d'un manteau d'ombre et de fraîcheur. Durant ce temps, le long peuplier, le platane aux larges branches ombrageaient le bord des fleuves; et le cyprès, providence des Provençaux contre les rafales du mistral, le cyprès, arbre des morts, balançait dans les airs sa verte pyramide. O bel olivier, puis-je t'oublier? En ce jour, le Jardinier Céleste argenta ton pâle feuillage, il fit éclore tes premières fleurettes. Puis-je t'oublier, toi aussi, ô vigne opulente? Sous la main divine, alors tu te couvrais de pampres, tu te parais de grappes réjouissantes. O plantes pleines de mystère, salut! Salut, doux olivier! donne donc à la Provence ton huile parfumée : l'Eglise la bénira, elle l'emploiera dans ses sacrements, pour la sanctification de l'homme. Salut, vigne sainte! répands en abondance ton vin brillant, généreux breuvage fait de rayons de soleil : le Christ, à la dernière Cène, le versera dans le calice, il le changera en son sang adorable, pour la ré-

dóu mounde. O vigno santo, dous óulivié, planto pleno de mistèri, salut !

« E Diéu, nous dis Mouïse, veguè qu'acò 'ro bon. » E pèr quau èro bon ? èro-ti soulamen pèr Diéu ? Mai dequ'a pièi tant à n'en faire e di planto e dis aubre fruchau ? Èro pèr nous-autre que li coungreïavo de terro, pèr nous-autre que li trovavo bon ; lis erbo, li flour, li fru nous servon d'alimen o de remèdi ; lou bos, l'emplegan à milo destinacioun, à fustèja de moble, à coustruire d'oustau, à fabrica peréu li grand bastimen que barrulon la mar. Ah ! segur, Diéu lou vesié que tout acò 'ro bon, n'en menavo rejouïssènço emé sis Ange, e d'amoundaut countemplavo tóuti aquéli séuvo primitivo que branquejavon à touto zuerto, que s'espessissien, clafido d'aubre gigant. Mai, au mitan d'aquelo souloumbrado. éu destriavo un aubre mai bèu, mai noble, mai utile, mai glourious que tóuti, un aubre que soun divin Fiéu devié n'en faire lou trone de sa reiauta, O bèl aubre de la Crous, ai di toun noum. Veramen siés, de tóuti lis aubre, lou mai glourious ; jamais fourèst n'enfantè soun parié pèr la ramo, pèr la flour, pèr lou fru.

Crux fidelis, inter omnes  
Arbor una nobilis :  
Silva talem nulla profert  
Fronde, flore, germine.

(HYMN. *Lustra sex.*)

demption du monde. O vigne sainte, doux olivier, plantes pleines de mystère, salut !

« Et Dieu, nous dit Moïse, vit que cela était bon. » Et pour qui ? Pour Dieu seulement ? Mais qu'a-t-il à faire des plantes et des arbres fruitiers ? C'était pour nous qu'il les tirait du sein de la terre, pour nous qu'il les trouvait bons : les herbes, les fleurs, les fruits nous servent de nourriture et de remède : le bois, nous l'employons à mille usages, à façonner des meubles, à construire des maisons, à fabriquer aussi les grands vaisseaux qui sillonnent nos mers. Ah ! oui, Dieu voyait que tout cela était bon, il s'en réjouissait avec ses Anges, et du haut des cieux il contemplait toutes ces forêts primitives qui lançaient çà et là leurs branches vigoureuses, qui s'épaississaient, qui se remplissaient d'arbres gigantesques. Mais, au sein de ces vastes ombrages, Dieu distinguait un arbre, beau, noble, utile, glorieux entre tous, un arbre, dont son divin Fils devait faire le trône de sa royauté. O bel arbre de la Croix, je t'ai nommé. Oui, de tous les arbres tu es le plus glorieux ; jamais forêt n'enfanta son semblable pour le feuillage, pour la fleur, pour le fruit.

Crux fidelis, inter omnes

Arbor una nobilis :

Silva talem nulla profert

Fronde, flore, germine.

(HYMN. *Lustra sex.*)

Tambèn vers la finicioun dóu jour tresen,  
fau que toumbe à geinoun davans tü, fau que  
l'enaure ta bèuta courouso. Salut, o Crous!  
*O Crux, ave!*

### III

**V**OULDRIÉU aro avé lou tèms de vous faire  
amira en detai li magnificènci dóu règne  
vegetau : lou noumbre espetaclous di planto,  
que n'en comton vuei mai de cènt-cinquanto  
milo meno ; la bèuta lisqueto de chascuno  
d'éli, soun infinido varieta de formo, de  
coulour, de parfum, enfin l'ordre meravious  
qu'a mes entre éli lou Divin Jardinié. Mai  
tóuti aquéli counsideracioun nous menarien  
bravamen liuen. Fasenges d'alòngui, counten-  
ten-nous d'estudia l'ourganisacioun interiouro  
di planto : d'acò n'i'aura proun pèr nous  
faire vèire uno fes de mai lou gàubi soubeiran  
de noste Creatour.

Li vegetau soun d'èstre vivènt, e, coume  
tout vivènt, se nourrisson, crèisson e se  
reprouduson.

Aussi, vers le déclin du troisième jour, je sens le besoin de m'agenouiller devant toi, et d'exalter ta beauté radieuse. Salut, ô Croix !  
*O Crux, Ave !*

### III

**J**E voudrais que le temps me permît de vous faire admirer en détail les magnificences du règne végétal ; le nombre prodigieux des plantes, dont on compte aujourd'hui plus de cent cinquante mille espèces ; la coquette beauté de chacune d'elles, leur infinie variété dans la forme, la couleur, le parfum, enfin l'ordre merveilleux dans lequel les a disposées le Divin Jardinier. Mais toutes ces considérations nous mèneraient trop loin. Sachons nous borner et contentons-nous d'étudier l'organisation intérieure des plantes : cette étude sera suffisante pour nous montrer une fois de plus la souveraine habileté de notre Créateur.

Les végétaux sont des êtres vivants, et, comme tout vivant, ils se nourrissent, ils croissent, et se reproduisent.

E d'abord se nourrisson. Mai noun podon boulega d'ounte soun pèr s'enana, coume lis animau, en cerco de sa nourrituro. Estènt arrapa sus plaço, adounc la trovon aqui dins la terro o dins l'èr pèr lou biais de si racino e de si fueio.

Li racino soun à l'aubre em 'à la planto ço que li bouco soun à l'ome. Em 'aquéli racino, misterious mecanisme que founciouno dins la perfecioun, chulon la graisso de la terro, n'en poumpon tóuti li su que ié soun necessari. Aquelo nourrituro de sustànci mounto en dedins di racino fin-qu'à la cimo pèr de pichot canalet, de celulo aloungado e mistoulino, veritabli veno, ounte la sabo, coume un sang toujours nòu, vai e vèn e i'espandis la fresquiero e la vido. Coume dins noste cors ounte la nourrituro se tremudo en car, en mesoulo, en os, la sabo se tremudo en bos, en branco, en ramo, devèn flour emai fru : eici, flouris en roso, en jaussemin, en mato de plumachié, en bouquet de tihòu ; eila, frucho en poumo, en pessègue, en dàti, en arange ; se chanjo en vin dins la vigno, en òli dins l'òulivié (1). Plantò emai aubre an bello

(1) S. BASILE, *Hexam. homil.* v, n° 7. — DE SAINT-ELLIER, *op. cit.* p. 37-50.

Et d'abord ils se nourrissent. Mais ils ne peuvent quitter le lieu où ils sont pour s'en aller, comme les animaux, en quête de leur nourriture. Etant comme rivés sur place, ils la trouvent là même, dans la terre ou dans l'air, au moyen de leurs racines et de leurs feuilles.

Les racines sont à l'arbre et à la plante ce que sont les lèvres pour l'homme. Avec ces racines, mystérieux mécanisme dont le jeu est parfait, ils sucent la graisse de la terre, ils en absorbent tous les suc qui leur sont nécessaires. Cette nourriture substantielle monte dans l'intérieur des racines jusqu'au sommet par de petits conduits, par des cellules allongées et déliées, véritables veines dans lesquelles la sève, comme un sang toujours neuf, circule et répand la fraîcheur et la vie. Ainsi que dans notre corps où la nourriture se transforme en chair, en moëlle, en os, la sève se transforme en bois, en branches, en feuilles, elle devient fleur et fruit : ici, elle s'épanouit en roses, en jasmins, en touffes de lilas, en bouquets de tilleul ; là elle mûrit en pommes, en pêches, en dattes, en oranges ; elle se convertit en vin dans la vigne, en huile dans l'olivier (1). Si larges que soient

(1) S. BASILE, *Hexam. homil.* v, n° 7. — DE S. ELLIER, *op. cit.* p. 37-50.

èstre large, an bello èstre auturous, la sabo nourriguiero, mounto que mountaras! intro dins lou pège, vai au founs de la mesoulo, s'enausso dins li branco li mai auto, dins li branquihoun li mai menu, jusquo dins li fueio e li gre, jusquo dins lou pecou di flour e di fru, pèr ié coungreia en soun tèms la flouresoun e l'amaduranço.

Dins aquéli founcioun meravihouso, li fueio jogon un role tout coume li racino: soun lis ourgane de la respiracioun. Vous estoune bessai, en vous disènt que li planto respiron. O, jusquo la ferigoulo primeleto, jusquo lou paure pichot péu d'erbo que li fedo tout-aro despoucharan, tóuti an sa respiracioun. Ço que soun à l'ome li púmoun, li fueio lou soun au vegetau. Amiras eici la prouvidènci dóu Bon Diéu: lis a facho d'un teissut espougous, tout esprès pèr decoumpausa l'acide carbouni qu'es tant mau-fasènt, coume sabès, pèr lis animau. Tenès, alucas-lèi aquéli fueio emé lou microuscòpi. Vesès aquelo ribambello de traquihoun pichounet, finet? acò's autant de galànti bouqueto que bevon lou carbone escampiha dins l'èr, que l'avalon emé delice coume uno nourrituro. La sabo, que di racino a mounta, n'en es touto reviscoulado; em'acò davalò di cimèu, ansin renouvelado, e tourna-mai s'escampihò dins l'aubre, d'un



l'arbre et la plante, si élancés soient-ils, la sève nourricière monte toujours, elle pénètre dans le tronc, elle s'insinue dans la moëlle, elle s'élève dans les branches les plus hautes dans les plus petits rejetons, dans les bourgeons et les feuilles, dans le pédoncule des fleurs et des fruits, pour y produire en leur temps la floraison et la maturation.

Dans ce merveilleux fonctionnement, les feuilles jouent un rôle comme les racines : elles sont les organes de la respiration. Peut-être je vous étonne en vous disant que les plantes respirent. Oui, même le thym si menu, même le pauvre petit brin d'herbe que les brebis bientôt brouteront, toutes ont leur respiration. Ce que sont à l'homme les poumons, les feuilles le sont au végétal. Admirez ici la Providence : elle les a faites d'un tissu spongieux, adapté pour la décomposition de l'acide carbonique qui est, vous le savez, si nuisible aux animaux. Mais examinez-les donc, ces feuilles, avec le microscope. Voyez-vous cette multitude de pores, fins, imperceptibles ? Ce sont là autant de jolies petites lèvres qui aspirent le carbone éparpillé dans l'air, qui l'avalent avec délice comme une nourriture. La sève, qui est montée des racines, s'en trouve toute rajeunie ; et la voilà, ainsi renouvelée, descendant du

bout à l'autre bout. Prenènt d'aquéu biais sis alimen dins la terro e dins l'èr, lou vegetau se nourris e se mantèn gaiard.

Enterin que se nourrisson, erbo, planto, aubre d'un jour à l'autre van creissènt. Sariéu long coume tout vuei, se vouliéu vous parla en detai d'aquelo creissènço amirablo, vous dire coume lou jus de la terro, poumpa pèr li racino, e lou carbone de l'èr, begu pèr li fueio, agisson sus lou vegetau pèr lou faire trachi, pèr lou faire escala dins l'aussado vougudo. Li planto dicoutiledouno, tau que lou roure, l'aubo, lou bes, lou faiard, podon s'espessi e branqueja pendènt de siècle: chasco annado, se ié formo à l'entour dóu bos souto la rusco, uno aubenco nouvello. Tambèn n'en vesès que soun d'uno groussour, d'uno taio gigantesco. Ansin, en Sicilo, sus la moun-tagno de l'Etna, qu'acò's un volcan, se remarco un castagnié espetaclous: a cinquante mètre de tour, e pourrian, tóuti que sian, nous acata sout soun brancage. D'aubrihoun que i'a prenon de fes de proupourcioun couloussalo. Quau noun counèis, dóu mens pèr ausi dire, lou célèbre rousié di Païs-Bas ? Taia en formo d'oumbriero, a vint-e-cinq

sommet et se répandant au sein de l'arbre, jusqu'à ses dernières extrémités. Puisant de la sorte ses aliments dans la terre et dans l'air, le végétal se nourrit et conserve sa vigueur.

Tout en se nourrissant, l'herbe, la plante, l'arbre croissent de jour en jour. Ce serait trop m'étendre, si je vous parlais en détail de cette croissance admirable, si je vous disais comment le suc de la terre, humé par les racines, et le carbone de l'air, bu par les feuilles, agissent sur le végétal, pour le développer, pour le porter à la hauteur voulue. Les plantes dicotylédones, telles que le chêne, le peuplier blanc, le bouleau, le hêtre, peuvent grossir et pousser des branches durant des siècles : chaque année, il se forme autour du bois, sous l'écorce, un nouvel aubier. Aussi en voit-on qui atteignent une grosseur, une taille gigantesques. Ainsi, en Sicile, sur la montagne volcanique de l'Etna, on remarque un châtaignier grandiose : il a cinquante mètres de tour, et nous pourrions tous nous abriter sous ses rameaux. Certains arbustes prennent parfois des proportions colossales. Qui ne connaît, du moins par ouï dire, le célèbre rosier des Pays-Bas ? Taillé en forme d'ombrelle, il a vingt-cinq mètres de circon-

mètre de circounferènci e douno à la fes mai de dès-milo roso (1) !

Aro, quouro la planto e l'aubre an fa soun creissènt, duron un noumbre d'annado mai o mens grand. Ansin, lou famous arangié de Saint-Doumergue, au couvènt de Santo-Sabino, a sièis-cènts an bèn coumta. Se vèi de tihòu e de tueis qu'an douge-cènt e pèr fes quinge-cènts an d'eisistènci. A Jerusalèn, se mostro uno miejo dougeno d'òulivié gigant que remounton au tèms de Jèsu-Crist. Mai tóuti lis aubre o planto noun an pamens aquelo durado ; finisson pièi pèr pereclita, e, aclapa dóu vieiounge, s'entre-secon e moron, nous remembrant que, nautre peréu, devèn tóuti mourri. Agués pas pòu, dins acò, que soun espèci se perde. L'ordre : « Que sa semenço fugue en éli, » s'eisecuto à travès li siècle. E avès aqui uno provo de mai de la bounta prevesènto e de la grand sagesso de Diéu.

Remarcas dounc la paraulo biblico. Lou Divin Jardinié noun se countènto de dire : « Que la terro jite d'erbo verdejanto,... emé d'aubre fruchau pourtant de fru segound sa meno ; » a siuen d'óusserva que l'erbo « dèu

(1) Vèire DE SAINT-ELLIER, *op. cit.* p. 45. — Vèire tambèn l'article *Rosiers Géants* dins lou *Pichot Marsihés* dóu 27 de Setembre 1889.

férence et donne à la fois plus de dix-mille roses (1).

Maintenant, lorsqu'ils ont achevé leur croissance, la plante et l'arbre vivent un nombre d'années plus ou moins considérable. Ainsi le fameux oranger de S. Dominique, au couvent de Sainte-Sabine, a six-cents ans bien comptés. On voit des tilleuls et des ifs qui ont douze-cent et parfois quinze-cents ans d'existence. A Jérusalem, on montre une demi-douzaine d'oliviers géants qui remontent au temps de Jésus-Christ. Mais tous les végétaux n'ont pas cette durée ; ils finissent par dépérir et, brisés de vieillesse, ils se dessèchent et meurent, nous rappelant que nous devons aussi tous mourir. Ne craignez pas cependant que leur espèce se perde. L'ordre : « Que leur semence soit en eux, » s'exécute à travers les siècles. Et vous avez là une preuve de plus de la bonté prévoyante et de la grande sagesse de Dieu.

Remarquez donc la parole biblique. Le Divin Jardinier ne se contente pas de dire : « Que la terre produise de l'herbe verdoyante... et des arbres fruitiers faisant du fruit selon leur espèce ; » il a soin d'ordonner que l'herbe

(1) Voir DE SAINT-ELLIER, *op. cit.* p. 45. — Voir aussi l'article *Rosiers Géants* dans le *Petit Marseillais* du 27 Septembre 1889.

pourta semenço, » e que lis aubre fruchau « devons avé sa semenço en éli. E, ajusto Mouïse, ansin fuguè fa. » Se Diéu, pèr li founcioun de la nourrituro, a prouvesi li planto de racinage emai de ramo, i'a douna pèr que se reproudugon, d'estamino e de dard. Tóuti lis espèci vegetalo, franc de quàuquis-uno (1) an aquélis ourgane de la reprouducion. Parèisson à l'epoco de la flouresoun aparia lou mai souvènt dins la memo flour, quàuqui fes separa sus de flour diverso, mai plaça pamens sus lou meme clot, enfin de fes isoula coumpletamen sus de clot diferènt. D'ounte vèn que i'a de flour masclo e de flour femello. Flour poulido, veritable risoulet de la terro, vès-lèi ! dirias que se sènton, dirias que s'amon e que se fan lingueto. Desirouso de caresso, d'après la pensado de Sant Basile, se mandon si parfum li mai sutiéu : es uno pousso fino e delicato, es un quaucarèn de sa vido, es lou germe d'un èstre nouvèu (2).

Uno fes acoumpli lou mistèri de la generacioun, li flour, pecaireto ! se passisson e moron ; mai à la plaço rèsto uno grano, rèsto

(1) Pèr eisèmples li planto agamo.

(2) SANT-BASILE, *op. cit. Homil.* v, n° 8. — J. DUFIEUX, *Nature et Virginité*, 1 Part. chap. III, § 4.

« porte semence » et que les arbres fruitiers « aient leur semence en eux. Et, ajoute Moïse, cela fut ainsi. » Si pour les fonctions nutritives Dieu a muni les plantes de racines et de feuilles, il leur a donné, pour celles de la reproduction, des étamines et des pistils. Toutes les espèces végétales, sauf quelques-unes (1), sont pourvues de ces organes reproducteurs. Ils apparaissent à l'époque de la floraison, réunis le plus souvent dans la même fleur, parfois séparés sur des fleurs diverses, mais placés néanmoins sur le même pied, enfin quelquefois isolés complètement sur des pieds différents. D'où il résulte qu'il y a des fleurs mâles et des fleurs femelles. Fleurs charmantes, véritable sourire de la terre, voyez-les ! on dirait qu'elles se devinent, on dirait qu'elles s'aiment, qu'elles cherchent à se plaire mutuellement. Désireuses de caresses, suivant la pensée de S. Basile, elles s'envoient leurs parfums les plus subtils : c'est une poussière fine et délicate, c'est quelque chose de leur vie, c'est le germe d'un nouvel être (2).

Le mystère de la génération étant une fois accompli, les pauvres fleurettes se flétrissent et meurent ; mais à leur place il

(1) Par exemple les plantes agames.

(2) S. BASILE, *op. cit. Homil.* v, n° 8. — J. DUFIEUX, *Nature et Virginité*, 1<sup>re</sup> Part. chap. III, § 4.

un fru ; la planto pòu desaparèisse, l'espèci se counservara. Oh ! quinto puissanço, aquelo dóu Bon Diéu ! Dequ'es uno grano pamens ? Rèn, e es em'aquéu rèn que sa prouvidènci counservo e perpetuo li meno de vegetau. Mai que d'atencioun, peréu, e de precaucioun minucioso, pèr facilita la coungreiacion. Regardas-me aquéli graniho : coume soun lóugeireto ! E aquéli, vès ! soun prouvesido de pichot péu fin, de duvet clarinèu, d'espèci de plumet e d'aletto. Lou mendre ventoulet que zounzoune lis emporto ; lis abiho, li guèspo, li bestiouletto dóu Bon Diéu, rèn qu'en ié passant contro, li bandisson en l'èr e lis escampihon bèn au rode que fau. Tambèn la fegoundita di planto, a di quaucun, espanto l'imaginacion : an counta 2,000 grano sus un soulet clot de barbarié, 4,000 sus uno mato de viro-soulèu, 32,000 sus un plant de pavot, e — escoutas ! — 360,000 rèn que sus un pèd de taba (1). N'i 'a proun e de soubro, Fraire e Sorre ; em'uno fegoundita pariero, coumprenès aro que la perpetuïta dis espèci d'erbo, de planto e d'aubre se trovo plenamen assegurado. E, redisen-lou, aquéu que, dins uno meraviho ansin, noun vèi l'obro de Diéu, fau que fugue rudamen avugle o bourna.

Dounc, à la voues divino, « ansin fuguè fa :

(1) DELAFOSSE, *Botanique*, p. 368.



reste une graine, il reste un fruit; la plante peut disparaître, l'espèce se conservera. Oh! quelle puissance que celle de Dieu! Qu'est-ce pourtant qu'une graine? Rien, et c'est avec ce rien que sa providence conserve et perpétue les espèces végétales. Mais aussi que de soins, que de minutieuses précautions pour que la procréation aisément s'accomplisse. Voyez ces petites graines: comme elles sont fines et légères! Et celles-ci, voyez: elles ont de petits poils, un clair duvet, des espèces d'aigrettes et d'ailes. La moindre brise qui murmure les emporte; les abeilles, les guêpes, et autres insectes, en passant seulement près d'elles, les répandent en l'air et les sèment en lieu propice. Aussi la fécondité des plantes, a dit quelqu'un, étonne l'imagination: on a compté 2000 graines sur un seul pied de maïs, 4000 sur une tige de soleil, 32,000 sur un plant de pavot, et — écoutez! — 360,000 sur un seul pied de tabac (1). Il suffit, Frères et Sœurs, et amplement; avec une telle fécondité, vous comprenez maintenant que la perpétuité des espèces d'herbes, de plantes et d'arbres se trouve pleinement assurée. Et, redisons-le, celui qui ne voit pas dans cette merveille l'œuvre de Dieu, est sans contredit, bien aveugle ou bien court d'esprit.

Donc, à la voix divine, « cela fut ainsi : la

(1) DELAFOSSE, *Botanique*, p. 368.

la terro pourtè d'erbo verdejanto e fasènt, meno pèr meno, sa semenço, emé d'aubre fruchau aguènt chascun soun semen segound soun espèci. E Diéu veguè qu'acò' ro bon. » La terro, coume l'antico nòvio prouvençalo, touto abihado de verd e touto flourido, la terro, la jouino terro risoulejavo e se tenié à l'espèro de soun nòvi, lou Soulèu. Aquest, emé la luno, e lis estello coumençavo de luseja, em' acò elo viravo, galoio, e fusavo à travès lis espàci dins lou clarun de la lumiero qu'anavo en creissènt. Ansin se passè lou tresen jour de la Creacioun, au mitan de la desseparacioun dis aigo que fourmèron li mar, e dins l'espelido risènto di planto, dis aubre e de tout l'erbouran. « E, dis Mouïse, emé lou vèspre e lou matin acò faguè lou tresen jour. »

Basto nòstis amo, Fraire e Sorre, fugon eiçabas, coume li planto, tóuti prouvesido abord di flour de vertu, e porton grano pèr l'eternita. Em'acò pousquen à la perfin, ansin que dis S. Basile (1) arriba tóuti en paradis, carga de fru, plen de bònis obro; e, planta dins l'oustau de noste Diéu, ié flouriguen vitam-eterno, en Jèsu-Crist Noste-Segnour, à qu siegon l'empèri e lou trelus dins li siècle di siècle. Amen.

(1) *Op. cit. Homil. v. n° 10.*

terre produisit des herbes verdoyantes portant leur graine suivant leur espèce, et des arbres fruitiers contenant leur semence en eux-mêmes, selon leur espèce. Et Dieu vit que cela était bon. » La terre, comme jadis la fiancée provençale, toute habillée de vert et toute fleurie, la terre, la jeune terre souriait, attendant la venue de son fiancé, le Soleil. Celui-ci, avec la lune et les étoiles, commençait à luire ; et elle, joyeuse, tournoyait et voguait à travers les espaces, dans la clarté toujours croissante de la lumière. Ainsi se passa le troisième jour de la Création, au milieu de la séparation des eaux qui formèrent les mers, et dans le gracieux épanouissement des plantes, des arbres et autres végétaux. « Et du soir et du matin, dit Moïse, se fit le troisième jour. »

Il est à souhaiter, Frères et Sœurs, que nos âmes soient ici-bas comme les plantes, riches en fleurs de vertu et qu'elles portent du bon grain pour l'éternité. Ainsi puissions-nous, à la fin, comme dit S. Basile (1) arriver tous en paradis, chargés de fruits, remplis de bonnes œuvres ; et, plantés dans la maison de notre Dieu, y fleurir éternellement en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui soient l'empire et la gloire dans les siècles des siècles. Amen.

(1) *Op. cit. Homil. v, n° 10.*

# NOTES

DE LA

## CINQUIÈME CONFÉRENCE



1. Après la période *cosmique*, durant laquelle la terre est d'abord une nébuleuse et ensuite un soleil, se placent les périodes *géologiques*, dont deux principales, à savoir : la période *plutonienne* et la période *neptunienne*.

La période *plutonienne* comprend les terrains qui se sont formés sous l'action du feu, et qui constituent la première écorce du globe. Ces terrains sont essentiellement composés de talc, de mica, de feldspath, et se subdivisent en trois étages : celui des gneiss, celui des micaschistes et enfin celui des talcschistes.

La période *neptunienne* comprend tous les terrains sédimentaires, c'est-à-dire ceux qui ont été formés au sein des eaux. Les géologues en comptent une dizaine et les rattachent à quatre époques : *primaire*, *secondaire*, *tertiaire* et *quaternaire*.

L'époque *primaire* renferme quatre espèces de terrains : le *silurien*, le *devonien*, le *houiller* et le *permien*, tous composés de grès, de schistes et de calcaires.

L'époque *secondaire* contient trois espèces de terrains : le *triasique*, composé de grès bigarrés et de calcaire conchy-

lien ; le *jurassique* qui se partage en système du *lias* formé de sables, de grès, de calcaires argilifères et de marnes, et en système *oolythique* renfermant des calcaires jaunâtres, des sables marneux, composés d'une multitude de petits grains semblables à des œufs de poisson ; enfin, le *crétacé* partagé en trois étages : le *néocomien* fait de calcaire d'eau douce, d'argile et de lignites ; le *glauconien* fait d'argiles ou marnes bleues, de sables et de grès verts ; le *crayeux* fait de craie tuffeau, de craie marneuse mélangée d'argile et de craie graphique.

L'époque *tertiaire* comprend également trois espèces de terrains : l'*éocène*, le *miocène* et le *pliocène*, composés de plusieurs dépôts marins ou lacustres superposés, tels que l'argile plastique, le calcaire siliceux, le gypse, les marnes, les sables, les meulrières, les galets et autres minéraux.

L'époque *quaternaire*, celle durant laquelle l'homme apparut, comprend deux terrains : le *diluvien*, et le *moderne*, composés de sables, de cailloux et de terre végétale.

La végétation commence à se montrer dans le *terrain silurien*, durant l'époque primaire qui répond au troisième jour de la Genèse ; elle se développe surtout dans le *terrain houiller* et y atteint des proportions gigantesques. Les plantes à fleurs et à fruits apparaissent à la fin, et se montrent dans tout leur épanouissement durant l'*époque secondaire*, laquelle correspond au quatrième jour et au cinquième.

2. L'apparition d'une flore, et d'une flore très riche, avant la constitution du soleil à l'état de luminaire, confirmée par les observations des géologues, de M. de Candolle surtout, qui est arrivé à cette conclusion que certaines flores fossiles avaient certainement végété sous une lumière autre que la lumière du soleil actuel, confond vraiment l'imagination. Tout semble indiquer que cette végétation est celle de la période carbonifère. « Or, à aucune autre époque, dit Hugh Miller, on ne vit une flore si magnifique. La jeunesse de la terre fut particulièrement une jeunesse ombragée et

verdoyante; une jeunesse de forêts sombres et impénétrables, de pins énormes, de splendides araucariées, de calamites gigantesques, de fougères en arbres élancées, de sigillaires élégamment sculptées, de lepidendrons hérissés... Notre terre alors doit avoir envoyé aux planètes lointaines, à travers les brouillards qui l'enveloppaient, un rayon de lumière tendre et délicate... »

Il a fallu, en outre, que la science de ces derniers jours payât à la vérité des Livres saints son tribut d'honneur, en constatant que les phénomènes essentiels de la végétation, la décomposition de l'acide carbonique, l'assimilation du carbone, le dégagement de l'oxygène, la formation de la chlorophylle, n'exigent pas la lumière solaire, mais se produisent sous l'influence de toutes les lumières naturelles ou artificielles. Il est possible que des plantes aient précédé et suivi celles du troisième jour de la Genèse; mais il semble certain que cette végétation du troisième jour, antérieure au soleil, a été incomparablement plus abondante. Précisément parce qu'elle n'était pas due à notre soleil actuel, mais au soleil en voie de formation, dont le diamètre était beaucoup plus grand, elle s'est étendue partout, elle a recouvert le globe entier, d'un pôle à l'autre. (MOIGNO, *Les Splendeurs de la Foi*, t. II, p. 309-10.)



# TABLE



## PREMIÈRE CONFÉRENCE

### *LA NAISSANCE DU MONDE*

Le sujet de la Création n'est pas nouveau dans la chaire chrétienne ; il n'est pas inutile surtout pour les chrétiens de nos jours, 4-7. — Le dogme de la Création a eu ses martyrs : la mère des Macchabées, et ses sept fils, 8-10 — Division de la Conférence : erreurs sur la Création et notion exacte de ce dogme, 10-11. — I. Erreurs des Matérialistes et des Panthéistes : réponse aux Matérialistes, à ceux qui admettent l'éternité absolue du monde, 12-17, et à ceux qui prétendent que le monde s'est fait tout seul, 18-25 ; réponse aux Panthéistes ; absurdité de leur système, conséquences fâcheuses pour la morale, 26-31. — II. Notion du dogme de la Création d'après S. Thomas et le moine Ermengaud, 32-37. — La Création, réalisation d'une idée éternelle, 38-41. — Double sens des expressions *cælum et terram*, 42-45. — Ce que Dieu créa au commencement n'était pas une matière

vague, indéterminée; c'était une semence de laquelle le monde devait sortir par le moyen d'une évolution naturelle: diverses comparaisons, 46-53. — En quel état se trouvait la matière, au commencement; le chaos, 54-55. — Action de l'Esprit de Dieu sur la semence mondiale: idée de S. Augustin et de S. Ephrem, 56-61. — Invocation à l'Esprit Saint: paraphrase du *Veni Sancte Spiritus*, 62-65. — Notes de la première conférence, 66-68.

## DEUXIÈME CONFÉRENCE

### *LES ANGES ET LA LUMIÈRE*

Aperçu de la première Conférence, 72-75. — I. Les Anges et le silence apparent de la Genèse sur leur création, 76-79. — Leur existence, leur nature, la perfection de leur intelligence et de leur volonté, 80-87. — Leur nombre prodigieux, leurs hiérarchies, 88-91. — Leur action sur les hommes et sur la nature matérielle; — leur coopération dans l'œuvre de la formation du monde, 93-103. — II. Production de la lumière et son apparition avant le soleil, 104-109. — Ce qu'est la lumière d'après les physiciens, 110-111. — La puissance de Dieu se montre dans la production de la lumière et dans la rapidité avec laquelle elle se propage, 112-115. — Sa bonté se manifeste dans l'utilité de la lumière pour le monde et pour l'homme; la lumière et les yeux, 116-119. — Dieu sépare la lumière d'avec les ténèbres et les bons Anges d'avec les mauvais, 120-23. — Durée des jours génésiaques, 124-25. — Le dernier jour du monde se terminera comme le premier jour, par une séparation: celle des justes d'avec les pécheurs. Invocation à Jésus: *Domine Jesu Christe*, 126-27. — Notes de la deuxième Conférence, 128-132.



## TROISIÈME CONFÉRENCE

*LE FIRMAMENT OU L'ATMOSPHÈRE*

Distinction entre l'œuvre de la Création et l'œuvre de la formation du monde. Paroles adressées à M<sup>sr</sup> l'évêque de Marseille; division de la Conférence: ce qu'est le firmament, son utilité, 136-41. — I. Aspect du globe au second jour de la Création, 142-43 — Comment Dieu sépare les eaux d'avec les eaux; le firmament est l'espace qui les tient séparées et auquel on a donné le nom d'atmosphère, 141-45. — Composition de l'atmosphère, propriétés de l'air, 146-49. Existence des eaux supérieures, 150-53. — L'office des *Laudes* à Frigolet, 154-55. — II. Comment l'atmosphère sert à l'homme, au monde, à Dieu. Elle est pour l'homme le milieu respirable, 156-59. — Elle est le milieu où il communique sa pensée par la parole: théorie du son, 160-63. — L'atmosphère sert au monde: elle est pour lui la conductrice de la lumière, 164-67; — et de la chaleur: les courants de l'Equateur et des Pôles, 168-71. — Elle est aussi le véhicule de l'électricité: les fluides électriques; défi que Dieu porte à Job, et comment il confond l'orgueil des savants, 172-77. — L'atmosphère sert à Dieu: il nous y manifeste sa puissance, mais aussi sa vengeance: le déluge, la pluie de feu et de soufre, 178-79. — Châtiments qu'il inflige aux profanateurs du dimanche: les orages, la trombe du 21 septembre, les maladies contagieuses, 180-85. — Notes de la troisième Conférence, 186-88.

## QUATRIÈME CONFÉRENCE

*LA MER*

Récapitulation des trois conférences précédentes, 192-93. — Etat de la terre au début du troisième jour ; comment Dieu rassemble les eaux en un seul lieu ; division de la Conférence : mécanisme et symbolisme de la mer, 194-97. — I. Etendue de la mer, au troisième jour, 198-99. — La mer soumise à la loi du mouvement : les marées, 200-205. — les courants : le *Gulf-Stream* ; paroles d'un capitaine de navire, 206-209. — La mer soumise à la loi de l'évaporation : beau passage de S. Basile, 210-13. — Origine des fleuves et des rivières : ingénieuse explication du verset biblique : « *Que les eaux se rassemblent en un seul lieu*, 214-21. — II. La mer, image de l'immensité et de la tranquillité de Dieu, 222-25. Le Rhône, image de la vie. Comment les Saints considéraient la Création, 226-29. — Deux passages dans lesquels le Rhône est considéré comme une image de la bonté de Dieu, 230-31 ; — comme une image de sa justice irritée contre nous : tableau d'une inondation, à la manière biblique, 232-33. — Application morale, 234-37. — Exhortation au pécheur, 238-39. — Notes de la quatrième Conférence, 240-42.

## CINQUIÈME CONFÉRENCE

*LA TERRE ET LES PLANTES*

Division de la conférence : comment le Divin Jardinier façonne la terre, comment il lui fait produire des plantes, comment il organise le règne végétal, 246-49. — I. Pour façonner la terre, le Divin Jardinier se sert du feu et de

l'eau comme d'instruments: la terre à l'époque du chaos, 250-51; — à l'époque du feu: c'est alors que se forme la première couche terrestre et les divers terrains d'origine ignée, 252-57. — La terre à l'époque des eaux: c'est alors que se forment les terrains sédimentaires; énumération des divers matériaux qui composent ces terrains, 258-61. — Apparition de l'élément aride que Dieu salue du nom de Terre, 262-63. — II. La terre produit les végétaux: origine de la vie, 264-67. — Les plantes herbacées, leurs proportions colossales; la végétation avant le soleil, 268-71. — Formation des houillères, 272-75. — Naissance des plantes à fleurs et à fruits; les plantes eucharistiques; invocation à l'arbre de la Croix, 276-83. — III. Organisation intime des végétaux: êtres vivants, ils se nourrissent: rôle que jouent les racines et les feuilles, 284-89. — ils croissent: proportions gigantesques et extraordinaire longévité de quelques arbres, 290-93; — ils se reproduisent: organes reproducteurs, fleurs mâles et fleurs femelles, 294-95. — Minutieuses précautions du Divin Jardinier, pour que la procréation puisse aisément s'accomplir; prodigieuse fécondité des plantes, 296-97. — La terre comparée à la fiancée provençale, 298-99. — Notes de la cinquième conférence, 300-302.



AVIGNOUN. — LI FRAIRE AUBANEL, EMPREMEIRE











This book should be returned to  
the Library on or before the last date  
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred  
by retaining it beyond the specified  
time.

Please return promptly.

